

DIPLOMARBEIT

Titel der Diplomarbeit

**La représentation de la foi chrétienne par
l'*opposant* dans *Notre-Dame de Paris* en
comparaison avec le *sujet* dans *Les
Misérables* de Victor Hugo**

Verfasserin

Barbara Fichtenbauer

angestrebter akademischer Grad
Magister der Philosophie (Mag. phil.)

Wien, 2009

Studienkennzahl lt. Studienblatt :
Studienrichtung lt. Studienblatt :
Betreuer :

A 236 346
Diplomstudium Romanistik / Französisch
Univ.-Prof. Dr. Jörg Türschmann

TABLE DE MATIÈRE

1	INTRODUCTION	1
2	L'IMPORTANCE DE LA FOI CHRETIENNE EN GENERAL	4
2.1	Contexte historique et théologie répandue pendant de divers périodes de l'histoire française.....	4
2.1.1	Au XVe siècle.....	4
2.1.2	Pendant l'année 1831.....	8
2.1.3	Au milieu du XIXe siècle	9
2.1.4	Pendant l'année 1862.....	18
2.1.5	En 2009.....	19
2.2	Dans la vie d'écrivain Victor Hugo.....	22
3	PRESENTATION DU SCHEMA ACTANCIEL D'APRES A. J. GREIMAS	28
3.1	Structure basique	28
3.1.1	L'axe de la communication	28
3.1.2	L'axe du désir	29
3.1.3	L'axe du pouvoir.....	29
3.2	Déroulement	30
3.3	Fin.....	30
3.4	Exemple.....	31
4	NOTRE-DAME DE PARIS (1831)	32
4.1	Résumé court.....	34
4.2	La description des figures.....	37
4.2.1	Quasimodo.....	37
4.2.2	Esmeralda	40
4.2.3	Claude Frollo	43

4.3	L'application du schéma actanciel d'après Greimas.....	46
4.3.1.1	Livre premier et livre deuxième.....	47
4.3.1.2	Livre quatrième.....	48
4.3.1.3	Livre sixième.....	49
4.3.1.4	Livre septième et livre huitième.....	50
4.3.1.5	Livre neuvième.....	52
4.3.1.6	Livre dixième.....	53
4.3.1.7	Livre onzième.....	54
5	„LES MISERABLES“ (1862).....	58
5.1	Résumé court.....	59
5.2	La description des figures.....	61
5.2.1	Jean Valjean.....	61
5.2.2	Monseigneur Myriel.....	64
5.2.3	Javert.....	66
5.3	L'application du schéma actanciel d'après Greimas.....	68
5.3.1	Première partie : <i>Fantine</i>	69
5.3.2	Deuxième partie : <i>Cosette</i>	71
5.3.3	Troisième partie : <i>Marius</i>	73
5.3.4	Quatrième partie : <i>L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis</i>	75
5.3.5	Cinquième partie : <i>Jean Valjean</i>	76
6	COMPARAISON ENTRE JEAN VALJEAN ET CLAUDE FROLLO.	80
6.1	Ressemblances.....	80
6.1.1	L'adoption d'enfant.....	80
6.1.2	La relation à l'Église.....	81
6.2	Différences.....	81
6.2.1	fatalité vs. providence.....	81
6.2.2	femme vue comme objet de désir vs. femmes vues dans le besoin.....	82
6.2.3	<i>opposant</i> vs. <i>sujet</i>	83
7	RESUME.....	86

DEUTSCHE ZUSAMMENFASSUNG	89
BIBLIOGRAPHIE.....	93
Littérature primaire	93
Littérature d'accompagnement	93
Sources Internet en général.....	96
Articles en Internet	97
LEBENS LAUF	

TABLE DES ILLUSTRATIONS

fig. 1 : Structure basique du schéma actanciel.....	28
fig. 2 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du premier et deuxième livre ...	47
fig. 3 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du quatrième livre	48
fig. 4 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du sixième livre.....	49
fig. 5 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du septième et huitième livre ...	50
fig. 6 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du neuvième livre.....	52
fig. 7 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel du dixième livre	53
fig. 8 : <i>Notre-Dame de Paris</i> : Schéma actanciel de l'onzième livre	54
fig. 9 : <i>Les Misérables</i> : Schéma actanciel de la première partie.....	69
fig. 10 : <i>Les Misérables</i> : Schéma actanciel de la deuxième partie	71
fig. 11 : <i>Les Misérables</i> : Schéma actanciel de la troisième partie.....	73
fig. 12 : <i>Les Misérables</i> : Schéma actanciel de la quatrième partie.....	75
fig. 13 : <i>Les Misérables</i> : Schéma actanciel de la cinquième partie	76

1 Introduction

Le thème de ce mémoire s'est développé en lisant le roman *Les Misérables* (1862) de Victor Hugo, un des écrivains les plus populaires en France, mais presque inconnu dans la région germanophone. Cette oeuvre parle d'un homme qui a dû travailler au bagne pendant dix-neuf ans pour avoir volé un pain. Au moment où il est libéré, l'homme ne sait pas faire autre chose que se révolter contre Dieu. Seulement après le rencontre avec un évêque qui vit l'amour du prochain, l'ancien prisonnier commence à réfléchir et change complètement sa vie. Dorénavant Hugo décrit les conséquences positives de ce changement personnel : L'homme crée de nouveaux places d'emploi en construyant une usine, sauve la vie des enfants et des hommes, s'engage pour la justice sociale et adopte même une petite fille dont la mère est morte. Bref, l'ancien forçat se change en un homme dont le plus grand souhait est d'être « un honnête homme », un homme qui est prêt pour sacrifier tout pour que ses prochains aillent mieux. Cette façon de vivre fait penser à la doctrine chrétienne dont le fondateur, Jésus-Christ, a prêché de tenir toujours son prochain en plus grande estime que soi-même.

Par la suite j'ai supposé que l'écrivain du roman avait été chrétien. Mais mon soupçon a été réfuté quand j'ai étudié plus précisément sa biographie. Il s'est avéré que d'un côté Hugo a tenté toute sa vie de vivre selon des principes chrétiens, prenant pour exemple son combat inlassable contre la misère et l'inégalité entre les pauvres et les riches, de l'autre il s'est engagé constamment pour l'école laïque (et pas confessionnelle) et gratuite en 1850.

Au premier moment j'étais étonnée de cette information. Mais il ne durait pas longtemps jusque je suis tombée sur un des romans les plus populaires de Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris* (1831). Dans ce roman il s'agit au premier chef d'un enfant trouvé très défiguré. Ce dernier est adopté et éduqué par l'archidiacon de Notre-Dame et devient le sonneur de cloches de la cathédrale. Les sentiments du jeune homme et du prêtre deviennent incontrôlables quand les deux voient une jeune et belle bohémienne qui danse devant la cathédrale pendant les fêtes typiques pour le Moyen Age de débauche. Mais les réactions de ces deux hommes sont différents : Quasimodo, convaincu qu'il ne pourrait jamais faire la cour à sa

bien-aimée à cause de sa difformité, se noie en rêverie. Par contre l'archidiacon Claude Frolo emploie tous les moyens possibles pour conquérir le coeur de la bohémienne. Hugo décrit alors la lutte intérieure d'un représentant d'Église qui d'un côté veut rester fidèle à ses convictions, mais qui de l'autre ne peut pas résister à l'attrait d'une belle femme. Sans qu'il s'en aperçoive sa passion interdite lui change en un homme hypocrite et pas franc.

Par la suite je me suis posée la question pourquoi Hugo a décrit dans les années trente du dix-neuvième siècle un ecclésiastique qui abuse de sa position comme modèle du peuple, pour décrire trente années plus tard un homme qui ne se déclare pas croyant, mais qui vit selon les principes chrétiens. Pour répondre à cette question que je souhaite entre autres traiter dans mon mémoire, il ne faut pas seulement s'occuper des figures déjà mentionnées mais aussi de l'importance de la foi chrétienne dans la vie personnelle d'écrivain et de ses contemporains.

C'est la raison pour laquelle je voudrais structurer le mémoire de la manière suivante : Pour comprendre mieux les romans dans leur contexte historique, j'aime premièrement étudier l'importance de la foi chrétienne pendant les périodes où ils ont fictivement lieu. C'est-à-dire j'aime analyser la position du christianisme, de l'Église et de ses représentants pendant la fin du Moyen Age (où *Notre-Dame de Paris* a lieu) et au milieu du XIX^e siècle (où *Les Misérables* a lieu). Il faut alors découvrir les divers mouvements répandus qui ont fortifié ou affaibli la doctrine chrétienne. Mais mon but n'est pas seulement de découvrir si Hugo a représenté l'importance de la foi chrétienne conformément à la vérité, mais aussi comment les premiers lecteurs ont accueilli et les lecteurs d'aujourd'hui accueillent la position décrite du christianisme dans les romans hugoliens. Croyant que les expériences personnelles positives et négatives de Victor Hugo avec la religion, la foi et l'Église ont influencé beaucoup ses oeuvres, je les étudierai aussi.

Après je me focaliserai sur les romans. Dans la première grande partie de ce mémoire je m'occuperai d'oeuvre *Notre-Dame de Paris*. Après un court résumé, je m'occuperai des trois figures les plus importants du roman. Je les décrirai chacun à son tour en parlant de leur vie intérieure (leur foi, leurs souhaits et leur espoir) et de leur apparence (leur appartition et leur comportement). Pour

comprendre les personnages dans leur façon de penser et d'agir, j'aime m'occuper de leurs relations entre eux. Pour les illustrer, j'aime m'appuyer sur la théorie de la constellation de figures selon Algirdas Julien Greimas. La théorie de ce dernier, que je définirai bien sûr précisément, part en général du principe que chaque récit dispose d'une certaine distribution des rôles que j'aimerais appliquer à *Notre-Dame de Paris*.

Dans la deuxième partie de ce mémoire, j'étudierai plus précisément le roman *Les Misérables*. Après un court résumé qui doit servir pour une meilleure compréhension, je veux mettre le personnage principal et deux autres figures en lumière. De nouveau j'appliquerai le carré greimasien pour comprendre mieux les relations entre les figures.

L'interaction de la première et de la deuxième partie du mémoire construira la base de la troisième qui servira à la comparaison entre Claude Frolo (*Notre-Dame de Paris*) et Jean Valjean (*Les Misérables*). Dans cette partie auquel le mémoire doit son titre je découvrirai de quelle manière les deux figures incarnent la foi chrétienne d'une façon toute à fait différente.

A la fin du mémoire je résumerai les connaissances et je donnerai de divers raisons possibles pourquoi Victor Hugo a décrit deux figures chrétiennes si contraires.

2 L'importance de la foi chrétienne en général

2.1 Contexte historique et théologie répandue pendant de divers périodes de l'histoire française

2.1.1 Au XVe siècle

Tout d'abord j'aime parler de l'importance de la foi chrétienne au Moyen Age français. Après j'aime me spécialiser dans la période de la fin du Moyen Age, le temps où le roman *Notre-Dame de Paris* a lieu.

Au début du Moyen Age l'Église était fortement présente dans la vie d'individu. Pendant que nous sommes aujourd'hui absolument habitués à la séparation entre l'Église et l'État, la vie d'autrefois était déterminée par l'assistance régulière de la messe, les fêtes et les sacrements religieux. L'influence du clergé, qui était d'ailleurs responsable pour l'éducation, était si forte qu'il devenait le confident des souverains. Ceci donnait d'un côté aux représentants d'Église la possibilité d'apporter des principes chrétiens dans la politique mais de l'autre il ne durait pas longtemps jusque les ecclésiastiques ont dû accepter que cette influence en politique entraînait un fardeau supplémentaire à suite (v. Posch 1948 : 97ff. ; *ibid.* : 143). Dorénavant c'était la rivalité invisible entre l'Église et l'État qui a marqué le Moyen Age.

Un autre trait de caractère du Moyen Age était l'esprit de solidarité parmi les peuples chrétiens (soit les romans, soit les germaniques). C'est la raison pour laquelle le terme « Occident chrétien » s'est développé. Dorénavant le but de l'Occident chrétien était la promotion commune¹ de la doctrine chrétienne (v. Posch 1948 : 97ff.). Mais on n'éprouvait pas seulement cet esprit entre de différents peuples, mais aussi parmi le peuple français. Grâce à ce sentiment de communauté spirituelle (et sociale), il se développait un orientation commune sur Dieu et sur l'au-dèla (v. Reeb 1949² : 194). C'était la raison pour laquelle la paroisse, où l'individu pouvait vivre cet esprit de communauté, était le cadre

¹ Seulement à la fin du Moyen Age cet esprit de solidarité a été remplacé par un esprit national et territorial.

fondamental de la vie sociale : Elle était le lieu de rassemblement de la population, là où se déroulait tous les grands moments de la vie d'un chrétien (le baptême, le mariage et l'enterrement). En outre la paroisse liait la petite communauté (existant de quelques dizaine de familles) au reste du monde parce que le prêtre donnait au cours de la messe des nouvelles et lisait des ordonnances royales. L'appartenance au corps social se faisait donc par l'Église et chacun déclinaient son identité en précisant sa paroisse.

Soit dit en passant l'Église ne s'occupait pas seulement de ses fidèles dans le sens spirituel, mais avait aussi un rôle très pratique dans la vie quotidienne du peuple : Particulièrement dans les campagnes et dans bien des agglomérations urbaines, elle rythmait la vie par ses cloches (ce qui on peut lire dans le roman *Notre-Dame de Paris*) qui sonnaient plusieurs fois par jour. C'est la raison pour laquelle les cloches (comme toute l'église) ont été relativement bien entretenues.

La visite à la messe le dimanche n'était pas le seul acte de croyance des catholiques. Une manifestation de la foi médiévale très populaire était le pèlerinage, par exemple jusqu'au tombeau d'un saint. L'élan spirituel des fidèles a même augmenté dans le XII^e siècle quand le culte marial a pris une très grande place dans la vie religieuse (v. Tonnerre 1996 : 78ff.). Vers la fin du Moyen Age la vénération des saints prenait des proportions inquiétantes : Les saints étaient invoqués en cas de maux de dents, de mort accidentelle et d'épidémie. En plus les prières aux saints intercesseurs s'accompagnaient de la course-poursuite à leurs reliques. Mais ce n'était pas seulement le peuple, c'étaient aussi des souverains, comme Louis XI., qui étaient convaincus par l'intercession des saints et avides de leurs reliques (v. Tonnerre 1996 : 148f.).

Bien sûr il y avait aussi des personnes qui ne savaient pas quoi faire avec la religion. Certains d'entre eux s'intéressaient plus à la magie et à la sorcellerie, ce qui resultait en une multiplication des condamnations de la part d'Église (v. Tonnerre 1996 : 149f.).

Avoir parlé du Moyen Age en général, je me spécialise maintenant dans la fin du Moyen Age français (1350-1500). Au début j'aime citer Tonnerre qui a dit que « La France de la fin du Moyen Age [était] une France chrétienne » (Tonnerre

1996 : 148). C'est-à-dire, mis à part quelques personnes, la majorité respectait les prescriptions² à la fin du Moyen Age. Il n'y avait presque pas autre possibilité parce que toute la vie quotidienne a été simplement imprégnée de sacré. C'est-à-dire chaque métier avait son saint patron et sa fête religieuse. En outre l'éducation et les institutions hospitalières restaient liées aux institutions ecclésiastiques. Mais ce qu'on ne doit pas sous-estimer c'est le fait que, comme le sacré était partout, il s'est banalisé et commercialisé souvent (v. Tonnerre 1996 : 148). Prenant pour exemple la pratique répandue des indulgences qui s'est multipliée entre 1400 et 1530. Pour l'Église, la vente de pardons devenait le moyen le plus efficace pour obtenir de l'argent. Au plus tard au moment où l'indulgence était devenue un véritable chèque qu'on pourrait amener avec soi après la mort pour régler la fracture des ses propres fautes, il fallait constater qu'une grande partie des catholiques était marquée par une grande superstition.

Sursaturé par cette commercialisation, les ordres mendiants (franciscains, carmes, dominicains et augustins nés au début et au milieu du treizième siècle) se sont plus mobilisés. Eux, qui étaient dépendants de la charité des autres, passaient tout leur temps à prêcher et à servir les pauvres. Particulièrement leur prédication (qui a occupé à la fin du Moyen Age une très grande place dans la vie chrétienne) en langage concret et émotif en parlant des miracles merveilleux, de l'importance de la pénitence, l'imminence du Jugement dernier et des peines terrifiantes de l'enfer, était énormément attirante. Très souvent des foules se pressaient pour entendre les prédicateurs, mais comme il n'y avait pas trop de place dans les églises, les prédicateurs parlaient à l'extérieur des édifices. Ainsi il s'est ensuivi que de nombreux fidèles préféraient la messe des ordres mendiants que celle de la paroisse, ce qui nous laisse supposer que l'Église se trouvait dans une crise larvée. En plus ceux qui n'assistaient plus ou pas régulièrement à la messe catholique, commençaient à refuser de payer la dîme. La désaffection du cadre paroissial augmentait quand l'Église montrait qu'elle ne rougissait pas d'excommunier un grand nombre de personnes. (v. Tonnerre 1996 : 142ff.)

² Parlant des prescriptions, je me réfère aux interdits alimentaires. C'est-à-dire l'abstinence d'aliments gras pendant le carême et le vendredi de chaque semaine.

L'esprit grossissant d'indépendance spirituelle de l'individu a donné un deuxième coup à l'Église. Au cours des années il y avait de plus en plus de personnes qui ne vivaient plus conformes à la doctrine catholique et qui approfondissaient leur croyance sans aide institutionnelle. Par la suite le mysticisme a connu de prospérité (v. Posch 1948 : 142f.). Au contraire, ceux qui voulaient encore intérioriser leur foi à l'aide institutionnelle, vivaient une sorte d'ouverture ecclésiastique. L'individu avait pour la première fois la possibilité d'adorer le ciboire et, dans les classes aisées, un certain nombre de laïcs pouvait acheter un livre d'heures, un petit livre de prières, et même des traductions des Évangiles en sa langue maternelle (v. Tonnerre 1996 : 151). Ces petits renouvellements contribuaient à la personnalisation de la croyance.

Le troisième phénomène de cette période était le gallicanisme. L'idéologie gallicane suivie par le clergé et le roi français poursuivait le but d'endiguer et de contrôler l'influence du Saint-Siège sur le territoire français pour ensuite former une Église catholique selon des principes français³. Apparue déjà dans le XI^e siècle, cette idéologie a été enseignée et étayée théologiquement à la fin du Moyen Âge à l'Université de Paris. Finalement, à la fin du XV^e siècle, la papauté avait d'un côté encore du pouvoir politique mais ne représentait plus d'instance supranationale pour le roi et le clergé français (v. Modehn 1993 : 33ff. ; v. Posch 1948 : 145)

Bref, l'Église catholique de France à la fin du XV^e siècle était pleine de contrastes : D'un côté la hiérarchie ecclésiastique a été critiquée pour sa commercialisation de la croyance, son centralisme romain, sa doctrine autoritaire, sa sécularisation, sa corruption et sa chute morale, de l'autre l'Église était fière d'un peuple de croyants qui respectait des rites (même s'il était très marqué par la superstition) (v. Tonnerre 1996 : 154).

³ Pour être sûr qu'une seule religion conforme aux principes français soit enseignée, c'était seulement le roi français qui nommait les évêques (dont la plupart descendait de la noblesse). Le pape, déprécié dans sa puissance sur le territoire français, pouvait seulement donner son accord (v. Modehn 1993: 35).

Malgré la crise que l'Église en France vivait à la fin du Moyen Age, on ne doit pas oublier l'importance du legs médiéval dans l'histoire du christianisme⁴. En plus il ne faut pas oublier le rôle décisif d'Église dans la vie culturelle⁵ et finalement l'émergence d'une foi veçue dans l'esprit de l'Évangile par les hospices et les maisons-Dieu créés à partir du XIII^e siècle (v. Tonnerre 1996 : 155f.).

2.1.2 Pendant l'année 1831

En quelques mots j'aime faire référence à l'année 1831, l'année dans laquelle le roman *Notre-Dame de Paris* a été publié.

En se demandant la question pourquoi un romancier du XIX^e siècle écrit un roman qui a lieu à la fin de Moyen Age, il ne durera pas longtemps pour trouver des parallèles entre ces deux périodes : D'un côté il y avait les figures du roman qui vivaient en 1482, dans « l'automne du Moyen Age », un temps de bouleversements imminents comme la Réformation, la découverte du Nouveau Monde, le développement d'une monarchie absolue et le capitalisme moderne (v. Biermann 1998 : 47). De l'autre côté l'auteur et les lecteurs contemporains du roman vivaient les bouleversements sociaux qui étaient les conséquences du soulèvement de 1830. C'est-à-dire, tous les deux, les personnages fictifs au Moyen Age et le peuple français qui vivaient pendant la production du roman au milieu du XIX^e siècle, vivaient un changement d'époque. Et ceci était la raison pour laquelle les recepteurs pouvaient tellement bien comprendre le destin incertain auquel les figures principaux se sentaient livrés – un destin qui était si incertain comme celui des lecteurs au milieu des années trente du XIX^e siècle. En ce qui concernait l'Église décrite dans le roman, elle ressemblait d'une façon exagérée à l'Église des années trente. La description d'alliance entre l'Église médiévale et les souverains d'autrefois reflétait la critique de Hugo et de ses contemporains en ce qui concernait l'entente entre l'Église et les Bourbonniens. En

⁴ Prenant pour exemple les oeuvres théologiques du XII^e et du XIII^e siècle, particulièrement celles de saint Thomas, qui n'ont pas cessé de nourrir la pensée chrétienne jusqu'à nos jours (v. Tonnerre 1996 : 155).

⁵ Pensons-nous à son enseignement aux écoles cathédrales et monastiques et aux universités.

outre la représentation d'un peuple médiéval qui vivait de moins en moins selon la doctrine catholique correspondait au peuple français des années trente.

2.1.3 Au milieu du XIXe siècle

Maintenant je parlerai du rôle de la foi chrétienne en France au milieu du XIX^e siècle, spécialement entre les années quarante et soixante, la période pendant laquelle l'oeuvre *Les Misérables* a été écrite par Victor Hugo.

En général il faut dire que le dix-neuvième siècle, contrairement à la déclaration répandue qu'il se traitait d'un siècle d'incroyance, a été marqué par la quête d'une nouvelle spiritualité. Mais pour comprendre ceci, il faut analyser courtement ce qui s'était passé en avant :

Avant la Révolution française de 1789, l'Église française a été énormément marquée par la « théologie gallicane » (v. chapitre 2.1.1) qui la formait en une organisation nationale indépendante de Rome (v. Bergsträsser 1930 : 27). D'ailleurs le voltairianisme⁶, très populaire à cause de sa critique à l'égard de l'Église catholique, était répandu parmi la majorité de philosophes et de personnes qui n'avaient rien à voir avec l'Église. Le fort courant anticlérical pendant la Grande Révolution a contribué au détachement religieux du peuple ce que les paroisses ont senti le plus par la réduction progressive de ses fidèles (v. Cholvy 1997 : 12ff.). Soit dit en passant il ne faut pas oublier que le détachement de cette génération a marqué la foi des générations suivantes.

Le commencement du règne de Napoléon Bonaparte en novembre 1799, a ensuite marqué le nouveau départ de la France comme pays chrétien. Napoléon a obligé le pape Pie VII. d'accepter que le catholicisme n'était plus la religion d'État, mais celle de la majorité des Français. Au cours de son règne il a changé le concordat et l'a adapté à la théologie gallicane. Dorénavant le gouvernement nommait les évêques, les processions religieuses étaient réglementées par l'État et il fallait non

⁶ Le voltairianisme, né vers 1760, suppose l'existence d'un Dieu qui n'intervient pas dans les événements mondiaux mais qui juge les hommes. L'idée d'un Dieu jugant était selon Voltaire nécessaire pour que la culture française ne disparaisse pas. Soit dit en passant c'était peut-être à cause du voltairianisme qu'entre 1800 et 1840 même les non-adeptes de Voltaire croyaient plus en un Dieu redoutable qu'en un Dieu d'amour. (v. Modehn 1993: 50 ; v. Cholvy 1997 : 111)

seulement une permission pour chaque communication entre le clergé français et Rome mais encore pour la publication d'un bulle du pape (v. Kselman dans : Crook 2002 : 71 ; v. Tulard 1989 : 197f.). Par la suite la pensée catholique avait peu de vitalité et on parlait d'un affaiblissement du monde catholique.

En 1802 on a espéré un point culminant avec la publication de *Le Génie* de Chateaubriand (1768-1848). Ce dernier, un des très grands romantiques et le premier théologien laïc, a montré dans son oeuvre l'importance du christianisme et du catholicisme en France. Par la suite il a marqué fortement la vie religieuse des intellectuels, même de ceux en dehors de la France⁷. Quand même le christianisme renforcé pouvait difficilement s'imposer face aux idées de Voltaire qui ne disparaissaient pas pendant le XIX^e siècle à cause de ses éditions pas chers (v. Kselman dans : Crook 2002 : 71 ; v. Posch 1948 : 186ff.). D'ailleurs l'Église devait s'accommoder du fait que la population était éduquée religieusement de moins en moins comme résultat de la Révolution, que des systèmes religieuses alternatives apparaissaient et que les individus commençaient à décider ce qu'ils croyaient (ce qui aurait été difficile à s'imaginer avant la Révolution) (v. Kselman dans : Crook 2002 : 72).

Le renouvellement d'Église devait attendre jusqu'à la Restauration bourbonnienne (1814-30). Un très grand nombre de nouvelles ordinations et la conversion des personnes éminentes étaient très marquants pour cette période. En plus la curiosité au christianisme était renforcé par les oeuvres *Essai sur l'indifférence en matière de religion* de Lamennais (1782-1854) qui critiquait le gallicanisme et *Du pape* de Joseph de Maistre (1753-1821) qui attirait l'attention sur l'importance du Saint-Siège. D'ailleurs on ne doit pas oublier le rétablissement des jésuites, l'augmentation des ordres féminins et la mission de nouveaux territoires.

Mais la forte alliance entre l'Église et la monarchie (de Louis XVIII. et puis de Charles X.) n'empêchait pas l'augmentation des manifestations anticléricales

⁷ Entre autres Alessandro Manzoni (1785-1873), un écrivain italien et Cesare Balbo (1789-1853), un politicien, historien et écrivain italien se sont convertis au christianisme grâce à ses oeuvres (v. Posch 1948: 186ff.).

parmi du peuple⁸. La bourgeoisie, de plus en plus caractérisée par le libéralisme, commençait à se rebeller contre la monarchie et par la suite contre l'Église liée à cette monarchie. Dès lors un but des adeptes du libéralisme était de bannir les prêtres du système scolaire. On concédait seulement à l'Église de transmettre des principes moraux. Même les catholiques libéraux ont exigé, après qu'en 1829 l'Angleterre avait fait le premier pas vers la séparation entre l'État et l'Église, un école laïque (v. Heer / Schnerb 1979² : 120ff.). La tendance dans les classes élitaires était aussi très claire : Inspirés par le voltairianisme et le déisme⁹, les élites s'éloignaient de l'Église qui le remarquait particulièrement par le recul des couvents, des fondations religieuses et des dons testamentaires. On parle à ce point de la sécularisation de la culture française.

Pendant les « trois glorieuses » (du 28 au 30 juillet de 1830) les citoyens, les travailleurs, les intellectuels et les gamins de Paris se sont solidarisés pour former des barricades et battre pour un futur guidée par « la liberté, l'égalité, la fraternité ». Après l'écroulement du régime de Charles X. les députés citoyens, n'ayant pas vu ni une solution dans la monarchie ni dans la république, ont nommé en août 1830 le duc Louis-Philippe d'Orléans (dans la suite Louis-Philippe I^{er}) le nouveau roi citoyen des Français.

Au cours du règne de ce dernier l'Église devait payé pour son ancienne alliance avec l'Ancien Régime et sentait le tournant antireligieux à divers niveaux : Premièrement le couronnement de Louis-Philippe I^{er} n'était pas accompagné d'aucune cérémonie religieuse ce qui soulignait que la nouvelle monarchie se laïcisait. Deuxièmement Dieu n'était plus évoqué dans les discours. Troisièmement le catholicisme n'était officiellement plus la religion d'État dû à la

⁸ A cet point il faut noter l'importance de Voltaire dont les oeuvres ont été imprimées 316 000 fois entre 1814 et 1827. Particulièrement son oeuvre *Les Lettres Philosophiques* (1734) qui critiquait l'Église catholique en France et le christianisme en général a contribué à l'augmentation d'anticléricisme (v. Heer / Schnerb 1979²: 128f. ; v. Tulard 1989: 21ff.). Un autre aggravation de la crise religieuse sous la Restauration était le grand nombre de personnes âgés de 15 à 40 ans qui avait été instruit d'un sens anticlérical pendant et après la Révolution française.

⁹ Le déisme est semblable au voltairianisme. Les déistes croient en un Dieu créateur en dehors de toute révélation. Cette idéologie est marquée par la raison et la conscience. Elle se démarque fortement de la foi chrétienne disant qu'il ne comporte pas de superstition et de fanatisme.

Charte de 1830 (v. Bergsträsser 1930 : 33 ; v. Kselman dans : Crook 2002 : 72f. ; v. Ormières 2002 : 67). L'Église, qui n'était plus si estimée au niveau politique, avait alors la possibilité d'intervenir contre les dysfonctionnements sociaux déclenchés à cause de la révolution industrielle (v. Tulard 1989 : 382ff.). Cet engagement a tellement touché la majorité du peuple que la religion venait « à la mode » (Berensen dans : Furet / Ozouf 1989 : 545). L'indifférence du Louis-Philippe I^{er} à l'égard de la religion excitait même la curiosité des socialistes qui se sont déclarés pendant les années 1830 et 1840 inspirés par le christianisme, spécialement par le catholicisme. Bien qu'ils ne crussent pas en Dieu ou la salvation après la mort, ils sympathisaient avec le christianisme dû à la justice et la perfection promises sur terre un jour. De divers oeuvres, comme par exemple *Paroles d'un croyant* (1834) de Lamennais, créateur du libéralisme catholique, parlant d'égalité des hommes sur terre, motivaient aussi les travailleurs à s'intéresser à la foi chrétienne (v. Berensen dans : Furet / Ozouf 1989 : 543ff.).

Un date-clé dans l'histoire de l'Église était le 28 juin 1833, le jour où la Loi Guizot a été promulguée. Elle a décrété entre autres que la morale et l'éducation religieuse représentaient une grande partie dans l'école primaire, a contraint chaque commune de 500 habitants à entretenir une école de garçons et a autorisé les ecclésiastiques à y enseigner¹⁰. D'ailleurs les efforts personnels de Guizot, ministre-président grand bourgeois, qui écrivait plusieurs articles en faveur d'une entente entre la religion et la politique, ont fait même Louis-Phillipe I^{er} à réfléchir aux bienfaits de la religion (v. Ormières 2002 : 73). Malgré ce succès pour l'Église, il faut dire que le mouvement qui aspirait l'éducation laïque, est né pendant cette période¹¹ (v. Kselman dans : Crook 2002 : 77f.).

¹⁰ Par anticipation, j'aimer dire que la Loi Falloux de 1850 a complété la Loi Guizot en obligeant chaque commune de 800 habitants à construire une école de filles. Puis la Loi Falloux de 1851 a créé le système mixte où une partie d'établissements primaires restait organisée par les ordres et l'autre partie était mise en place par l'État. Quand même il était souhaité que les élèves devraient apprendre prier, réciter le catéchisme et entendre les histoires d'Ancien et de Nouveau Testament. De cette façon les écoles françaises devenaient le moyen pour instruire religieusement les filles et les garçons (v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_Falloux).

¹¹ Par anticipation, j'aime ajouter que ce mouvement est finalement arrivé à ses fins en passant des lois pour séculariser l'éducation dans les années 1880.

Entre 1846 et 1847 le mécontentement était très large dû à une grave crise économique : Elle a débuté par un recul de la production de la pomme de terre, s'est aggravée en raison d'une très mauvaise récolte de céréales en 1846 et s'est soldée par une hausse énorme du prix du pain en 1847. La crise agricole a touché aussi la métallurgie. Tout cela s'est traduit par la baisse de salaires et l'augmentation de chômage. Pour la première fois alors tous les adversaires, touchés par les circonstances économiques, de la grande bourgeoisie se sont trouvés unis contre elle en février 1848. D'ailleurs l'obstination du gouvernement à refuser toute promesse de réforme a contribué au but involontaire : Le succès de la révolution (v. Christophe 1998 : 16f.).

Le 23 février 1848 les premières barricades ont été élevées et, comme en 1830, toute la moitié de Paris en avait été couverte (v. Schmidt 1926 : 43). Rapidement la nouvelle de la Révolution de Février à la capitale française s'est répandue en toute Europe. Pendant que les révolutionnaires parisiens avaient le but de renverser tous les monarchies européennes et d'atteindre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (v. Biermann 1998 : 70ff.), les souverains européens craignaient que leurs peuples imiteraient le modèle parisien. Mais l'affrontement en niveau international restait limité (v. Mommsen 1998 : 108ff.).

Après l'effondrement du gouvernement grand bourgeois de Guizot et de Thiers et l'abdication forcée de Louis-Philippe I^{er}, les conservateurs et les socialistes ont construit le 24 février 1848, peureux que la Grande Révolution se répèterait, un gouvernement provisoire sous le politicien libéral Alphonse de Lamartine (v. Deinet dans : Gersmann / Kohle 1998 : 11ff.).

Malgré l'effondrement de la Monarchie de Juillet, l'Église, qui avait été restée étrangère aux discussions de la politique sous Louis-Philippe I^{er}, a été épargnée. Même si elle devait souffrir la perte de biens, de priviligiés et de status, l'Église française pouvait de nouveau montrer son pouvoir social et spirituel (v. Tulard 1989 : 382ff.). Ceci signifiait qu'un grand nombre du clergé s'est vu obligé entre la Révolution de Février 1848 et les insurrections ouvrières pendant les Journées de Juin de visiter les blessés. Certains ont célébré des services solennels pour ceux qui avaient succombé dans la lutte et n'ont pas cessé de soulager les familles des morts et des blessés pour lesquels ils ont établi si nécessaire des ambulances dans

les églises. Entre autres l'évêque de Nevers, Mgr Dufêtre (1796-1860), a encouragé aussi les prêtres de ne pas s'effrayer d'un gouvernement qui proclamait la liberté, l'égalité et la fraternité, ce qui était selon lui l'Évangile dans sa plus simple expression. Le ralliement du clergé de Paris était le prélude d'adhésion de l'Église à la nouvelle République (v. Christophe 1998 : 18).

Ensuite une grande partie du peuple parisien s'est détournée du gouvernement provisoire car les Journées de Juin ont fait de nombreux victimes. Charles Louis Napoléon Bonaparte (1808-1873), neveu exilé de Napoléon Bonaparte, siégé dans l'Assemblée depuis septembre, savait en tirer profit. Lors de l'élection présidentielle il a été élu avec grande majorité le premier président le 10 décembre 1848. Après deux coups d'États pendant la période de Louis-Phillipe I^{er}, c'était alors lui qui promettait du progrès et de l'aisance. Pour tenir cette promesse il s'est allié avec le clergé catholique qui soit dit en passant a reconnu sa République dès le premier jour (v. Osmières 2002 : 79).

L'Église a donné alors sa bénédiction au nouveau régime. En contrepartie Louis-Napoléon a envoyé en 1849 des troupes pour empêcher l'offensive autrichienne en Italie et conserver la sécurité des États pontificaux (v. URL : <http://fr.wikipedia.org/wiki/1849#Italie>).

Bien que le catholicisme traditionnel et le catholicisme libéral (influencé par le gallicanisme) jouissent de nouveau d'une grande estime auprès du gouvernement, ils ont été critiqués entre autres par les franc-maçons et les libres penseurs, devenus populaires après 1848, de diriger leur foyer plus au au-delà qu'au monde d'ici. L'athéisme venait aussi, particulièrement dans les élites masculins, à la mode. Un troisième mouvement, le positivisme, fondé par Auguste Comte à la fin des années quarante, qui admettait seulement l'expérience empirique en niant toutes les choses transcendantes (Dieu, l'immoralité d'âme,...), minait la crédibilité d'Église (v. Bergsträsser 1930 : 33 ; v. Kselman dans : Crook 2002 : 78ff.).

Au cours du règne de Louis-Napoléon, l'harmonie entre celui-ci et l'Église diminuait. La raison en était le nouveau but du président : la formation d'un État gallican. Aujourd'hui on peut se demander pourquoi le clergé n'a pas empêché ce but même s'il a eu probablement le pouvoir de le faire. Favier interprète à ce point

le refus d'action de la part d'Église comme manque d'assurance. Au-delà il suppose que l'Église était trop reconnaissante pour l'aide financière pour les ordres catholiques¹², pour le contrôle du système d'école primaire et pour le permis d'un journal catholique (pendant que les autres conceptions du monde ne pouvaient pas s'exprimer si librement), pour faire front contre le président (v. Biermann 1998 : 75f. ; v. Favier 1991 : 104f.).

En 1850 le spiritisme¹³ a été initié dans la société. Rapidement ce nouveau mouvement avait du succès auprès de la classe supérieure. Ne voulant pas paraître conservateur, chacun appartenant à la couche plus élevée, même le président, prétendait savoir bien comment « faire des tables », ce qui signifiait les faire mouvoir par la seule imposition de plusieurs mains conjointes (v. Levailant 1954 : 67ff.).

Dans la même année, après une longue bataille de l'enseignement laïc, la Loi Falloux a été adoptée. Elle a augmenté de nouveau le nombre des instituteurs cléricaux en classe. La loi a partagé la population française en deux groupes : Les chrétiens pratiquants qui se sont réjouis de l'adoption du loi et les personnes détachées du christianisme qui ont fortement critiqué le nouveau rapprochement entre l'Église et Louis-Napoléon, nommé Napoléon III. après son coup d'État en décembre 1851. Bien sûr l'attitude du dernier groupe s'aggravait à cause du rigorisme moral de quelques ecclésiastiques missionnaires. Par la suite on ne doit pas être étonné qu'un fort anticléricalisme s'est développé dans les années

¹² En ce qui concerne les ordres, il est intéressant à remarquer que particulièrement les ordres des religieuses ont prospéré pendant cette période. En plus, comme les religieuses ont enseigné au moins la moitié d'élèves féminines, elles ont eu une très grande influence sur la vie et la morale des filles françaises. Au cours des années on pouvait constater une grande différence entre les jeunes femmes pieuses et les jeunes hommes religieux (dont la plupart était enseigné par des maîtres non-cléricaux) (v. Favier : 1991 : 107f.).

¹³ L'idée du spiritisme est d'entrer en contact avec les âmes des défunts et de déambuler dans de divers sphères mystiques. Ce mouvement est né dans les années 1850 près de New York dans la maison des soeurs Fox qui sont entrées en communication avec des esprits. En récitant l'alphabet à haute voix et en inventant la méthode de la table tournante, elles ont consulté des esprits. L'histoire des soeurs Fox s'est répandue rapidement et une grande bataille est éclatée (v. Marseille / Gomez 2002 : 135).

soixante, particulièrement en ville (v. Favier 1991 : 114f.). Il ne durait pas longtemps jusque les adeptes d'anticléricalisme ont critiqué d'un ton moqueur l'entente entre l'Église et un régime qui supprimait les libertés des citoyens. Au plus tard à ce point l'Église a commencé à souffrir de son alliance avec de Napoléon III. D'ailleurs l'anticléricalisme gagnait du terrain dans le sens politique et devenait le lien le plus important entre les républicains et les extrémistes (v. Favier 1991 : 116).

En ce qui concernait le citoyen moyen, il ne se déclarait plus religieux vers les années soixante. Il acceptait seulement l'Église catholique comme gardienne d'ordre social (v. Heer / Schnerb 1979²: 472f.).

Parallèlement la rupture entre l'Église et le régime devenait visible : La première raison était le comportement de Napoléon III. dans la guerre d'Italie en 1859. Lui-même marqué par la Révolution de 1848 et la théologie gallicane, Napoléon III. souhaitait la liberté des Italiens. Il devait donc décider s'il voudrait soutenir l'unité italienne ou continuer à soutenir les États pontificaux¹⁴. Il s'est décidé pour la première possibilité (pensant que l'unité italienne pourrait exister en plus des États pontificaux) en s'alliant avec Piémont, une région du nord-ouest d'Italie, et en définissant une stratégie pour que l'unité italienne vît le jour. Une décision impardonnable pour les catholiques. En plus l'empereur a commencé en 1860 à restreindre l'influence du clergé sur la société française. Immédiatement il a fait cesser la publication des journaux catholiques (*L'Univers*, *La Bretagne*), pendant que les journaux anticléricaux (*Le Siècle*, *L'Opinion nationale*) ont haussé leur ton. En mars 1861, Victor-Emmanuel, le nouveau roi italien, a proclamé le Royaume d'Italie. Par la suite les catholiques, entre autres les catholiques français, se sont agités en toute Europe pour obtenir l'indépendance des territoires papaux. Pour arrêter le refroidissement des relations entre Napoléon III. et les catholiques français ainsi que le pape, l'empereur a envoyé de nouveau des troupes pour protéger le pape. Ensuite en septembre 1864 une convention entre la France et

¹⁴ Comme j'ai déjà dit en avant, Louis-Napoléon a stationné en 1849 des troupes françaises aux États pontificaux pour protéger le pape. En 1859 l'empereur était tiraillé : Est-ce qu'il devrait vraiment soutenir l'unité italienne au détriment du pape Pie IX., comme les français catholiques craignaient ?

l'Italie a décidé que les Français se retireraient des États du pape à condition que les troupes italiennes ne franchissent pas les frontières des États pontificaux. Les troupes françaises, retirées en 1866, sont revenues un an après à cause de nouvelles insurrections et l'empereur a exigé que Rome fût rendu à l'Église catholique romaine.

Pour les envoyer sur le front prussien dans la guerre franco-allemande de 1870, l'empereur a rappelé les troupes françaises stationnées à Rome. Après la défaite française, le roi italien a laissé envahir des troupes italiennes à Rome et a pris possession des États pontificaux en septembre 1870

(v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Napol%C3%A9on_III_et_la_question_italienne ; v. URL : http://de.wikipedia.org/wiki/R%C3%B6mische_Frage).

La deuxième raison pour la rupture entre le régime et l'Église était la publication du *Syllabus* (ou *Syllabus Errorum*, 1864), une énumération des erreurs philosophiques (comme le communisme, le rationalisme, le socialisme, le libéralisme,...) selon le pape. Dans la suite l'Église catholique a été finalement cataloguée comme dépassée (v. Cholvy 1997 : 150). La relation entre le régime ainsi que les mouvements révolutionnaires et l'Église a été alors définitivement brisée.

En résumant, nous trouvons entre 1804 et 1870 cinq régimes politiques différents en France. Selon Baubérot et Mathieu la « question religieuse » constitue un élément important de cette instabilité politique : Les premiers quinze années du dix-neuvième siècle étaient populaires pour la sécularisation d'État, de société et d'individu. Marqué par le refus d'une union entre le trône et l'autel pendant la Grande Révolution, le refus de l'église comme institution continuait (v. Baubérot / Mathieu 2002 : 121f.). Malgré la minimalisation du pouvoir d'Église catholique (qui avait été très reliée avec l'Ancien Régime), le catholicisme survivait quand même et a fleuri partiellement dans le XIX^e siècle. Par contre, les experiments religieux du régime révolutionnaire étaient éphémères (v. Kselman dans : Crook 2002 : 62).

Puis pendant 1814 et 1830, période de la Restauration politique, l'alliance entre la monarchie et l'Église catholique a été renforcée.

Pendant la Monarchie de Juillet, l'Église n'a plus joui de statut primordial à cause de l'indifférence du souverain à l'égard de la religion. En échange c'était la population, particulièrement les intellectuels, qui se sont rapprochés de façon autonome à la doctrine chrétienne.

La période de 1848 à 1870 était marquée par la Révolution nationale et des tendances démocratiques. L'Église s'est vue confrontée, malgré son adhésion à Louis-Napoléon, avec le libéralisme et les sciences naturelles. Le gallicanisme de l'empereur et l'augmentation d'anticléricisme parmi le peuple a fini par un grand fossé entre l'Église et la société (v. Posch 1848 : 182f.).

2.1.4 Pendant l'année 1862

Dans ce petit chapitre j'aime parler de la perception du roman *Les Misérables* après sa publication en 1862 auprès du peuple français.

En général on peut dire que les lecteurs ont pu bien s'identifier avec le contenu d'oeuvre. Le rôle de l'Église, la représentation d'un évêque charitable, d'un ancien criminel repentant et d'un peuple pauvre mais pur étaient bien accueillis par les récepteurs. Même si le citoyen moyen voyait l'Église comme une institution un peu dépassée et pas conforme à la réalité, il ne niait pas qu'elle représentait une certaine morale nécessaire pour la société française. Pour lui, l'idée d'un évêque charitable n'était pas tout à fait irréel (on connaissait par exemple l'aide active du clergé pendant la Révolution de 1848). La description d'un peuple pauvre n'était plus conforme à la réalité mais reflétait les souffrances des paysans qui n'avaient pas profité du boom économique pendant le règne de Louis-Philippe I^{er}.

Au-delà la critique de Hugo à l'égard de l'ancien empereur Napoléon III. était aussi acceptée ce qui n'aurait pas été le cas s'il avait publié cette oeuvre quelques années avant. En ce cas-là, le roman n'aurait peut-être jamais vu le jour.

En ce qui concernait l'opinion des intellectuels en lisant l'oeuvre hugolienne, la majorité était dissuadée par sa simplicité et sa vulgarité. Quand même ils ne pouvaient pas empêcher le grand succès du roman et l'augmentation de la popularité de Hugo se trouvant encore en exil.

2.1.5 En 2009

Avoir parlé de l'importance du christianisme à la fin du XV^e siècle et au milieu du XIX^e siècle, je parlerai dans ce chapitre de son importance dans nos jours en France.

En général on peut dire que la France¹⁵ suit la tendance européenne en observant aujourd'hui le christianisme avec scepticisme. Pas rarement le reproche que le christianisme a échoué se fait entendre. Les reproches sont divers et vont depuis l'opinion que le christianisme n'a pas délivré les peuples pour ne pas avoir fait fin aux dysfonctionnements sociaux (la souffrance, la misère, la faim,...) en passant par l'avis qu'il n'a pas apporté la paix promise jusqu'à la critique qu'il n'a fait aucune personne (même pas les grands représentants du christianisme) plus sainte. Comme affirmation contraire les églises chrétiennes répètent constamment que premièrement l'idée fondamentale du christianisme n'est pas de remédier aux dysfonctionnements, mais de remettre en ordre la relation entre Dieu et l'homme. Deuxièmement elles attirent l'attention sur le fait que le christianisme est certainement la religion de la paix mais que ce qui compte est au premier chef la paix d'âme (la réconciliation avec Dieu) et en second lieu la paix parmi les hommes. Troisièmement elles soulignent que la foi chrétienne veuve apporte de la sainteté, mais au premier chef la sainteté d'âme. Seulement en second lieu elle obtient la sainteté en ce qui concerne le comportement d'homme (v. Reeb 1949² : 225ff.).

Dorénavant j'aime parler du statut actuel des églises chrétiennes à l'égard des autres religions en France.

Si nous regardons de divers sondages et statistiques, on verra que d'après les sondages faits par exemple en 2003 par CSA, un institut de sondage d'opinion en France, pour *La Croix*, un quotidien français catholique, et en 2007 par IFOP, un autre institut français d'opinion publique, pour *La Vie*, un hebdomadaire chrétien

¹⁵ La France, elle-même, suit depuis le 9 décembre 1905 une politique de séparation entre les Églises et l'État. Depuis cette année la protection de la liberté de religion est restée une priorité d'État républicain laïc (voir par exemple la loi en mars 2004 qui a interdit de porter des signes religieux dans les écoles publiques).

français, 64-69 % des Français se déclarent catholique, 26-27 % sans religion¹⁶, 3-6 % musulman, 2,1 % protestant et 0,6 % juif. Soit dit en passant les chiffres varient souvent, premièrement parce que la religion en France est un thème dont on parle rarement, deuxièmement parce que les diverses projections que donnent les experts s'appuient habituellement sur les données des groupes religieux eux-mêmes et troisièmement parce qu'ils dépendent de divers événements comme une visite papale, une agression antisémite, etc.

Pendant que l'Église catholique est confrontée avec une forte diminution du nombre des adeptes¹⁷, l'augmentation des adeptes musulmans¹⁸ et des adeptes évangéliques¹⁹ grâce au flux migratoire se fait remarquer. Le judaïsme en France compte environ 600 000 personnes (majoritairement d'origine séfarade à la suite

¹⁶ Le nombre de ceux qui s'identifient à aucune religion et de là se déclarent « sans religion » augmente annuellement (particulièrement chez les jeunes). Mais ce qu'il faut savoir c'est que se dire « sans religion » ne signifie pas au premier chef qu'on se désintéresse aux questions spirituelles.

¹⁷ Sur les 64-69 % catholiques français se disent 10 % non pratiquants, 49 % pratiquants occasionnels (mariages, grandes fêtes et enterrements) et 10 % pratiquants réguliers (assistance à la messe au moins une fois par mois). Selon Lenoir la désaffection augmentante des fidèles a été déclenchée à la fin des années 1960 avec l'exode rural, s'est amplifiée dans les années 1960-1970 avec la révolution des mœurs et a fini par la rupture du lien entre de nombreux catholiques et le pape Paul VI. qui a publié l'encyclique *Humanae Vitae* (1968) qui condamnait la contraception et l'avortement (v. Lenoir dans : Cordellier / Netter 2003 : 144f.).

¹⁸ La croyance musulmane est devenue depuis les années 1980 la deuxième religion de la France. Le nombre d'environ 3,5-5 millions adeptes (dont la moitié est de nationalité française) a changé ainsi la France en le pays européen qui compte le plus grand nombre de musulmans. La croissance s'explique par les vagues d'immigration en provenance notamment du Maroc, de l'Algérie, de Tunisie, de l'Afrique noire et de Turquie. Les musulmans sont en majeure partie bien intégrés à la société française et au modèle français de laïcité (v. Lenoir dans : Cordellier / Netter 2003 : 145).

¹⁹ Les évangéliques forment une partie essentielle (presque 50 %) des protestants français. Le terme évangélique est très général et est appliqué à une variété de communautés. Celles dernières se situent généralement dans la ligne de la réforme protestante du XVI^e siècle en acceptant l'autorité de l'Écriture sainte, le salut par la grâce et l'accès sans intermédiaire à Dieu. Prenant modèle sur l'Église originelle dans le Nouveau Testament, elles se déclarent indépendants d'une autorité supra-locale (v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glises_%C3%A9vang%C3%A9liques)

de l'arrivée des juifs d'Afrique du Nord dans les années soixante). L'arrivée massive de réfugiés du Sud-Est asiatique (Vietnamiens, Cambodgiens, Laotiens) et l'importante immigration chinoise ont favorisé le développement du bouddhisme en France. On compte ainsi environ 400 000 bouddhistes (dont 300 000 sont originaires d'Asie²⁰ et 100 000 sont des Français convertis) (v. Lenoir dans : Cordellier / Netter 2003 : 147f.). Le dernier groupe qui fait partie du panorama religieux français c'est celui des mouvements atypiques (les Témoins de Jéhovah, l'Église de scientologie,...). Malgré les polémiques récurrentes sur leur caractère sectaire, ils vivent une ruée. Le nombre des Témoins de Jéhovah est estimé par exemple entre 140 000 et 150 000 fidèles (v. Lenoir dans : Cordellier / Netter 2003 : 149). Quand même la religion catholique romaine demeure la religion de la majorité des Français²¹. C'est elle qui représente pour beaucoup de Français un marqueur identitaire face à la sécularisation et à l'expansion d'autres religions (v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Religion_en_France ; v. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/religions-france/panorama-religieux.shtml>).

Concernant la croyance générale des Français un article publié le 2 février 2009 et écrit par Pierre Bohm a attiré mon attention : L'auteur parle dans son article du résultat d'une étude menée de 2006 à 2008 par l'institut américain Gallup sur l'importance de la religion dans 143 pays. L'étude a montré que seul un Français sur quatre estimait que la religion tenait une place importante dans sa vie. De cette façon les Français, le peuple le plus systématiquement évangélisé de tous les peuples européens, occupaient le neuvième rang et étaient un des peuples les moins croyants du monde. En comparaison, les Américains par exemple étaient deux fois et demi (65 %) plus nombreux que les Français à déclarer que la religion jouait un rôle important dans leur vie quotidienne (v. URL :

²⁰ Les groupes religieux qui rassemblent des personnes issues d'autres continents montrent bien que la mondialisation n'est pas seulement économique, mais aussi culturelle et religieuse (v. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/religions-france/panorama-religieux.shtml>).

²¹ A ce point, j'aime noter que les catholiques français ont aujourd'hui la réputation d'être peu loyaux au pape (v. gallicanisme en chapitre 2.1.1 et 2.1.2).

<http://www.lefigaro.fr/international/2009/02/10/01003-20090210ARTFIG00618-la-france-l-un-des-pays-les-moins-croyants-au-monde-.php>).

Après cet abrégé de la situation actuelle de la foi chrétienne en France, je m'occupe brèvement de la perception des romans *Notre-Dame de Paris* et *Les Misérables* en France dans nos jours. Tous les deux romans, appartenant à la littérature populaire, enthousiasment encore aujourd'hui beaucoup de lecteurs. Mais analysons-nous les livres chacun à son tour.

Le roman *Notre-Dame de Paris* qui paraît beaucoup plus fantastique, captive les lecteurs pour sa façon de plonger dans le monde médiéval qui nous n'est pas familier. En ce qui concerne les figures, le lecteur d'aujourd'hui, indépendant s'il est chrétien, juif, musulman ou sans religion, peut s'identifier avec au moins un personnage (ou même plus). Soit la façon de se sentir jamais intégré dans un groupe et d'être maltraité comme Quasimodo. Soit la façon de vivre en marge de la société et d'être traité comme objet (et pas comme individu) comme Esmeralda. Soit la façon de s'adonner au péché et ne savoir plus en échapper comme Frollo.

Le roman *Les Misérables* peut être lu comme roman social ou / et comme oeuvre religieux. Quelle que soit la perspective de la quelle on le lit, il est indiscutable que les thèmes abordés touchent les hommes croyants et non-croyants aussi aujourd'hui. Je pense que des thèmes comme la misère (spécialement dans nos jours où chacun parle de la crise économique mondiale), l'injustice, l'amour et la spiritualité ne finiront jamais à nous intéresser et à nous toucher.

Bref, aujourd'hui la position décrite du christianisme n'importe peu aux lecteurs. En outre il n'a pas d'importance ce qu'on croit en lisant un de ces romans, ce qui compte sont les thèmes abordés.

2.2 Dans la vie d'écrivain Victor Hugo

Après avoir illustré l'importance du christianisme pendant la période où les romans ont lieu et pendant de divers périodes de réception, je sacrifierai ce chapitre à Victor Hugo et le rôle du christianisme dans sa vie. Pour comprendre mieux ses motivations en écrivant des livres marqués par des pensées chrétiens, je m'occuperai de ses expériences personnelles avec l'Église, ses représentants et la religion en général. Par anticipation, j'attire l'attention sur le fait que la

conclusion que tout ce qu'il a vécu est reflété exactement dans ses oeuvres, serait une conclusion trop simple. La comparaison entre *l'homme et l'oeuvre*, terme collectif d'interprétation biographique d'après son fondateur Sainte-Beuve (1804-1869), n'est pas objective. On risque, particulièrement en ce qui concerne les écrivains dont on connaît peu la vie privée, de discerner la biographie seulement en raison de leurs oeuvres. Ces conclusions sont après souvent vues comme des faits qui servent à interpréter les oeuvres. Pour ne pas risquer cette impulsion irréfléchie, le positivisme littéraire, dont Hippolyte Taine (1828-1893) s'est occupé, donne des idées basiques utiles. Se référant seulement à des faits prouvés, Taine nomme le *moment*, le contexte historique, la *race*, l'héritage nationale et le *milieu*, l'origine sociale d'écrivain comme des sources utiles pour interpréter un oeuvre (v. Gröne / Reiser 2007 : 167ff.). A la suite j'aime présenter que le jeu collectif entre *moment*, *race* et *milieu* a influencé les oeuvres hugoliennes.

Né en 1802 et élevé majoritairement par sa mère, Hugo connaissait une enfance mouvementée, pas seulement à cause des victoires et des défaites de l'Empire, mais aussi à cause de disputes entre ses parents. Passant des mois en l'île Elbe, à Paris, en Italie, Hugo et sa famille ont vécu de 1808 à 1813 dans une dépendance d'ancien couvent des Feuillantines à Paris, où le petit Victor passait les années les plus heureuses de son enfance. Victor Lahorie, l'amant de sa mère et son parrain, et son professeur particulier, un ancien prêtre, ont éveillé son intérêt pour le classique grecque et latin pendant cette période. Après la séparation définitive des parents en 1818, la relation avec son père restait très lâche pendant que celle avec sa mère était énormément étroite (v. Biermann 1998 : 9ff. ; Marseille / Gomez 2002 : 10ff.). Elle, forte défenseuse du voltairianisme (v. chapitre 1.3.3), marquait la croyance de Hugo qui ne recevait pas d'enseignement religieux. Ce n'était que lorsqu'il dévorait les oeuvres du Chateaubriand que l'admiration pour ce dernier formait un Hugo religieux. Pendant que Hugo s'est considéré alors en 1819 comme étant passé du royalisme voltarien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand, Venzac attire l'attention sur le fait que Hugo a commencé à l'époque à créer sa propre foi qui ne pouvait pas être interprétée ni comme voltairianisme, ni comme déisme, ni comme christianisme (v. Venzac 1955 : 85 ; v. *ibid.* : 367ff.). D'ailleurs c'était aussi le temps où il a gagné les premiers prix

pour ses poèmes. La fondation de la revue *Le Conservateur littéraire* avec ses frères aidait à les faire populaires.

Après la mort de sa mère autoritaire, Hugo s'est marié enfin avec son amour de jeunesse, Adèle Foucher, en 1822 (v. Marseille / Gomez 2002 : 10ff.). Trompé par sa femme en 1830 par son meilleur ami, il a commencé trois ans plus tard une liaison avec Juliette Drouet, une comédienne, qui durera cinquante ans, jusqu'à la mort de celle-ci.

Hugo qui était resté en marge de la politique jusqu'alors, était d'avis que la Monarchie de Juillet, n'était qu'une solution transitoire jusqu'à la construction d'une république démocratique (v. Vargas Llosa 2006 : 156f.). La publication de son roman *Notre-Dame de Paris* en 1831 a marqué son développement d'un écrivain à un poète social dont la tâche était de dénoncer littérairement les injustices (v. Van Tieghem 1970 : 152). Il semblait que le roman, déjà commencé pendant la Restauration, critiquait l'esprit conservateur des Bourbonniens et la forte présence d'Église. La déception à l'égard du clergé qui ne s'engageait pas assez contre les injustices non seulement au Moyen Age mais encore à cette époque, était visible.

S'intéressant plus à la politique dans les années quarante, Hugo a souffert de sa première crise spirituelle en 1843, l'année de la mort de sa fille Léopoldine. Devenu le confident du roi Louis-Philippe I^{er}, il a vécu de tout près les trois jours d'émeutes pendant la Révolution en 1848 qui a fini avec l'écroulement de la monarchie (v. Biermann 1998 : 64 ; v. Marseille / Gomez 2002 : 108f.). Demandé par Lamartine de faire partie d'un gouvernement transitoire, il a refusé et est devenu le maire du Marais. Quelques mois après il a été voté dans le parlement et chargé de réprimer le soulèvement des travailleurs pendant les Journées de Juin (v. Biermann 1998 : 73f.).

Comme député sous le président Louis-Napoléon, il a prononcé en 1849 un discours sur la misère à l'Assemblée nationale législative. Croyant la pauvreté du peuple comme origine du soulèvement du juin 1848, il a revendiqué l'application de l'Évangile prise à la lettre.

En janvier 1850, quand s'est ouvert la grande discussion sur la loi Falloux, il se faisait impopulaire en se pronocant pour la laïcité d'enseignement. Il faut savoir

qu'il n'aspire pas ni la fin de l'enseignement religieux de l'Église (en dedans de l'Église) ni la fin de la religion mais qu'il refusait la disparition de l'enseignement laïc en faveur à un monopole de l'instruction publique contrôlé par le parti clérical (v. Biermann 1998 : 81 ; v. Marseille / Gomez 2002 : 118). Mais ceci n'était pas la seule affaire dans laquelle Victor Hugo s'est immiscé. Partout où le clergé tentait de marquer des points, soit la question romaine ou le contrôle de la presse, il intervenait avec talent (v. Rémond 1997² : 133ff.).

Après le coup d'État de Napoléon III., un décret a fait expulser Victor Hugo, entretemps devenu gauchiste, du territoire français (v. Marseille / Gomez 2002 : 130f.). Hugo vivait alors pendant dix-neuf ans à Jersey et Guernesey, des îles anglo-normandes, en exil.

Les premières années en exil étaient marquées par sa seconde grande crise spirituelle. Delphine de Giradien, femme de lettres renommées, a fait fin à cette crise en initiant la famille Hugo à des sessions de table parlante (v. spiritisme en chapitre 1.1.3). Dans de divers sessions, Hugo est entré prétendument en contact entre autres avec sa fille morte, l'empereur Napoléon, Jésus Christ et le prophète Mahomet (v. Levaillant 1954 : 76 ; v. *ibid.* : 86ff. ; v. Simaika 1962 : 106f. ; v. Vargas Llosa 2006 : 12). Après deux ans et demi, Hugo a rejeté le spiritisme et s'est déclaré un homme spirituel et croyant, mais a pris définitivement ses distances par rapport à toutes les organisations religieuses et à l'Église (v. Vargas Llosa 2006 : 34).

D'ailleurs la période d'exil formait Hugo d'une façon politique et littéraire : Il utilisait la plume comme son arme contre son opposant Napoléon III.²² et s'engageait contre les dictatures et l'injustice et pour les mouvements de libération et la paix. Il prenait aussi son rôle comme conscience morale de la société au sérieux. C'est la raison pour laquelle les oeuvres écrites pendant cette période sont caractérisées comme point culminant de sa carrière.

Un de ces oeuvres était le roman social *Les Misérables*, publié en 1862. Il peut être décrit comme roman éclairé parce qu'il souligne que pas seulement les représentants d'Église essayent de vivre selon les principes chrétiens, mais aussi

²² Voir par exemple l'oeuvre *Les Châtiments* (1853) qui prenait Napoléon III. et son alliance avec le clergé pour cible.

(et peut-être d'une façon plus convaincante) les laïcs. Dans *Préface philosophique*, Hugo a annoncé qu'il se traitait d'un livre religieux ce qui paraissait étrange à ses contemporains parce que Hugo s'était séparé officiellement de l'Église. Le nouveau roman était placé sous la figure tutélaire d'un ecclésiastique, ce qui était un « écart de conduite » selon les exiliés anticléricaux qui ne le lui ont jamais pardonné (v. Biermann 1998 : 103). Au plus tard après ce roman, ses détracteurs étaient convaincus que Hugo avait été devenu un danger pour l'ordre social. Ensuite l'oeuvre a été aussi critiquée hors de la France : En juin 1864 le pape Pie IX. a interdit le roman qui est entré dans le *Syllabus* (v. chapitre 1.1.3), catalogue des livres suspects de mauvaise doctrine²³ (v. Marseille / Gomez 2002 : 161).

Le 5 septembre 1870, le lendemain de la proclamation de la République après l'affaiblissement de Napoléon III. dans la guerre contre la Prusse, Hugo est retourné enfin à Paris. Devenu membre de l'Assemblée nationale en 1871, il a été élu sénateur cinq ans après (v. Marseille / Gomez 188ff.). Dans les années suivantes les gauchistes republicains dont il faisait partie imposaient des réformes anticléricaux.

En publiant *Le pape* (1878) et *Religions et religion* (1880), Victor Hugo s'est singularisé de nouveau par la déclaration de ses propres idées religieuses et morales, pas de tout conformes à celles d'Église (v. Marseille / Gomez 196ff.).

En 1883 toute envie d'écrire paraissait disparu avec la mort de sa muse, Juliette Drouet. Victor Hugo lui est succédé en 1885. On a respecté son refus par testamentaire d'aucune prière faite par un représentant d'Église. L'enterrement solennel a fini par les obsèques de Hugo dans le Panthéon, symbole de la tradition révolutionnaire-anticléricale, près de Rousseau et Voltaire. Après sa mort, Hugo est devenu un mythe sans cesse célébré (v. Biermann 1998 : 132ff.).

Dans les cours de littérature on représente Hugo aujourd'hui comme auteur anticléric ce qui correspond seulement partiellement à la vérité. La postérité oublie souvent que malgré son opposition à l'Église et son refus de se déclarer chrétien, il a été majoritairement un romancier religieux (v. Biermann 1998 : 135ff. ; v. Kerlouégan / Hugo 2007 : 390).

²³ Le pape Pie IX. a mené en cette année une vaste campagne contre « les erreurs du siècle » : des oeuvres de Balzac, Flaubert, Stendhal,.. ont été aussi inderdites à lire.

Finalement nous nous souvenons de l'interprétation positiviste littéraire de Taine. En ce qui concerne la *race*, dont Hugo a fait partie, elle a senti non seulement l'esprit anticlérical, né pendant la Grande Révolution, mais encore la pression d'être spirituel pour être à la mode. En ce qui concerne le *moment* dans lequel il a vécu, il a été marqué par de divers soulèvements. Typiquement pour son *milieu* bourgeoise, il a été toujours en recherche de sa croyance personnelle. Il a assimilé tous ces trois éléments dans ses oeuvres. Quand même on ne doit pas risquer croire que ses oeuvres sont la simple et exacte rédaction de sa vie.

3 Présentation du schéma actanciel d'après A. J.

Greimas

Après avoir parlé du fond historique, j'aime commencer avec la majeure partie de mon mémoire. Celle dernière, comme déjà écrit dans l'introduction, consistera en la présentation des romans et ses personnages et en la classification des figures principales dans le schéma actanciel d'après Greimas. Maintenant je présenterai dans ce chapitre la théorie de la constellation de figures, pour l'appliquer dans les chapitres suivants.

Le schéma actanciel, élaboré par le sémioticien structurale Algirdas Julien Greimas (1917-1992), dont les travaux étaient largement inspirés par ceux de Vladimir Propp, essaye de décrire la structure globale des textes narratifs.

3.1 Structure basique

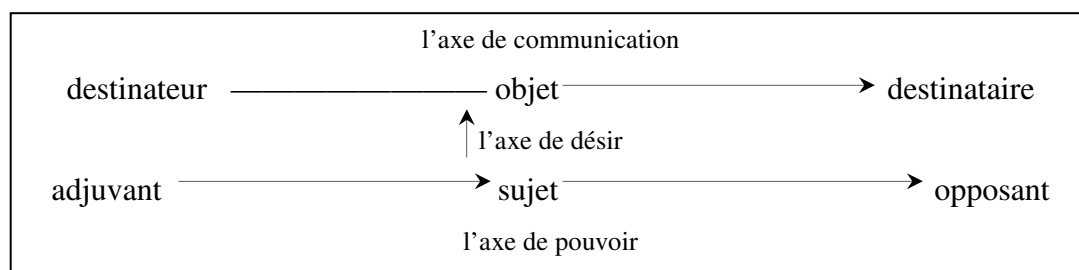


fig. 1: Structure basique du schéma actanciel (v. Greimas 1971²: 165)

3.1.1 L'axe de la communication

Pour ceci, il rassemble l'ensemble des actants d'un récit et les relations entre eux²⁴. Son point de départ est la figure A qui veut transmettre l'objet O à la figure B. En parlant dans la langue du sémioticien Greimas, dans chaque récit il y a un *destinateur* qui veut transmettre un *objet* concret (personne, trésor,...) ou abstrait (sentiment, idée,...) à un *destinataire* approprié. L'axe entre celui qui veut

²⁴ Comme dans la sémantique structurale en général où la signification d'un signe peut être seulement comprise en relation avec les autres signes, aucun rôle du carré greimasien peut exister tout seul, mais seulement en relation avec les autres actants.

transmettre et celui qui recevra quelque chose, s'appelle l'axe de la communication.

3.1.2 L'axe du désir

Si le *destinataire* ne peut pas transmettre l'*objet*, n'importe quelle soit la raison pour laquelle il en est incapable, il cherche une figure C pour remplir cet office. Cette dernière est souvent au début du récit une personne naïve, un héros pas encore révélé (v. Budniakiewicz 1992 : 161). Greimas dit que le *destinataire* traditionnel promet deux choses à cette figure C : le savoir-faire pour la quête et le transport d'*objet*, dans laquelle le *destinateur* n'intervient pas directement, et un récompense concret (richesse, mariage,...) ou abstrait (l'ascension sociale,...) après la réalisation d'office. Maintenant la figure C peut décider si elle accepte ou refuse la proposition du *destinateur*. Si elle l'accepte, il existe un accord entre le *destinateur* et le *sujet*, sa désignation d'après le carré greimasien. Cette accord marque leur relation qui durera jusque tous les deux ont réalisé leurs promesses (v. Budniakiewicz 1992 : 156). Mais jusqu'à ce moment, il s'agit d'un « contrat partiel », parce que c'est tout d'abord le *sujet*, l'actant hiérarchiquement moins élevé, qui doit poursuivre la quête d'*objet*. Ceci me fait parler de la relation la plus importante de chaque récit, celle entre le *sujet* et l'*objet*. L'axe unilatéral reliant ces deux actants est nommé d'après Greimas l'axe de désir. Elle décrit le désir que le *sujet* développe pour l'*objet* dont la transmission au *destinataire* entraîne un récompense à la suite (v. Budniakiewicz 1992 : 219).

3.1.3 L'axe du pouvoir

Le troisième axe qui existe pour qu'un récit reste captivant jusqu'au bout, est l'axe de pouvoir. Cet axe est marqué par l'intervention d'un *adjuvant*, un personnage, un événement, ou un objet positif qui aide le *sujet* dans ses efforts d'acquérir l'*objet* et d'un *opposant*, un personnage, un événement ou un objet négatif qui a pour tâche de faire obstacle à la réalisation de ce désir.

Tous les deux actants représentent schématiquement le bien et le mal du monde (v. Greimas 1971² : 163f.) : L'*adjuvant* a pour tâche de donner assistance en aidant activement, en encourageant ou en simplifiant la communication entre le *sujet* et

son entourage (v. Greimas 1971² : 163f.). Il est convaincu que le *sujet* se transformera en un héros. Si le *sujet* n'était pas tenté ou attaqué, le rôle d'*adjuvant* serait inutile. Au contraire, l'*opposant* se donne pour tâche de faire des difficultés en empêchant que le *sujet* arrive à ses fins ou en compliquant la communication entre ce dernier et son entourage (v. Greimas 1971² : 163f.). Le *sujet* et son adversaire sont toujours dans une sorte de compétition. En poursuivant des buts opposés, l'un essaye toujours d'entraver l'autre. Étant hiérarchiquement au même niveau, leur hostilité demeure jusqu'au bout (v. Budniakiewicz 1992 : 160).

3.2 *Déroulement*

Après avoir accepté la mission, le *sujet* commence s'expliquer avec les autres individus, ses doutes, des crises et le conflit avec l'antagoniste. En s'expliquant avec les autres figures, le *sujet* apprend des moyens pour résoudre le problème ou remplir son office et se transforme pièce à pièce en un héros. A ce point il faut souligner que rien est fait au *sujet*, mais que, au contraire, le *sujet* fait avancer des choses pendant sa transformation. Budniakiewicz compare cette transformation à celle d'une figure imparfaite à un modèle, d'un esclave à un citoyen ou d'une personne ancienne à une nouvelle (v. Budniakiewicz 1992 : 198ff.).

3.3 *Fin*

La transmission d'*objet* au *destinataire* (qui va de pair avec la punition du faux héros) entraîne une récompense du *sujet* à sa suite. En récompensant le *sujet*, le *destinateur* reconnaît sa transformation en un héros. Ce qui suit alors est la (ré)intégration du *sujet* dans la société et la restauration d'ordre (v. Budniakiewicz 1992 : 174ff. ; v. *ibid.* : 191 ; v. *ibid.* : 195 ; v. *ibid.* : 218ff.).

Il faut toutefois noter que presque aucun récit se déroule exactement de la même façon qu'ici présenté. Souvent de différents rôles sont cumulés par un personnage ou un objet. Au contraire, il y a aussi des récits dans lesquels un rôle est réparti entre plusieurs personnages ou objets. En plus il ne faut pas oublier qu'il est possible qu'un actant change de rôle actantiel au cours du récit.

3.4 Exemple

Pour pouvoir s'imaginer la théorie greimasienne en pratique, ici un petit exemple fabuleux :

Un vieux roi (*destinateur*) demande à un jeune paysan pauvre (*sujet*) d'aller chercher une fleur magique (*objet*), surveillée par un dragon, et la transmettre à la reine (*destinataire*). Le roi promet au paysan qu'il aura le droit de marier la princesse s'il remplit l'office. Le paysan accepte la mission et combat le dragon (*opposant*) qu'il tuera grâce à une épée magique (*adjuvant*). Avoir tué le dragon et donné la fleur à la reine, il est reconnu par son entourage comme héros et intégré à la société royale en mariant la princesse.

4 Notre-Dame de Paris (1831)

Avant commencer avec la première grande partie de mon travail qui traitera le roman *Notre-Dame de Paris*, j'aime donner quelques informations générales en ce qui concerne la production du roman.

Vers la fin des années vingt du dix-neuvième siècle Victor Hugo, se trouvant depuis quelques mois dans une période difficile à cause du détachement de son épouse et de quelques décès en famille, est devenu de plus en plus pessimiste. En 1828 quand on ne pouvait plus nier la crise politique et la révolution s'annoçait, Hugo a décidé de commencer à écrire son oeuvre *Notre-Dame de Paris*.

L'idée d'écrire un roman qui avait lieu au Moyen Age venait de son modèle Walter Scott qui choisisait plusieurs fois cette période comme fond historique de ses romans²⁵. En outre l'architecture médiévale, la gothique, était très populaire en ce temps ce qui inspirait l'auteur à décrire et à louer la cathédrale Notre-Dame, un édifice de transition, entre le style roman et le style gothique (v. Voss 1972 : 357).

Malgré son enthousiasme pour le Moyen Age et son engagement pour la sauvegarde d'architecture médiévale, Hugo n'idéalisait pas le monde du Moyen Age dans le roman : Il n'embellait pas les souffrances des hommes au pilori ou au gibet et la misère incroyable du peuple. Comme adversaire acharné de la peine de mort²⁶ et de la torture en général, il ne gardait pas de remarque en ce qui concernait la cruauté, la brutalité et l'injustice du jugement médiéval.

²⁵ Soit dit en passant il est intéressant savoir qu'en général les historiens ont consacré beaucoup d'études à la période du treizième jusqu'au quinzisième siècle pour les inventions de cette période depuis le dix-huitième siècle (v. Voss 1972: 386f.). Au contraire, l'intérêt au Moyen Age chez les hommes de lettres a commencé au début du dix-neuvième siècle grâce à l'influence allemande et anglaise d'étranger (v. Voss 1972: 381).

²⁶ Vargas Llosa suppose que le rejet ferme de Hugo à l'égard de la peine de mort se développait suite à des souvenirs horribles d'enfance : Entre autres Hugo a vu en 1812 pour la première fois une potence et un mort accroché sur une croix. Dans la même année le général Lahorie, père de substitution et amant de sa mère, a été fusillé après avoir été condamné à mort. Treize ans après Hugo est devenu témoin de l'exécution du Jean Martin, un parricide, sur la place de Grève. Hugo a été dégoûté par le divertissement du peuple ce qu'il a traité dans *Notre-Dame de Paris*. Tout en

L'intrigue du roman pittoresque et poétique se développe en 1482, plus précisément entre janvier et juillet. Hugo a choisi l'année avant-dernière du règne de Louis XI.²⁷ pour montrer que la dégradation du monarque allait de pair avec le déclin de son royaume. En plus la description négative de l'empereur avait la fonction de critiquer indirectement le roi autoritaire Charles X., sur le trône entre 1824 et 1830.

Le centre local du roman forme la cathédrale Notre-Dame de Paris²⁸ pendant que le centre personal, c'est-à-dire ce qui attise le déroulement du roman, c'est Esmeralda, une jeune bohémienne qui est aimée de divers façons par tous les hommes principaux.

Les deux nouveautés incontestables dans le « roman anticlérical » (Hugo 1988 : 19), comme Seebacher l'a défini, sont premièrement l'élaboration de la contradiction entre la beauté et la laideur, entre l'humanité et l'inhumanité dans un seul roman. Deuxièmement le fait que Quasimodo et Esmeralda, deux exclus du peuple parisien, deviennent les héros était à cette époque stupéfiant.

Le drame aborde des thèmes comme l'amour, la perte de famille, le combat entre le bien et le mal, la pureté²⁹, l'héroïsme, le déclin moral et la mort³⁰.

Toute intrigue est « dirigée par la main inflexible de la fatalité » (Scepi 2006 : 18). C'est-à-dire le déroulement d'action et le destin des personnages sont gouvernés

étant un homme plein de contradictions, il n'a jamais changé son avis en ce qui concernait la peine de mort (v. Vargas Llosa 2006: 15 ; ibid. : 143ff.).

²⁷ Louis XI. est décrit dans le roman comme monarque absolu, sévère et sans pitié. Il correspond à son modèle historique en ce qui concerne son caractère contradictoire : Il a été généreux et rapace, passionné et méfiant, juste et cruel en même temps. Mais pendant que l'empereur historique a contribué à l'abolition du vasselage, on le taxe dans le roman d'avoir fait ceci seulement pour renforcer sa position de force.

²⁸ En passant j'attire l'attention sur le fait que ce n'est pas, comme on peut souvent lire dans les titres des romans traduits en allemand, Quasimodo qui forme le point central de l'intrigue.

²⁹ Dans les romans hugoliens la pureté est souvent représentée par des enfants qui ont joué d'ailleurs un grand rôle dans la vie personnelle de Victor Hugo. Il semble que l'innocence des enfants et des femmes d'enfant, comme par exemple Esmeralda (*Notre-Dame de Paris*) et Cosette (*Les Misérables*), les fait capables de résister au mal (v. Kirsch 1973 : 116f.).

³⁰ En mentionnant le déclin moral et la mort je ne me réfère pas seulement à celui des figures, mais aussi à celui de l'église et de la royauté.

par l'accomplissement d'un programm déjà écrit (v. Scepi 2006 : 73f.). Concrètement ceci signifie que tous les personnages principaux tout en ayant le souhait d'être aimés et reconnus, ne peuvent pas atteindre ce but. Même s'ils essayent de toute façon échapper à leurs destins déterminés ils finiront par détester, par porter le deuil et par mourir (v. Biermann 1998 : 45).

Marqué par un succès immédiat, *Notre-Dame de Paris* a traversé tout le dix-neuvième siècle et conquis son statut indiscutable d'un oeuvre classique et populaire (v. Scepi 2006 : 226). Ses adaptations à la scène et à l'écran dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle et tout au long du vingtième siècle ont montré que son succès ne s'est jamais démenti (v. Hugo 1988 : 46).

4.1 Résumé court

L'intrigue du roman *Notre-Dame de Paris* se déroule dans la capitale de la France pendant le Moyen Age.

Le 6 janvier 1482, le jour de la fête des Fous³¹, la choix traditionnelle du pape des fous se porte sur Quasimodo, le bossu et laid sonneur de cloches, un ancien enfant trouvé et adopté par un prêtre sévère.

Le soir Esmeralda, une bohémienne de seize ans, danse avec Djali, sa petite chèvre, sur la place de Grève. Boulversé et gêné par sa beauté, l'archidiacre de Notre-Dame, Claude Frollo, tente de l'enlever à l'aide du sonneur de cloches. Heureusement la bohémienne est sauvée par une escouade d'archers, commandée par le capitaine de la garde, Phoebus de Châteaupers.

³¹ Pendant que l'Église fêtait toujours le 6 janvier l'adoration des Mages (« jour des Rois »), la date de la fête des Fous n'était pas fixe. Cette dernière est apparue au XII^e siècle dans un contexte urbain. On pensait longtemps qu'elle n'était qu'une survivance des fêtes païennes du solstice d'hiver et des calendes de janvier. Mais la participation des membres d'Église et des chanoines montrait le contraire. Le peuple, soumis toute l'année à l'autorité de l'évêque et du pape, se livrait à ce jour à des réjouissances collectives et fêtait l'inversion des valeurs en élisant un faux évêque ou pape qu'il conduisait en cortège jusqu'à la cathédrale. (v. Le Goff / Rémond 1988 : 543f.). Supprimée par le concile de Paris en 1212, interdite en 1445 par Charles VII., la fête continuait cependant longtemps (v. Hugo 1975 : 1096f. ; v. Hugo 1988 : 62).

Par la suite Pierre Gringoire, un philosophe simple et un poète sans succès aussi fasciné par la jeune femme, la suit pendant que Quasimodo est arrêté. Attaqué par des mendiants, Gringoire se retrouve tout à coup dans la Cour des Miracles, lieu sombre habité par le rebut de Paris. Condamné à mort pour être y entré sans permission, Esmeralda le sauve en le mariant.

Le lendemain Quasimodo est condamné pour trouble nocturne par la justice et doit subir sa peine au pilori. Pas seulement le peuple est témoin de l'exécution mais aussi soeur Gudule, la recluse du Trou aux rats qui déteste tous les bohémiens pour avoir sacrifié sa fille. C'est elle qui insulte Esmeralda, la seule qui vient donner à boire à Quasimodo pendant que le peuple, entre autres l'archidiacre, observent la torture inhumaine.

Plusieurs semaines après Phoebus, en train de rendre visite à sa fiancée, reconnaît Esmeralda dansant sur la place devant Notre-Dame. Il fait venir la fille dont la beauté gêne sa fiancée. Au-dèla les lettres dans le sachet de cuir suspendu au cou de Djali révèle malheureusement son grand secret : Elle aime Phoebus.

Le même jour l'archidiacre qui a vu Gringoire avec la bohémienne, demande des explications au poète. Celui-ci lui raconte de son mariage, sa nouvelle façon de vivre et l'amour qu'Esmeralda éprouve pour le capitaine.

Un soir le capitaine, ayant un rendez-vous avec Esmeralda dans une maison borgne, est poignardé par le jaloux Frollo. Le prêtre se tire d'affaire lorsque c'est Esmeralda qui est accusée de ce meurtre. Torturée pendant le procès, la jeune ne réussit plus à résister à l'accusation et la justice la condamne à être pendue.

Dans la prison sur terre du palais de justice, Frollo rend visite à la malheureuse. Il lui avoue son amour et lui propose de s'enfuir et rester ensemble pour toujours. Mais elle refuse.

Le jour d'exécution on sera surpris que Phoebus n'est pas mort. En n'éprouvant aucun intérêt au destin d'Esmeralda, il préfère rencontrer sa fiancée. Les deux observent alors Esmeralda faisant amende honorable devant l'église où elle souffre de nouveau de la présence du prêtre. Une deuxième fois il lui propose de la sauver, mais elle refuse.

Tout à coup Quasimodo qui l'aime aussi s'empare d'elle et l'entraîne au sein de l'inviolable cathédrale, où le droit d'asile la met à l'abri. Tout en étant

reconnaissante d'être sauvée, la jeune femme est horrifiée de la laideur de son sauveur. Mais après quelque temps elle sent quelque compassion pour lui.

Frollo qui devient jaloux du sonneur, encourage Gringoire de sauver la bohémienne de son refuge pour empêcher que la justice la prenne.

A la suite Quasimodo interprète l'assaut des truands avec lesquels Esmeralda et Gringoire ont vécu comme tentative contre l'égyptienne et essaye tout pour défendre la cathédrale. Au moment où il se résigne, des soldats, entre autres Phoebus, viennent pour aider.

Entretemps Frollo et Gringoire profitent du désordre qui règne sur le parvis de Notre-Dame pour emmener la bohémienne de sa cellule. Les trois se fuient en bateau. Abordant sur le port, Gringoire s'ésquive avec la chèvre et laisse Esmeralda seule avec l'archidiacre. Une troisième fois Frollo, toujours et encore ardent d'amour pour la belle fille, lui propose de la tirer des mains du parlement si elle se donne à lui. De nouveau elle refuse.

Furieux, il la serre alors à la place de Grève et la donne dans les mains de Gudule, la femme qui la déteste le plus. En voulant se venger, cette dernière reconnaît en l'égyptienne sa propre fille si longtemps disparue. Mais elles ne peuvent cependant pas en profiter, car les sergents de ville la retrouvent, et la traînent à nouveau au gibet. Voyant qu'elle ne peut pas empêcher la mort de sa fille, la recluse se meurt.

Arrêtée, la jeune femme est pendue sur la place de Grève³² sous l'œil cynique de Frollo qui se trouve en haut de Notre-Dame. Quasimodo, furieux et désespéré, précipite l'archidiacre du haut de la tour.

Quasimodo, témoin de la mort d'Esmeralda et de Frollo, se fuit désespérément de la cathédrale et se laisse ensuite mourir en embrassant le cadavre d'Esmeralda dans la cave de Montfaucon.

³² Sur cette place historique qui se trouve au bord de la Seine, devant l'Hôtel de Ville, d'innombrables exécutions ont eu lieu entre 1310 et 1832 (v. Morancé 1920 : 16).

4.2 *La description des figures*

4.2.1 Quasimodo

Quasimodo³³, un jeune homme d'environ vingt ans, est un des personnages principaux du roman. Déposé il y a 16 ans devant la cathédrale et décrit comme « un vrai monstre d'abomination » (Hugo 1988 : 235) par des veuves, il a été adopté par Claude Frollo, le jeune prêtre sévère d'église auquel il serait reconnaissant et aveuglement obéissant pour toujours.

Pour protéger Quasimodo, difforme, laid et bossu, mais exceptionnellement fort depuis sa naissance, du moquerie du peuple, le prêtre l'élevait avec grande patience derrière les murailles religieuses. Au cours du temps Quasimodo devenait la pièce maîtresse de la cathédrale à laquelle il est lié d'une façon mystérieuse³⁴.

Grâce à son père adoptif, Quasimodo a découvert sa vocation et sa passion en sonnant les cloches quotidiennement. Sourd, pour avoir sonné les cloches, il devenait mélancolique, asocial et parlait peu. Ayant peur des railleries et des malédictions des parisiens, il préférait avoir des longues conversations avec des statues.

L'intrigue du roman commence le 6 janvier 1482, le jour de la fête des Fous, où la hideur du carillonneur le fait élire pape des fous lors d'un concours de grimaces. Il est moqué par la foule sans s'en rendre compte jusque son maître déshonoré et furieux l'arrache de la cérémonie populaire. Étant docile aux commandements de Frollo, Quasimodo se cache de nouveau dans la cathédrale. Pas seulement cette passage marque la soumission du bossu à l'autorité de son maître. La dépendance

³³ Le mot « quasimodo » signifie en latin « à peu près » et fait allusion au nom chrétien du dimanche après Pâques, où la liturgie célèbre la pureté des enfants et la régénération des pêcheurs (v. Hugo 1988 : 19).

³⁴ Selon Master-Wicks l'harmonie entre le sonneur et l'église s'explique par leur apparence semblable : La cathédrale de Notre-Dame représente une combinaison du corrompu style gothique et de la belle construction romantique. C'est une construction hybride dans laquelle le bon et le mal sont unis. Selon lui, cette mélange se retrouve aussi dans le caractère de Quasimodo (v. Master-Wicks 1994 : 63).

de l'intellectuel est aussi à remarquer en sa honte éprouvée en expulsant plus tard le prêtre de la cellule de l'égyptienne. A la fin du roman quand Quasimodo comprend que son maître rusé, dont il a pitié, a enlevé la fille, il éprouve encore de respect, de reconnaissance et d'amour pour cet homme. Le roman décrit en cette passage un combat intérieur dans le coeur du sonneur.

Mais il y a aussi une autre figure qui dirige les actions du carillonneur : la belle Esmeralda. Étant encore trop dépendant du prêtre au début du roman, le serviteur exécute aveuglement l'ordre d'enlever la jeune bohémienne pendant la nuit. Mais le plan échoue et le carillonneur fait partie d'un procès ridicule. Par la suite il doit subir tout seul les conséquences de son trouble nocturne au pilori sur la place de Grève. Le lieu et les spectateurs sont les mêmes que le jour avant, seulement le rôle de Quasimodo a changé : Au lieu d'être fêté comme pape, il devient victime du moquerie d'un peuple qui le croit un monstre. Une fois de plus, on fait sentir l'exclu qu'il ne sert à rien. Méprisé par la foule pour sa laideur et sa méchanceté prétendue, il y a seulement une personne qui le traite avec dignité : Esmeralda. En lui donnant à boire, la bohémienne éveille en cet homme sauvage et passif un sentiment de bonté, un germe de générosité et un amour impossible (v. Stierle 1998² : 533). La conséquence de cette acte d'amour est la transformation du monstre méchant en un héros sublime (v. Scepi 2006 : 142f.). Cette amour nouveau-né lui donnera de nouvelles forces et le transformera en un protecteur.

En sauvant plus tard la fille du gibet, son coeur reconnaissant se manifeste et un autre Quasimodo se révèle (v. Van Tieghem 1979 : 176). C'est intéressant qu'en intervenant courageusement pour le salut de la jeune femme, Quasimodo est décrit comme une créature belle par le peuple (v. Hugo 1988 : 498). Cachant la bohémienne dans l'église, son asile³⁵, il veille sur elle avec le plus grand dévouement. La jeune femme représente sa nouvelle passion. En observant Esmeralda ce qui se peut interpréter comme espérance de la séduire, il reconnaît sa difformité :

³⁵ Seebacher explique que « le droit d'asile, qui remonte au IV^e siècle s'est largement exercé pendant tout le moyen âge, malgré les restrictions tentées par le pouvoir royal, qui ne l'entame vraiment qu'à partir de la Renaissance, avec Louis XII. » (Hugo 1988 : 497).

« Jamais je n'ai vu ma laideur comme à présent. Quand je me compare à vous, j'ai bien pitié de moi, pauvre malheureux monstre que je suis ! Je dois vous faire l'effet d'une bête, dites – Vous, vous êtes un rayon de soleil, une goutte de rosée, un chant d'oiseau ! – Moi, je suis quelques chose d'affreux, ni homme, ni animal, un je ne sais quoi plus dur, plus foulé aux pieds et plus difforme qu'un caillou ! » (Hugo 1988 : 521).

Mais rien qu'il dit fait grande impression sur celle qu'il aime. Elle est trop occupée en songant à son bien-aimé Phoebus³⁶. Le pauvre est tant amoureux de la bohémienne qu'il lui propose même de lui apporter le capitaine pour qu'elle soit heureuse, sachant que ceci lui fera malheureux. Pour n'avoir pas réussi que Phoebus l'accompagne, le carillonneur finit tristement par accepter que la relation entre lui et sa bien-aimée pour laquelle il n'est qu'un protecteur laid est brisée.

Plus tard, au moment où les truands prennent la cathédrale d'assaut, son action guerrière pour la défense de « sa » bohémienne le change en une figure héroïque. Soit dit en passant c'est intéressant que Quasimodo se voyant impuissant contre tant d'ennemis « demand[e] un miracle au ciel » (Hugo 1988 : 587). Quand il se croit sauvé plus tard par les soldates, il lève « les mains au ciel » (Hugo 1988 : 627), un geste pour remercier de Dieu. C'est-à-dire l'influence religieuse du prêtre a laissé des traces dans la vie de Quasimodo.

Quand le sonneur voit la belle fille en train de mourir, il précipite plein de douleur et de rage son père criminel de la tour pour venger la mort d'Esmeralda. Le roman ne décrit pas cette poussée comme crime mais comme destin déterminé. D'ailleurs il ne semble pas que le sonneur perd de pureté en ce moment mais que son acte de vengeance symbolise la rupture définitive de la relation entre le maître omnipuissant et son serviteur obéissant.

Quand les deux seuls êtres, Frollo et Esmeralda, qui ont su gagner l'amour de Quasimodo et auxquels il s'est adapté, sont morts, le jeune homme n'a plus aucune raison pour vivre (v. Simaika 1962 : 57f.). Disparu pendant deux ans on le retrouve mort près du cadavre de la bohémienne. Il faut souligner à ce point que le sonneur s'est détaché de sa cathédrale aimée, qui est d'ailleurs depuis ce moment

³⁶ Dans cette partie le lecteur est confronté à l'expérience personnelle de l'auteur : Victor Hugo a été trompé par sa femme Adèle avec son meilleur ami Sainte-Beuve. Priée à choisir entre les deux, elle s'est pronocée contre son mari. C'est la raison pour laquelle Hugo a reproduit ce triangle d'amour entour la vierge désirable (v. Marseille / Gomez 2002 : 68).

perçue par le peuple comme inanimée, déserte et morte, pour être uni avec sa bien-aimée pour toujours.

Le caractère de Quasimodo est intemporel et exemplaire. Depuis toujours les personnages qui mettent en question les personnages qui l'influencent et qui s'engagent pour le bien ont fasciné l'homme.

4.2.2 Esmeralda

Esmeralda, la jeune bohémienne charmante et pure, est le deuxième personnage principal du roman. Hugo ne rogne pas sur la description de sa beauté énorme qui sera la cause de sa destinée tragique.

En lisant le roman, le lecteur est informé petit à petit de sa biographie : Elle a été enlevée très jeune à sa mère par des bohémiennes et remplacée par un petit bossu. N'appartenant plus à la communauté de baptisés, la tribu du duc d'Égypte, vivant dans un monde hors de la loi, devenait sa famille d'adoption. Adorée comme une sainte (v. Stierle 1998² : 528), elle est aussi entre autres comparée à la cathédrale Notre-Dame³⁷. La comparaison entre les deux peut paraître en premier un peu maladroite. Mais l'auteur a raison en reliant une fille exotique et non-joignable qui fascine et répugne par sa différence à une cathédrale peu estimée malgré sa richesse spirituelle et sa beauté. Les deux figures connaissent l'amour et le refus du peuple parisien. En plus toutes les deux participeront au déclin de Claude Frollo (v. Kirsch 1973 : 119f.).

Même si elle se voit exclue pour son origine prétendue et maudite comme sorcière, sa danse et sa beauté enthousiasme le peuple. Justement pour la raison de son exotisme et sa vivacité, il ne durera pas longtemps jusqu'elle éblouit le poète, fascine l'archidiacre et excite la rage de la vieille Sachette, recluse du Trou aux rats.

Malgré le destin tragique de la jeune femme, il faut dire que c'est elle qui forme « le lieu géométrique du roman » (Van Tieghem 1970 : 96). Par conséquent j'aime parler des relations entre la jeune femme et les hommes du roman que nous

³⁷ « Mais elle a pour se protéger [...] toute sa tribu, qui la tient en vénération singulière, comme une notre-Dame [...] » (Hugo 1988 : 381).

révéleront beaucoup du caractère de la bohémienne : En dansant sur le parvis de Notre-Dame, la belle fille éveille le souhait des hommes de l'aimer et de la posséder. Chez Frollo ce souhait se change en une obsession criminelle. Tout en étant archidiacre, il la convoite follement. Il fait croire qu'elle a poignardé Phoebus dont il était jaloux pour la délivrer finalement à lui. Lors du procès, la bohémienne ne supportant plus l'interrogatoire et la torture, finit par avouer l'assassinat de Phoebus et « la participation [...] aux sabbats et maléfices de l'enfer » (Hugo 1988 : 454) ce qui paraît renforcer les accusations qu'elle est une sorcière. Trois fois Frollo veut convaincre l'objet de son désir, de la sauver si elle se donne complètement à lui. Dégouté par le « tête de démon » (Hugo 1988 : 464) et le « monstre » (Hugo 1988 : 474) comme elle le nomme, Esmeralda refuse plusieurs fois sa proposition. Elle préfère avec fermeté mourir que passer un seul moment avec le prêtre.

En ce qui concerne son état mentale, la femme normalement si vivante, paraît être en transe depuis la mort du chevalier. Seulement la vue de Phoebus quand elle fait amende honorable devant l'église, la réveille. Mais sa joie s'évanouit quand elle voit une belle jeune fille à côté de son bien-aimé, ce qui me fait parler de ses sentiments à l'égard du chevalier : La passion folle qu'elle éprouve pour Phoebus souligne la naïveté de la bohémienne. Sauvée par le volage³⁸ capitaine Phoebus, dont elle s'éprend naïvement, pendant l'attaque nocturne de Quasimodo et Frollo, elle reste en rêve éveillé pendant tout le roman sans se rendre compte qu'elle court à sa perte. Pour ressentir par exemple encore de la passion pathétique et obstinée pour Phoebus, la tendre Esmeralda se trahit à la fin du roman en criant le nom de son bien-aimé et se meurt au gibet.

Le troisième homme qui est fasciné par elle, est le poète Pierre Gringoire qu'elle sauve de la pendaison par pitié en le mariant selon la loi des truands. Lui, qui souhaite, comme Frollo, de ne pas partager la jeune femme avec autre homme, ne se manifeste pas comme mari digne d'éloges : Voyant sa vie en danger, il livre à l'aide des truands Esmeralda à Frollo, son pire ennemi. N'étant pas si fasciné de sa femme que de sa chèvre, il la laisse seule avec le prêtre.

³⁸ A ce point j'aime citer Scepi qui définit le capitaine comme « un amant verbeux, à qui importe peu l'objet de la convoitise » (Scepi 2006 : 106).

Le quatrième personnage, chez qui la bohémienne mystérieuse laisse des traces, est Quasimodo. Il est comme elle un orphelin adopté et marginal, ce qui est la raison pour laquelle les deux sont noués depuis leur enfance. L'amour que le sonneur éprouve pour Esmeralda se distingue de celui que les autres hommes éprouvent pour elle. Le point de départ n'est pas un sentiment de désir, mais un acte de charité : Avoir lui donné à boire au pilori au lieu de se venger, la jeune femme a montré de la charité et a manifesté sa compassion pour celui qui l'a attaquée. C'est-à-dire elle n'a pas fait partie au raillerie, mais s'est vu obligée à aider selon ses moyens. Cette acte de charité a impressionné Quasimodo qui l'arrache plus tard de son bourreau et la met en sécurité dans une tour de la cathédrale. Pendant cette passage le lecteur fait connaissance de la relation déséquilibrée entre les deux personnages principaux : Pendant que le sonneur s'occupe d'elle avec grand dévouement et souhaite qu'elle l'aimerait, la fille, tout au contraire aux sentiments de son sauveur, n'éprouve aucune tendresse à l'égard de Quasimodo. Elle le voit comme son protecteur, mais est en même temps effrayée par sa laideur et gêné par sa présence. Elle essaye le traiter aimablement mais reste en rêve éveillé de Phoebus pour lequel elle représente seulement une autre conquête. Il semble qu'elle trouve que les soins de Quasimodo vont de soi et ne se montre pas vraiment reconnaissante. Par la suite son sauveur n'a pas d'autre choix que finir par accepter qu'il occupe le rôle d'un protecteur.

Pour finir la définition des relations entre Esmeralda et les hommes du roman, on peut dire que son destin est tissé avec celui de tous les quatre hommes (v. Stierle 1998² : 532) et la façon de laquelle ils traitent la femme influencera le destin de chacun entre eux : Frollo mourra brutalement, Phoebus sera marié malheureusement, Gringoire, tout en sachant s'exprimer éloquemment et en profitant de la générosité des autres, restera un poète médiocre et Quasimodo mourra en espérant vivre éternellement avec sa bien-aimée.

Supplémentaire à la naïveté et au attrait de l'égyptienne, sa superstition (typique pour les hommes du Moyen Age) forme un autre trait typique de son caractère : De là la bohémienne croit par exemple avoir trouvé sa mère naturelle à l'aide de son amulette. Malheureusement son destin est déjà déterminé : Elle trouve sa mère seulement pour la perdre après. La seule fois où elle rejete sa superstition,

c'est au moment de danger, quand les truands, inquiets de sa disparition, prennent la cathédrale d'assaut, et elle « s[e met] à demander avec sanglots grâce au bon Dieu chrétien et à prier Notre-Dame son hôtesse. Car, ne crût-on à rien, il y a des moments dans la vie où l'on est toujours de la religion du temple qu'on a sous la main » (Hugo 1988 : 630). A ce point il faut noter que même si Hugo critique des personnes superstitieux, il souligne plusieurs fois la pureté, la charité et la générosité de la bohémienne ce qui semble réduire son penchant pour la superstition.

Comme Quasimodo, elle est aussi marquée par un caractère intemporel et exemplaire. Tout en étant appelée « la païenne » (Hugo 1988 : 488) par le peuple, elle devient un modèle pour les hommes du roman et d'aujourd'hui. Sa grâce en face de la laideur physique, sa pitié en face de la cruauté et son amour profond en face de la légèreté de coeur touche chaque spectateur et lecteur.

4.2.3 Claude Frollo

Claude Frollo, le prêtre et après l'archidiacre intellectuel du roman, forme avec Quasimodo la fenêtre du lecteur pour se plonger dans l'agitation dans la ville médiévale.

Destiné dès l'enfance par ses parents de la haute bourgeoisie à l'état ecclésiastique, il a passé une jeunesse studieuse. Après que ses parents ont été tués par la peste, il est devenu père de substitution pour son petit frère Jehan, continuait ses études et a adopté Quasimodo, un enfant difforme et abandonné. Pour avoir adopté les deux garçons, le prêtre devenait un modèle du peuple. Mais quand le tendre protecteur voyait que son jeune frère ne grandait pas dans la direction qu'il voulait, il s'est jeté découragé dans les bras de la science en devenant un prêtre plus savant, plus rigide³⁹, plus sombre et plus triste. En plus il ne durait pas longtemps jusqu'il abusait sa fonction de modèle à l'égard de l'enfant trouvé.

³⁹ Tout au contraire à la rigidité de Claude Frollo, Victor Hugo décrit le cardinal de Bourbon respirant la joie de vivre comme un « bon homme ; il menait une joyeuse vie de cardinal, s'égayait volontiers avec du crû royal de Challuau, ne haïssait pas Richarde la Garmoise et Thomasse la Saillarde, faisait l'aumône aux jolies filles plutôt qu'aux vieilles femmes, et pour toutes ces raisons

S'intéressant à de divers études ambivalents, comme l'alchimie, l'astrologie et l'hermétisme, le peuple a commencé à l'appeler un sorcier malgré son apparence dévote. Supplémentaire à sa soif de savoir, sa haine de femmes et de bohémiens formait un autre trait de son caractère. Un trait que finirait par un désastre.

En observant pendant la fête des Fous la bohémienne en train de danser sur le parvis de Notre-Dame, le représentant d'Église cache sa fascination en la maudissant. Mais en vérité c'est en ce moment que l'archidiacre arrête de se ranger à Dieu⁴⁰ et que son désir commence à empoisonner son âme.

Par conséquent la passion du prêtre, chez qui le mal gagne peu à peu, pour la jeune femme change très vite en une obsession dangereuse. Pour la posséder, il « outrepassa les devoirs normalement impartis à la figure d'un père » (Scepi 2006 : 118f.) et charge Quasimodo de l'enlever.

Le plan échoué, l'archidiacre se retire. Il n'a pas d'explication plausible pour la passion qu'il éprouve pour une femme païenne. Dans une conversation avec maître Jacques il la s'explique comme suivant : Il est victime de la fatalité et accuse Esmeralda d'avoir tendu une toile d'araignée pour que lui, la mouche innocente, s'en prenne et échoue (v. Hugo 1988 : 411f.).

Mais aucune explication est durable quand Frollo regarde avec « jalousie lascive » (Hugo 1988 : 434) la scène d'amour entre la belle fille et le capitaine. Voyant en Phoebus un obstacle et un rival, il entreprend de le supprimer. Sans réfléchir longtemps il poignarde Phoebus sans se rendre compte que cet acte est moralement irréparable et fait Esmeralda et lui indéfectiblement enchaînés au même sort et à la même malédiction (v. Scepi 2006 : 79).

Dans la cellule d'Esmeralda, l'homme désespéré avoue son amour, parle de son combat intérieur et son malheur d'aimer follement une femme tout en étant prêtre. Elle refuse son supplice de l'aimer et attise de cette façon son jalousie et son aspiration à empêcher qu'aucun autre homme peut la posséder. Étant une deuxième fois refusé par elle, il se retrouve de nouveau dans un combat intérieur,

était fort agréable au *populaire* de Paris » (Hugo 1988 : 98). Cette représentation souligne la critique de Hugo à l'égard des représentants de l'Église pendant le XV^e siècle.

⁴⁰ Il est à noter que Frollo représente les ecclésiastiques du Moyen Âge. Sa déchéance morale symbolise le déclin du clergé qu'il représente.

ne sachant s'il faut être heureux qu'elle mourra ou malheureux sachant qu'il l'a perdue.

Informé que la bohémienne a été sauvée, il s'introduit une nuit dans sa cellule qui se trouve dans une des tours de la cathédrale mais se voit brutalement expulsé par Quasimodo. Seulement quand ce dernier reconnaît son maître, les rôles changent brusquement.

Après cet incident, Frollo devient jaloux du sonneur et encourage Gringoire, le poète flégnatique, de prendre la cathédrale d'assaut à l'aide des truands pour devancer la justice.

La nuit les deux enlèvent la jeune femme de sa cellule. Une troisième fois Frollo lui propose de la tirer des mains du parlement si elle se donne à lui. Mais elle préfère se jeter aux bras du gibet qu'aux siens. Après l'avoir livrée à la recluse, il observe satisfaisamment son exécution de la tour de Notre-Dame. Se réjouissant de sa mort avec « un rire de démon [...] qu'on ne peut avoir que lorsqu'on n'est plus homme » (Hugo 1988 : 671), il est poussé dans l'abîme par son ancien serviteur Quasimodo.

La vraie honte de cet ancien homme saint qui est devenu acteur et victime de son propre crime est la voix publique après sa mort : En supposant que Quasimodo, le diable, a pris l'âme de Frollo, le sorcier, celui n'est pas inhumé en terre sainte.

La vie de Frollo montre le changement d'un jeune prêtre et père enthousiaste qui s'acharne aux règles et aux lois et finit par perdre sa foi en Dieu, sa fonction comme modèle et sa crédibilité. Déchiré entre l'amour de Dieu et l'amour charnel pour Esmeralda, il devient un exemple négatif pour le christianisme en se décidant pour une passion insatiable.

Après avoir décrit les trois personnages les plus importants du roman, il faut constater que Quasimodo et Esmeralda se distinguent fortement de Frollo en ce qui concerne leurs apparences, leurs motifs et leurs styles de vie. La seule chose que les trois personnages ont en commun est le fait que tous les trois « n'atteignent l'*objet* de leur quête ; ils sont tous trois captifs du labyrinthe du désir où l'appétit de la chair tourne au désastre, la possession au néant. » (Scepi 2006 : 101).

4.3 *L'application du schéma actanciel d'après Greimas*

Après avoir donné une introduction au roman, j'aime appliquer la théorie de Greimas (v. chapitre 3) au roman *Notre-Dame de Paris*.

Avant commencer, je résumerai brièvement sa théorie : Greimas suppose que dans chaque récit il se trouve un *sujet* qui est chargé par un *destinateur* de poursuivre la quête d'un *objet* qu'il doit remettre à un *destinataire* approprié. Pendant qu'il accomplit sa mission, le *sujet* rencontre des *adjuvants*, des personnes qui l'aident, et des *opposants*, des personnes qui ont pour tâche d'empêcher la réalisation de ce désir.

Pour classer les personnages principaux, je diviserai le roman selon ses livres. De cette façon on peut constater quel actant occupe toujours le même rôle, quel actant change son rôle actanciel et quel actant occupe de divers rôles en même temps.

Par anticipation, j'attire l'attention sur le fait que je n'appliquerai pas la théorie à tous les livres du roman, mais seulement à ceux qui sont importants pour le déroulement d'action. C'est-à-dire je ne m'occuperai pas de troisième et de cinquième livre. Le troisième parle de la cathédrale, officiellement livrée au culte en 1182 (v. Morancé 1920 : 5), et du Paris d'autrefois, vu du haut des tours. Selon Stierle, Hugo nous y représente l'idée d'un Paris exagérément romantique (v. Stierle 1998² : 530). Dans le cinquième livre le lecteur est informé que Claude Frollo a de fréquentes conférences avec Louis XI. ce qui peut être une allusion à l'alliance entre le clergé et la monarchie pendant la Restauration. En plus ce livre comporte le débat « Ceci tuera cela » (v. Hugo 1988 : 280ff.) qui s'occupe de la question si l'imprimerie de livres est capable de remplacer l'art d'architecture.

4.3.1.1 Livre premier et livre deuxième

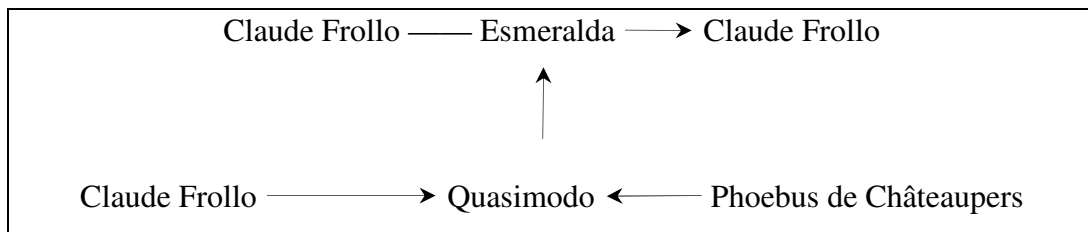


fig. 2

Les deux premiers livres du roman ont lieu le 6 janvier 1482, le jour des Rois, où le peuple parisien fête la fête des Fous. Dans la grande salle du Palais de Justice, le poète Gringoire présente son mystère qui se perd dans le divertissement populaire d'élection du pape. Pendant que Quasimodo, normalement humilié par la foule, est fêté comme nouveau pape des fous, Esmeralda, la bohémienne charmante danse sur le parvis de Notre-Dame. Avec un regard ardent elle est sans cesse observée par un homme inconnu qui l'accuse de sorcellerie. Quand la parade des fous arrive sur la place, l'homme inconnu se fait connaître comme étant Claude Frollo, l'archidiacre de la cathédrale, et ordonne au bossu de quitter la parade.

La même nuit Frollo, le *destinateur* de ces livres, charge le *sujet*, son serviteur Quasimodo, d'enlever l'*objet* de son désir, Esmeralda. Mais la tentative nocturne est empêché par le beau capitaine Phoebus de Châteaupers. C'est une de rares passages où le chevalier occupe un rôle actanciel grâce de son interaction : celle d'un *opposant*.

En ce qui concerne Claude Frollo, il occupe trois rôles en même temps : comme déjà mentionné il est premièrement le *destinateur* qui charge le *sujet* d'enlever l'*objet*. Deuxièmement il a la fonction d'un *adjuvant* (dans le sens négatif) parce qu'il aide le *sujet* à enlever l'*objet*. Troisièmement l'archidiacre occupe la rôle du *destinataire*. C'est-à-dire il charge le sonneur d'enlever l'*objet* et le lui transmettre ensuite.

Le sentiment qui motive le *destinateur* est le désir d'*objet*. Tous les actants sont soumis à ce désir mais ils le manient de diverses façons : Le *sujet* le soutient pendant que l'*opposant* l'empêche.

4.3.1.2 Livre quatrième

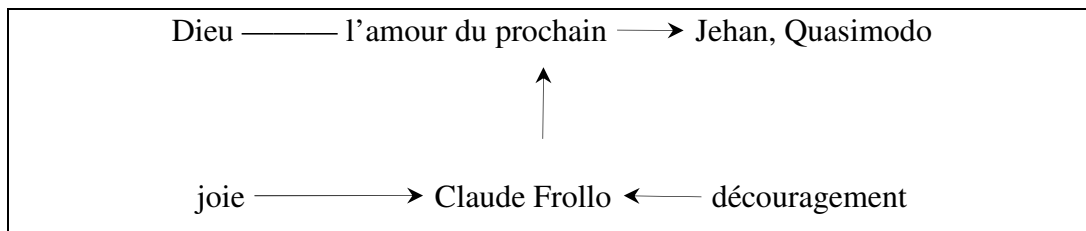


fig. 3

Le quatrième livre jete un regard rétrospectif sur l'année 1467 quand un enfant trouvé est déposé devant l'église le dimanche de la Quasimodo. Frollo, le jeune prêtre, adopte l'enfant bossu par pitié en pensant à son jeune frère Jehan, adopté un an avant, qui aurait pu aussi être jeté sur la planche si Frollo était mort comme ses parents. L'adoption de Jehan a été un tournant particulier dans la vie de Frollo. L'homme qui avait seulement vécu dans la science, a éprouvé tout de suite de la passion et du dévouement pour cet enfant. C'était comme « un premier amour » (Hugo 1988 : 241) pour lui. Le prêtre a résolu alors « de se consacrer tout entier à un avenir dont il répondait devant Dieu, et de n'avoir jamais d'autre épouse, d'autre enfant que le bonheur et la fortune de son frère » (Hugo 1988 : 243). C'est la raison pour laquelle le jeune prêtre était tout entier à sa tâche. Il n'y avait personne qui l'a encouragé dans sa fonction de père de substitution. La joie, l'affection et la passion qu'il éprouvait pour son frère lui suffisaient.

Nous pouvons ici constater que Claude Frollo est chargé par Dieu de passer de l'amour du prochain à Jehan et à Quasimodo, deux enfants abandonnés qui seraient morts s'il ne s'était pas occupé d'eux.

Retourné dans l'année 1482, l'archidiacre paraît vaincu par son *opposant*. Découragé de la paresse, de l'ignorance et de la débauche de son frère, il est devenu sombre et imposant. Seulement Quasimodo, le deuxième bénéficiaire de l'amour du prochain de la part du Frollo, reste fidèlement à côté d'archidiacre. Leur relation est comparée à celle d'un chien, représenté par le pauvre, gauche et maladroit bossu, et son maître, le puissant et supérieur prêtre (v. Hugo 1988 : 254f.). On est informé que la reconnaissance et l'admiration de Quasimodo pour son maître est tellement forte qu'il suffirait « d'un signe de Claude, [...], pour que Quasimodo se précipit[e] du haut des tours de Notre-Dame » (Hugo 1988 : 255).

Entretemps le *destinataire* Quasimodo est devenu sonneur des cloches. A côté de Frolo, c'est la cathédrale avec laquelle le sonneur mène une relation spéciale : Elle est son nid, sa patrie, son univers. Et lui, il est son âme.

4.3.1.3 Livre sixième

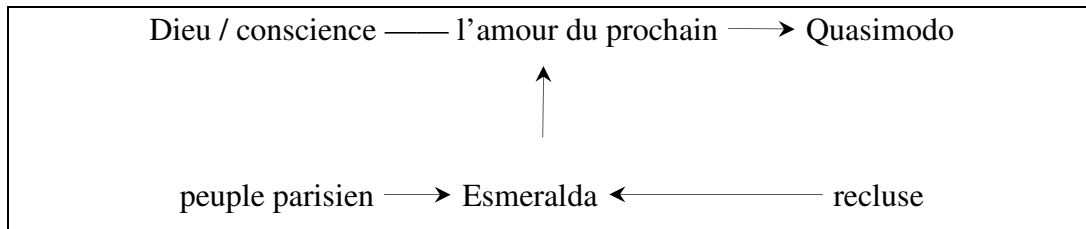


fig. 4

Dans le sixième livre, le lecteur devient témoin du procès ridicule contre Quasimodo. Seulement l'intervention de Robert d'Estouteville ordonnant la sentence, réaligne la scène sur l'axe sérieux du tragique (v. Scepi 2006 : 169). Après la condamnation faite par un juge sourd, Quasimodo doit souffrir des coups au pilori pendant deux heures.

Parallèlement nous apprenons l'enfance d'Esmeralda et de Quasimodo : La petite fille belle a été volée à sa mère par des bohémiennes et remplacée par un maladroit enfant bossu. Après Paquette-la-Chantefleurie, la mère d'Esmeralda, est disparue tristement et un archevêque s'est occupé de l'enfant égyptien. Il l'a exorcisé, l'a béni et l'a envoyé à Paris pour être y exposé comme enfant trouvé. Soit dit en passant c'est intéressant qu'un représentant d'Église donne ici un bon exemple même si Frolo fera le contraire plus tard.

Paquette-la-Chantefleurie, maintenant connue comme la recluse fantomatique, soeur Gudule, s'est installée puis aux Trou aux rats près du place de Grève. En priant Dieu et en faisant pénitence, elle maudit tous les bohémiens, entre autres Esmeralda, sa fille presque méconnaissable Agnès.

Le grand moment de ce livre se montre en l'amour du prochain vécu par Esmeralda, le *sujet*. Ce n'est pas sûr si c'est suite à l'éducation chrétienne qu'elle a reçue quand elle était petite ou suite à sa conscience qu'elle s'oppose au divertissement populaire en donnant à boire au *destinataire* Quasimodo. En tout cas son acte d'humanité fait rouler une grosse larme sur le visage de ce dernier. En outre la pitié de l'égyptienne émouvoit le peuple qui la loue pour ce spectacle

sublime et l'encourage à continuer. La seule qui inquiète Esmeralda est son *opposant*, la recluse haineuse. Cette dernière jete des imprécations sinistres à sa propre fille qui arrête alors l'acte de charité. L'*opposant* accomplit alors sa tâche par excellence.

4.3.1.4 Livre septième et livre huitième

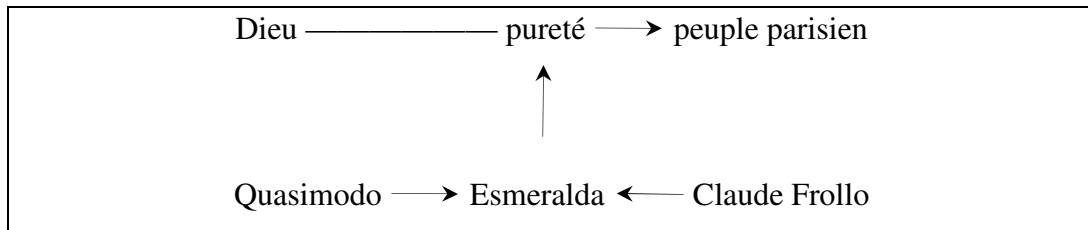


fig. 5

Deux mois après l'ancien sauveur d'Esmeralda, Phoebus, se voit obligé à un mariage raisonnable avec Fleur-de-Lys de bonne maison.

Regardant un jour du balcon de sa fiancée, Phoebus aperçoit la danseuse Esmeralda sur le parvis de Notre-Dame. La bohémienne apparaît aussi dans le champ de vision de Quasimodo, tombé amoureux d'elle depuis les souffrances au pilori et de Frollo, dévoré par la passion pour elle. Mais pendant que l'un la regarde d'« un regard charmé et doux » (Hugo 1988 : 377), l'autre l'observe d'« un regard fixe, et pourtant plein de trouble et de tumulte » (Hugo 1988 : 376).

Le chevalier qui s'est vanté de son exploit quelques semaines avant, est poussé par sa fiancée de faire venir la bohémienne. Mais la beauté rare de cette dernière gêne Fleur-de-Lys qui commence à se moquer d'un ton sarcastique de son apparence. Voyant en Esmeralda une rivale, elle finit par la maudire comme magicienne.

Entretiens l'archidiacre qui veut posséder la jeune bohémienne tout seul, prévient Gringoire, le nouveau mari d'Esmeralda, de ne pas la toucher en donnant des explications spirituelles.

L'obsession d'archidiacre se voit aussi dans sa petite cellule secrète où il s'avoue qu'« il suffit [...] d'une seule misérable pensée pour rendre un homme faible et fou » (Hugo 1988 : 397).

Le jour où Frollo reconnaît Phoebus, il le poignarde jalousement pendant le rendez-vous avec la jeune femme.

En avril le procès contre Esmeralda a lieu. Torturée, l'infortunée se sent « profondément abandonnée de Dieu » (Hugo 1988 : 452), celui qui l'a créée pour que le peuple parisien devienne le bénéficiaire de sa beauté, sa sincérité et sa pureté. Condamnée pour sorcellerie, magie et meurtre au gibet, elle se retrouve dans une cellule sous le Palais de Justice, un lieu qui représente selon Klotz de l'exiguïté et de la proximité à l'enfer (v. Klotz 1969 : 119f.).

Là son véritable bourreau, son *opposant*, qui lui a poussé dans cette situation horrible lui confesse son amour. C'est lui qui a empêché que la bohémienne continuait donner un exemple de pureté au peuple parisien. Pourquoi a-t-il fait cela ? Pour une raison simple : Il voulait la posséder tout seul et s'est juré qu'aucun autre homme doit la posséder. Ses raisons égoïstes sont exemplaires pour celles d'un *opposant*.

Un mois après on est informé que le chevalier Phoebus n'est pas mort. Revenu à la maison de sa fiancée, les deux observent l'égyptienne quand elle fait amende devant la cathédrale. A ce point j'aimerais ajouter que même si le rôle de Phoebus ne peut pas être interprété comme celui d'un *opposant*, sa façon de ne pas agir a des conséquences négatives. Dans le huitième livre il est le seul qui pourrait sauver la fille d'une mort injuste parce qu'il est la preuve qu'elle ne l'a pas tué. Mais son désintérêt en ce qui concerne le destin de la bohémienne et sa honte devant sa fiancée le change en un autre bourreau d'Esmeralda.

Mais la jeune n'est pas tout à fait perdue : Son *adjuvant*, Quasimodo, passe à l'action. Il la sauve en l'entraînant soigneusement dans l'église. Tout au contraire à son maître Frollo qui sauverait la jeune seulement selon ses conditions, le sonneur risque sa vie sans mettre n'importe quelle condition.

En ce qui concerne le peuple qui vient de se réjouir de l'exécution imminente, c'est intéressant que son humeur change abruptement de direction en joie de la salvation. Ce changement d'humeur était aussi à remarquer dans le sixième livre où le peuple s'est réjoui des souffrances de Quasimodo au pilori pour adorer juste après Esmeralda qui lui a donné à boire. Les deux passages semblent être une critique de Hugo d'un peuple qui veut être divertie même si c'est au détriment de quelqu'un d'autre.

4.3.1.5 Livre neuvième

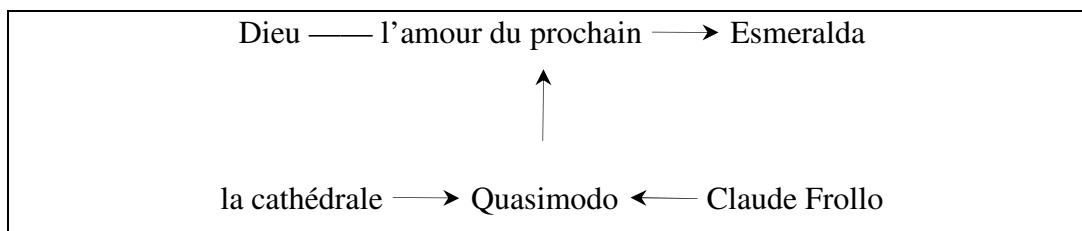


fig. 6

N'avoir pas vu la salvation d'Esmeralda, Frollo se fuit désespérément de la cathédrale. Des idées affreuses se pressent dans son esprit. En songeant à la malheureuse fille « qui l'[a] perdu et qu'il [a] perdue » (Hugo 1988 : 502), il remet tout en question : La chasteté, la science, la religion, la vertu et même l'utilité de Dieu. Finalement il éclate en « un rire de Satan » (Hugo 1988 : 502). Même s'il semble un peu étrange qu'un homme qui a sacrifié sa vie à l'église commence à remettre Dieu en question, le rire qui semble venir de l'enfer est un indice certain qu'il s'agit d'un homme mauvais, d'un adversaire et d'un *opposant*. Je le souligne si fort parce que le rôle d'un *opposant* n'est pas seulement vu en relation avec le *sujet* mais aussi en relation avec le *destinateur* parce que c'est ce dernier qui charge le *sujet* de remplir un office. Quand alors l'*opposant* fait obstacle à la réalisation du désir du *sujet*, il fait obstacle à la commande du *destinateur* en même temps.

Après sa fuite de la vie, de lui-même, de l'homme et de Dieu, le prêtre décide de se réfugier chez son fidèle Quasimodo, le *sujet* de ce livre.

Pendant ce temps, après avoir donné son propre repas et son propre lit à Esmeralda, Quasimodo lui explique la raison pour laquelle il l'a sauvée : Il se souvient de sa pitié quand il a été maltraité sur l'infâme pilori. C'est-à-dire l'acte d'humanité fait par Esmeralda dans le sixième livre a des conséquences positives et change les rôles de ces deux actants : Maintenant Quasimodo est le *sujet* et Esmeralda devient la bénéficiaire de ses actes. Mais le sonneur n'est pas tout seul : La cathédrale, son *adjuvante*, l'aide à protéger et à calmer la jeune femme.

Mais malgré l'amour du prochain pratiqué par Quasimodo, la tendresse entre les deux reste non partagée. Pendant que le carillonneur promet tomber des tours si

cela lui plaisait⁴¹, la crédule et naïve Esmeralda n'a que des yeux pour son Phoebus. Ensuite Quasimodo se rend compte de la tristesse et du désespoir d'Esmeralda quand elle voit le beau capitaine qui salue à une belle femme au balcon. En étouffant ses sanglots, il promet d'amener le chevalier. Le fait que le sonneur donne la priorité à l'amour fou d'Esmeralda sur son amour pur, le change en un héros dont les motivations ne sont pas guidées par son intérêt personnel.

Malheureusement Phoebus refuse de venir, ce qui provoque une rupture de relation entre le *sujet* et la *destinataire*.

Par conséquent l'*opposant* passe à l'action. Poussé par le désir charnel, il se met dans le lit de la jeune femme mais se voit rapidement expulsé par Quasimodo, le protecteur d'Esmeralda, chargé par Dieu. Jaloux de son ancien serviteur, l'*opposant* se jure qu'il est le seul qui doit posséder la fille.

4.3.1.6 Livre dixième

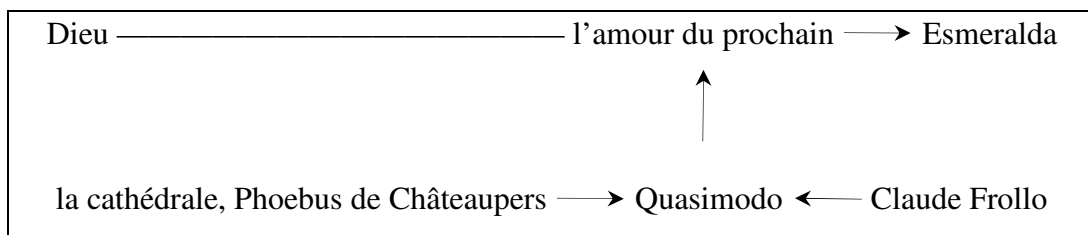


fig. 7

Pour réaliser son plan, Claude Frollo incite Gringoire de sauver Esmeralda de n'importe quelle façon. Mais le poète, tout en étant le mari de la bohémienne à laquelle il doit la vie, n'est pas intéressé au destin d'Esmeralda. Le comportement de poète peut ici être comparé à celui de Phoebus dans le huitième livre : Le mélange entre le désintéret pour la bohémienne et la peur de risquer sa propre vie, lui fait croire qu'il n'est pas obligé à s'investir pour Esmeralda.

Par la suite le prêtre informe Gringoire que la justice reprendra la jeune femme en trois jours et qu'il faut l'enlever parce qu'elle est « la lumière du monde, plus

⁴¹ Ce « pacte » a été fait premièrement entre Quasimodo et Frollo décrit dans le quatrième livre. Les raisons pour cette promesse inconsciente ont été la reconnaissance et l'admiration du carillonneur devant le prêtre. La relation mal équilibrée entre les deux est comparable à celle entre le sonneur et la bohémienne.

divine que Dieu » (Hugo 1988 : 548). Même si Frollo a l'intention de sauver la fille, ses motivations sont mauvaises et c'est la raison pour laquelle il est caractérisé comme *opposant*. La seule raison pour laquelle il encourage Gringoire de risquer sa vie est qu'il veut absolument posséder l'égyptienne.

Cette nuit les truands, inquiets de ne pas avoir vu revenir Esmeralda et motivés par Gringoire, attaquent la cathédrale. De nouveau celle-ci remplit le rôle d'*adjuvante* de Quasimodo qui interprète l'assaut comme tentative contre l'égyptienne. Le *sujet* essaye alors de toutes façons résister pour protéger la *destinataire*.

Juste au moment où Quasimodo abandonne, Phoebus passe à l'action et vient à son aide. Même s'il ne s'en rend pas compte, le chevalier occupe ici le rôle d'un *adjuvant* parce qu'il contribue à ce que Quasimodo reprenne espoir pour la réalisation de son désir. Malheureusement l'aide du chevalier vient trop tard parce que la jeune femme a été déjà enlevée par Gringoire et le prêtre.

4.3.1.7 Livre onzième

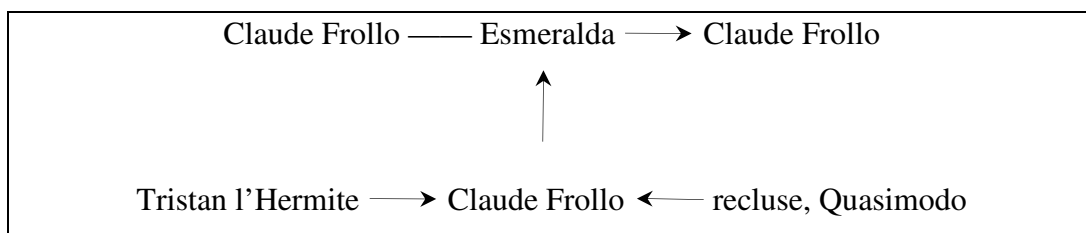


fig. 8

Le schéma actanciel du dernier livre est comparable à celui du premier et deuxième livre. C'est la deuxième fois que l'*objet* n'est pas un thème ou une attitude (comme l'amour du prochain ou la pureté), mais un personnage. Dit en d'autres mots, le *sujet* n'est pas guidé par un trait de caractère exemplaire, mais par le désir d'une figure. C'est la raison pour laquelle ce carré greimasien doit être compris « à l'envers », c'est-à-dire celui qui passe en action, le *sujet*, n'est pas l'héros, celui qui aide, l'*adjuvant*, contribue que le *sujet* finit son plan ignoble et ceux qui l'empêchent, les *opposants*, sont les personnes de bonnes intentions.

En ce qui concerne le contenu, l'archidiacre s'est emparé d'Esmeralda à l'aide du poète. Sur le port Gringoire laisse la jeune femme toute seule avec l'archidiacre en

s'esquivant avec la chèvre⁴². Frolo exige que la bohémienne se décide entre lui et le gibet. Repoussé par la « sainte Vierge » (Hugo 1988 : 640) une troisième fois, le prêtre la livre à soeur Gudule, la vieille recluse qui déteste tous les bohémiens. Mais celle-ci, au lieu de se venger de l'égyptienne, reconnaît en elle sa fille longtemps perdue et se change rapidement en un *opposant* de Claude Frolo. Elle essaye tout pour que l'*adjuvant*, Tristan l'Hermitte, le compère du roi chargé d'arrêter la bohémienne, ne prenne pas sa fille. Avoir tout juste persuadé le prévôt qu'elle n'a rien à voir avec l'affaire de l'égyptienne, sa fille se trahit elle-même en criant le nom de son bien-aimé qui traverse la place de Grève. La mère tient désespérément son dernier discours, mais sans succès. Voyant sa fille arrêtée, elle s'effond et meurt.

Claude Frolo, le *destinateur*, le *sujet* et le *destinataire* en une personne, observe satisfaisamment l'exécution de la bohémienne. Entretemps Quasimodo est complètement bouleversé par la disparition de sa bien-aimée. L'oeil fixé sur la cellule déserte, il paraît « plus sombre et pensif qu'une mère assise entre un berceau vide et un cercueil plein » (Hugo 1988 : 667). Ne voulant premièrement pas s'avouer que l'archidiacre pourrait être responsable de la disparition d'Esmeralda, il se trouve confronté à un cas de conscience déclenché par la contradiction entre l'amour pour la fille et sa reconnaissance à l'égard de son maître.

Ensuite il trouve l'immobile prêtre silencieux au sommet de la tour. Étant témoin d'« un rire de démon » (Hugo 1988 : 671) qui éclate sur le visage livide du prêtre, le sonneur bossu se rue sur lui avec fureur et le pousse dans l'abîme. Des instants le prêtre arrive à se tenir à une gouttière mais la faiblesse de ses bras et le pensateur de son corps finissent par sa chute définitive. Même si sa mort n'annule ni son obsession malade ni la mort d'Esmeralda, cet acte est à comprendre comme vengeance de la part d'*opposant*.

Selon Klotz le châtement du *sujet* en étant précipité du haut n'est pas infondé : Les tours représentent la liberté et la proximité au ciel (dans le sens littéral et

⁴² C'est intéressant que « la prophétie » (« Voilà la vie [...] ce sont souvent nos meilleurs amis qui nous font choir » Hugo 1988, 631) exprimée par Gringoire en trébuchant presque à cause de la petite chèvre, est rempli réelement par lui-même en laissant tomber sa épouse.

religieux). Le prêtre damné n'a plus de droit y rester et doit quitter ce lieu sacré (v. Klotz 1969 : 119f.). Se rendant coupable de « la mort » d'église par son déclin moral (v. Kirsch 1973 : 171), il doit payer de sa vie.

Soit dit en passant il faut dire que tout au long du livre, Hugo ne s'oriente pas minutieusement à des événements historiques. Ce qui compte pour lui, c'est la morale. La fin cruel d'archidiacre semble être en de ces leçons de morale.

Pour conclure cette chapitre j'aime résumer les différents schémas actanciels du roman.

Tout au contraire à ce qu'on verra dans *Les Misérables* dans la deuxième partie du mémoire, il y a dans l'oeuvre *Notre Dame de Paris* aucun personnage qui occupe le même rôle pendant tout le roman.

En comparant par exemple les figures qui représentent le *sujet* dans le carré greimasien, on peut constater que cette catégorie est représentée tour à tour par les deux héros, Quasimodo et Esmeralda mais aussi par le gredin du livre, Claude Frollo. Cela dépend toujours de leur interaction.

Mais les trois personnages principaux occupent aussi d'autres rôles actanciels. En ce qui concerne Esmeralda, elle commence par occuper le rôle d'*objet* (de désir de Frollo) et devient puis le *sujet* en passant en action. Étant plus tard sauvée elle-même, elle occupe le rôle de la *destinaire* et finit par être l'*objet* à nouveau. L'autre héros du livre, Quasimodo, change son rôle du *sujet*, au *destinataire*, à l'*adjuvant* et finit par être l'*opposant* du gredin du livre. Le troisième personnage, l'archidiacre Claude Frollo, commence par occuper le rôle d'un *destinateur*, *destinataire* et *adjuvant* (d'une façon négative) dans les deux premiers livres. A la fin il change son rôle en celui d'un *sujet*, mais la plupart du livre il est l'*opposant* par excellence.

Concernant le *destinateur*, si ce n'est pas Claude Frollo, c'est majoritairement Dieu qui occupe ce rôle actanciel. Le rôle d'*objet*, s'il n'est pas occupé par Esmeralda, est occupé par l'amour du prochain ou la pureté.

Finalement j'aime mentionner que la cathédrale Notre-Dame est la seule « figure » qui n'occupe qu'un seul rôle. Étant présente tout au long de livre, elle occupe le rôle d'un *adjuvante* dans le neuvième et le dixième livre. C'est une des

plusieurs raisons pour laquelle elle est décrite par certains comme la véritable héroïne de cet oeuvre.

5 „Les Misérables“ (1862)

Avant sacrifier la deuxième grande partie du mémoire au roman *Les Misérables*, je donnerai quelques informations générales sur la production du roman.

L'oeuvre *Les Misérables* appartient à de divers genres. Il est alors défini comme roman allégorique, familial, philosophique et même comme roman d'apprentissage par certains.

Hugo a commencé à écrire l'oeuvre qui était intitulé *Les Misères* en premier en 1845. Il en a écrit la majeure partie entre 1845 et 1847. La révolution de 1848 a interrompu l'écriture. Exilé en 1852, Hugo a écrit d'autres oeuvres comme *Napoléon le Petit* (1851), *Les Châtiments* (1853), *Les Contemplations* (1856) et *La Légende des siècles* (1859). C'était enfin en avril 1860 qu'il a recommencé à écrire *Les Misérables* qu'il a fini en juin 1861 (v. Studievic 2008 : 220). La version définitive incluait ses expériences du soulèvement de 1848 et de la deuxième République. D'ailleurs Hugo profitait de sa position comme poète en exil pour réclamer l'injustice du gouvernement puissant de Louis-Napoléon Bonaparte et sa politique repressante (v. Vander Wolk 2006 : 10).

En octobre de la même année, Hugo a vendu le manuscrit de *Les Misérables* à Albert Lacroix, un jeune éditeur belge. En mars 1862 il a communiqué sa conviction à ce dernier en écrivant que ce livre serait un des principaux sommets, sinon le principal, de son oeuvre (v. Marseille 2002 : 150).

Publié en 1862, l'oeuvre était une autre déclaration publique de la part de Hugo (qui menait un combat depuis son oeuvre *Le dernier jour d'un condamné*, publié en 1829) contre la misère. Pour ne pas seulement critiquer la misère existante, il proposait dans *Les Misérables* la fin de la pauvreté par éducation, amour du prochain, solidarité, justice et développement scientifique (v. Vargas Llosa 2006 : 124f.).

L'intrigue de *Les Misérables* est serrée entre deux événements historiques : 1815, la défaite de Waterloo qui marque la fin de l'Empire et du cycle révolutionnaire,

et juin 1832, le soulèvement populaire féroce réprimé⁴³ et la préfiguration de celles de février 1848 (v. Studievic 2008 : 160).

Le roman réunit d'une façon superbe tous les problèmes politiques, économiques et sociaux de cette époque. Il ne se tait pas de circonstances réelles : la pauvreté, l'industrialisation, l'apparition de la classe ouvrière, la délinquance, l'intégration d'anciens prisonniers, la puissance de la police, le travail des enfants, la condition de la femme, le rôle de l'Église, la récurrence des insurrections et l'indifférence de la bourgeoisie.

D'innombrables adaptations théâtrales, musicales, cinématographiques ou livresques ont rendu l'histoire de *Les Misérables* familières à tous. Presque chacun connaît la misère de Fantine, les malheurs de Cosette, les tourments de Jean Valjean, l'archarnement de Javert et même les facéties de Gavroche.

5.1 Résumé court

Les Misérables raconte l'histoire du Jean Valjean qui perd en très bas âge ses parents et doit s'occuper de sa soeur et ses enfants. A cause d'un vol de pain, il est condamné de 1796 à 1815 à travailler au bagne où il va d'ailleurs à l'école à quarante ans. Il y condamne la société, la providence et sent qu'il devient impie. Finalement l'homme, qui restera pour toujours un forçat dans ses propres yeux (et les yeux de son adversaire Javert), est libéré à Digne. Personne veut l'y héberger sauf l'évêque de la ville, Mgr Myriel. Dans la nuit Valjean vole l'argenterie de son hôte qui lui offre le lendemain ses chandeliers en plus à condition que l'ancien forçat devienne un « honnête homme ».

Après un dernier vol, celui de la pièce de quarante sous d'un petit ramoneur savoyard, Valjean vend l'argenterie d'évêque et garde seulement les flambeaux comme souvenir. Il se glisse de ville en ville pour s'installer à Montreuil-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais : Là il devient M. Madeleine, un riche industriel philanthrope grâce à son invention d'un nouveau procédé pour fabriquer des verroteries. Il crée des places d'emploi, industrialise la ville, s'occupe des oeuvres

⁴³ Victor Hugo a vécu l'insurrection de 1832 en France. Quand même le lecteur ne doit pas croire que l'auteur l'a décrite conformément à la vérité (v. Vargas Llosa 2006 : 157f.).

caritatives, fait construire deux écoles, tente d'instaurer des principes de moralité publique et investit sa réputation pour renforcer les droits de pauvres.

Un jour il apprend qu'un certain Champmathieu, identifié comme étant Valjean, a été arrêté à sa place. A l'issue d'un terrible débat de conscience, Valjean se livre. Pendant qu'il est arrêté, le chômage et la misère commence à s'abattre sur Montreuil-sur-Mer.

Après avoir passé quelques mois en prison, Valjean s'évade et accomplit la promesse qu'il a faite à l'ex-prostituée Fantine : protéger sa fille Cosette.

Poursuivis par la police, les deux voyagent vers le nord et trouvent refuge dans le couvent du Petit-Picpus à Paris où Jean Valjean est embauché comme jardinier et la petite est élevée par les soeurs du couvent.

Après, ils s'installent dans la maison de la rue Plumet et Cosette tombe amoureuse de Marius Pontmercy, un sympathisant des Amis de l'A.B.C.⁴⁴, des jeunes défenseurs des droits du peuple. Mais sachant que leur mariage est impossible, Marius décide à se battre et à mourir sur la barricade pendant les émeutes populaires de juin 1832.

Valjean qui se réjouit premièrement de cette nouvelle, se voit ensuite obligé à faire changer l'avis du jeune républicain. A la barricade il rencontre Javert, le policier infatigable en l'épiant et en le poursuivant, prisonné par les insurgés. Il décide de le libérer au lieu de l'exécuter. Puis Valjean arrache Marius à une mort certaine et le porte sur son dos par les égouts de Paris. Il transporte ce dernier grâce à l'aide de Javert à la maison de son grand-père. Par la suite l'inspecteur laisse rentrer Valjean une dernière fois chez lui mais s'avère incapable de l'arrêter. Il doit accepter qu'il est en proie à une contradiction qu'il ne peut pas surmonter. Désespéré, il se suicide en se jetant dans la Seine.

Quelques mois après le mariage entre Cosette et Marius a lieu. On pourrait dire que c'est un moment de liesse, s'il n'y avait pas Jean Valjean qui se sent abandonné par sa Cosette.

⁴⁴ La désignation A.B.C. a deux significations : D'un côté elle se réfère au alphabet parce que cette société s'engage pour l'éducation des enfants (et par la suite pour le redressement des hommes), de l'autre c'est un jeu de mots (« l'abaissé ») qui se réfère au peuple (v. Phalèse 1994 : 18).

Le lendemain il avoue à son gendre sa véritable identité. Dans la suite ce dernier essaye éviter tout contact avec son beau-père jusqu'il apprend par l'aubergiste Thénardier que c'était Jean Valjean qui l'a sauvé de la barricade. C'est la raison pour laquelle il ramène Cosette auprès du vieillard. Après la réconciliation entre les deux, celui-ci meurt en leur présence.

5.2 La description des figures

5.2.1 Jean Valjean

Jean Valjean⁴⁵ qui n'est pas de tout méchant de nature, représente un de milliers victimes de la société au début du XIX^e siècle. Avoir fait l'expérience de l'injustice, de la pauvreté et de l'oppression, il sort du bagne avec un caractère très sombre et rebelle. Il juge et condamne la société sachant qu'elle va empêcher sa intégration. Libéré à Digne, il est aux yeux des habitants de cette ville un vagabond sans domicile et sans identité sociale. Personne de laquelle on veut s'occuper.

Rejeté, il est motivé par l'évêque de la ville à commencer un voyage physique et spirituel.

Rapidement Jean Valjean reconnaît son mauvais comportement à l'égard de Petit-Gervais⁴⁶, un ramoneur savoyard, dont il a volé une pièce. Le vol agit sur son esprit « comme un électrochoc, [il] réveille sa conscience, endormie par dix-neuf ans de nuit et d'abandon » (Kerlouégan / Hugo 2007 : 368). Il sait que la seule solution pour échapper à ce cercle vicieux est de changer totalement sa vie et

⁴⁵ Victor Hugo a assisté en 1846 à l'arrestation d'un voleur s'appellant Jean Tréjean qui a porté sous son bras un pain volé. Partant de cette personne réelle, Hugo s'est imaginé l'âme et l'histoire de son héros (v. Van Tieghem 1970 : 197ff.).

⁴⁶ « Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté réjouie par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut, clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible ; son âme, et elle lui parut affreuse. [...] Il lui semblait qu'il voyait Satan à la lumière du paradis. » (Hugo 2003 : 62).

commence à exécuter ce qu'il a promis à l'évêque. Après une longue vie pleine de haine, de désespérance et d'errance, il veut expier ses fautes et devenir un hôte homme.

Installé à Montreuil-sur-Mer comme père Madeleine⁴⁷ (et après Monsieur le maire), son seul but est « cacher son nom, et sanctifier sa vie ; échapper aux hommes, et revenir à Dieu » (Kerlouégan / Hugo 2007 : 98). Même s'il se trouve hors de la loi⁴⁸, le travail, la charité, les bonnes mœurs et l'éducation sont ses principes. Il construit par exemple une usine où ses ouvriers, surtout les femmes, sont éduqués et disciplinés. Pas seulement à ce point-là son caractère peut paraître un peu utopique.

Ses remords par rapport l'affaire de Champmatthieu révèlent la sincérité de son caractère. Bien sûr il est tenté à fermer la porte à son passé et à laisser punir « le faux Valjean ». Par la suite j'aime citer un passage qui nous montre sa conscience mise à l'épreuve :

« Un moment après il souffla sa lumière. Elle le gênait. Il lui semblait qu'on pouvait le voir. Qui, on? Hélas! ce qu'il voulait mettre à la porte était entré ; ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience. Sa conscience, c'est-à-dire Dieu. » (Hugo 2003 : 93).

Se sentant coupable, Valjean souffle les chandeliers (qui représentent Mgr Myriel). Il aime échapper à la omniprésence de son mentor mais même s'il « éteint » la présence d'évêque, il y a encore quelqu'un qui est présent : Dieu, celui qu'il met au même rang avec sa conscience. Cette passage nous montre que Jean Valjean n'a plus besoin de Mgr Myriel pour savoir ce qui est le droit chemin. Comme homme repenté il a déjà développé une certaine sensibilité pour savoir décider entre le bien et le mal, le vrai et le faux.

Il hésite encore en pensant à Fantine⁴⁹, les ouvriers et les habitants de Montreuil-sur-Mer qui connaissaient un essor grâce à sa création de places d'emploi et sa philanthropie. Peut-il prendre sur soi la responsabilité de ruiner une ville pour

⁴⁷ Le nom Madeleine fait allusion à la pécheresse repentie dans la Bible.

⁴⁸ Autrefois un forçat libéré devait se présenter avec son passeport jaune à la mairie de chaque ville qu'il traversait ou où il s'installait. S'il n'y se présentait pas, il était en rupture de ban ce qui est la situation de Jean Valjean en vivant à Montreuil-sur-Mer.

⁴⁹ Fantine est l'ex-prostituée malade qu'il a libérée de la prison et à laquelle il a promis de faire venir sa fille Cosette.

sauver un innocent ? Malgré sa pitié à l'égard des habitants, l'honorable citoyen décide à délivrer le faux Jean Valjean pour dénoncer le véritable. A ce point on doit constater que la tentative échouée de mener comme maire Madeleine « une vie normale » montre que l'honnêteté et de bonnes oeuvres ne suffisent pas pour mettre la vie en bon ordre (v. Kirsch 1973 : 48f.).

Son rôle comme père remplaçant de Cosette, un enfant martyr, marque la douceur de son caractère. Kerlouégan compare l'entrée de Valjean dans la vie de cet enfant à l'arrivée de Dieu (v. Kerlouégan / Hugo 2007 : 163). Par la suite la façon avec laquelle il l'accueille et l'adopte est très touchante : Il lui offre une famille, des vêtements, un toit et de l'amour. En plus Valjean se met à lui enseigner à lire. C'est-à-dire l'idée de faire le mal, qu'il a eue au bagne en apprenant lire et écrire, a tourné en la motivation de lui enseigner à lire. Bref, le proscrit donne une seconde naissance à Cosette et permet qu'elle échappe à la déchéance qui guette toutes les femmes du roman.

De l'autre côté il faut mentionner qu'il exerce le pouvoir sur la fille. A cause de ses moyens financiers et son rôle comme père, il a le pouvoir de décider sur le destin de Cosette. Dans le roman il n'est pas dit s'il abuse ce pouvoir. Mais l'adaptation cinématographique de Josée Dayan laisse supposer ceci en parlant d'inceste.

Quand la fille tombe amoureuse de Marius, Jean Valjean, jaloux du jeune homme⁵⁰, essaye empêcher le contact entre les amoureux. Informé que Marius veut mourir au combat aux barricades, il se réjouit en avant. Mais de nouveau sa conscience lui convainc de faire le bien et il sauve le jeune homme. Après la guérison de ce dernier, Valjean donne son accord en ce qui concerne le mariage des amoureux. Le jour après leur mariage, il révèle sa véritable identité, ne voulant plus vivre avec un seul mensonge. Demandé pourquoi il révèle cette vérité affreuse, il répond :

⁵⁰ Pas seulement à ce point, le roman était énormément moderne: Autrefois quand un riche et un homme pauvre ont parrainé pour la même femme, c'était presque toujours le riche qui « gagnait » grâce à ses moyens financiers et son pouvoir. Mais dans l'oeuvre hugolienne, c'est l'homme pauvre qui « gagne » et le riche qui est jaloux de lui.

« Il suffisait de me taire, c'est vrai, et tout continuait. Vous me demandez ce qui me force à parler ? une drôle de chose, ma conscience » (Hugo 2003 : 259).

Une troisième fois Hugo souligne que Valjean a changé. Malgré la possibilité de se taire, sa conscience et l'amour qu'il éprouve pour « sa » fille lui poussent à « confesser ». Mais cet acte de sincérité est punie par Marius qui empêche le contact entre Cosette et Valjean pendant certains mois. D'un côté Valjean doit maintenant vivre tout seul, de l'autre il n'a plus rien à cacher. A la fin du roman quant il meurt, il semble que le combat à son intérieur finit bien (v. Stierle 1998² : 604).

Pas seulement sa mort lente, comparable à celle d'un martyr, mais aussi sa capacité à résister à de diverses tentations, soulignent qu'il donne un exemple positif en ce qui concerne la représentation de la foi chrétienne. Il est par exemple soumis trois fois tout au long du roman à l'épreuve de sa conscience : Premièrement après le vol de la pièce du Petit-Gervais, deuxièmement après l'injuste arrestation de Champmatthieu et finalement avant la « confession » à son gendre Marius. Toutes les droit situations font des allusions à la doctrine chrétienne parce que selon la Bible, c'est humain faire des fautes, mais ce qui compte, c'est comment on réagit à ses propres fautes – est-ce qu'on les dissimule ou est-ce qu'on les confesse ? Jean Valjean, guidé par l'esprit d'abnégation, décide toujours de les confesser même si ceci signifie aller le chemin plus difficile ! A ce point c'est intéressant à remarquer que malgré sa métamorphose d'un homme sombre à un bienfaiteur pour le peuple, Valjean ne se désigne jamais chrétien et ne se vante pas de ses actes humains⁵¹. Comme récompense de ses efforts, il est capable de développer une conscience et reçoit les moyens pour exercer la charité sur son chemin.

5.2.2 Monseigneur Myriel

Le roman commence avec la description de Mgr Myriel. Le lecteur est informé qu' il descend de la noblesse de robe. Marié et chassé pendant la révolution, il est

⁵¹ A ce point il est comparable à Hugo soi-même qui ne s'est jamais désigné chrétien non plus, mais dont l'engagement contre l'injustice, le travail des enfants, la misère,... étaient suffisamment éloquents.

émigré en Italie où sa femme est morte. Quand il est revenu d'Italie, il était prêtre. Avoir fait la connaissance de Napoléon en 1804, il a été nommé évêque de Digne. Quand même son passé reste toujours mystérieux. En ce qui concerne son caractère, il est décrit comme un homme simple, charitable et fraternel « qui a de l'esprit en même temps que de la douceur » (Phalèse 1994 : 91). En outre il ne semble ni s'intéresser à la politique ni être un théologien rigide, mais il est caractérisé par son âme pure et sa bonté. Se rendant compte de la misère⁵², il ne fait pas de grandes phrases mais laisse sa porte ouverte à tous⁵³ et tente d'améliorer le sort des nécessiteux, des repressés et des exclus en dotant l'hôpital, auquel il sacrifie son propre confort. Il donne alors un exemple positif en ce qui concerne le christianisme. Grâce à sa façon de pratiquer l'amour du prochain selon la Bible sans prêcher aucune idéologie, Vargas Llosa le compare à d'autres personnalités magnanimes, comme Mère Teresa (1910-1977) ou Abbé Pierre (1912-2007) (v. Vargas Llosa 2006 : 75).

Pratiquant l'amour du prochain, il accueille aussi Jean Valjean au début du roman. Ce dernier, proscrit par son passport jaune, est incapable de se réinsérer dans la société. Seul l'évêque, le représentant de l'intervention divine, lui fait confiance voyant une étincelle de bonté dans ses yeux obscurcis par la haine. Il donne les premiers secours au proscrit dans la lutte contre le mal. C'est-à-dire il n'hésite pas à lui offrir généreusement ses chandeliers, les derniers reliques de ses anciens biens. Ensuite il absout celui de ses fautes⁵⁴ et le pousse à un chemin d'amende.

⁵² Selon Biermann, l'évêque, s'il avait vécu plus tard, aurait été partisan de « la théologie de libération », un mouvement social, religieux et théologique, né en Amérique latine vers 1955, qui s'engageait contre la pauvreté (v. Biermann 1998 : 103 ; v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9ologie_de_la_lib%C3%A9ration).

⁵³ C'est la raison pour laquelle il est aussi nommé Mgr Bienvenu par son entourage. Ce synonyme fait vraisemblablement référence à son modèle historique, Charles-François-Melchior-Bienvenu de Miollis, évêque de Digne entre 1805 et 1838 (v. Barrère 1965 : 48 ; v. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_%C3%A9v%C3%AAques_de_Digne).

⁵⁴ Le passage où l'évêque pardonne les fautes de Valjean est très connu. En disant « C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu » (Hugo 2003 : 55), il montre qu'il se voit comme médiateur entre Dieu et Valjean. Il sait que cette phrase marquera le tournant dans la vie de l'ancien forçat. Selon le verset biblique « Les

Par conséquent c'est auprès de cet homme que Jean Valjean trouve le pardon et le salut. Dit en autres mots, il fait renaître Valjean.

Même si Myriel reste (physiquement) à Digne, la charité de ce saint homme opère non seulement de proche en proche sur Valjean mais encore sur l'entourage de ce dernier, jusqu'à son bourreau. Il peut alors être vu comme précurseur, comparable au saint Jean-Baptiste, de Valjean, un futur homme croyant (v. Kirsch 1973 : 146ff.). N'étant pas lié directement à aucune institution, il reflète l'idéal représentant d'église du point de vue de Hugo (v. Biermann 1998 : 103).

La relation entre l'évêque et son protégé est énormément fort. En plus on ne peut pas nier des ressemblances entre le futur M. Madeleine et son modèle : Tous les deux célibataires sont humbles, bons, doux et vivent modestement (v. Brochu 1974 : 131f.). Mais pendant que Mgr Myriel sacrifie tout son confort en faveur à ses prochains, M. Madeleine songe à son avenir en mettant de côté à peu près six quarante mille francs. Fruit d'un travail honnête, cette grande somme constituera finalement la dot de Cosette comme l'argenterie d'évêque a constitué le nouveau départ de Jean Valjean.

Finalement il faut mentionner que Mgr Myriel devient une sorte de conscience de Jean Valjean. Ce dernier garde les chandeliers, le souvenir de Mgr Myriel, grâce auxquels l'évêque est omniprésent jusqu'au bout du roman. Même à l'heure de la mort de Jean Valjean, l'évêque paraît être présent (v. Hugo 2003 : 267).

5.2.3 Javert

Javert, fils d'une tireuse de cartes qu'il a dénoncée et d'un galérien qu'il a arrêté, est un fonctionnaire juste et incorruptible d'un côté, effrayant et puissant de l'autre. Voulant absolument échapper à son milieu d'origine, l'implacable policier a décidé de respecter aveuglement la loi⁵⁵. Poussé par le respect de l'autorité, la

choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles » (2. Corinthiens 5,17b (v. URL : <http://www.topchretien.com/topbible/view/bible/&livre=00047&chapitre=00005&verset=00017&version=00016>)), le péché de Valjean est pardonné et il peut commencer une nouvelle vie.

⁵⁵ Vander Wolk lui a défini comme le caractère qui correspond le plus à la critique de Hugo en ce qui concerne Louis-Napoléon et le deuxième Empire (v. Vander Wolk 2006 : 195).

haine de la rébellion et la volonté d'atteindre plus de pouvoir, la loi (au lieu de l'humanité) devient son commandement suprême.

A Montreuil-sur-Mer il remplit les fonctions pénibles, mais utiles, d'inspecteur. Il doit le poste à la protection de M. Chabouillet, le secrétaire du ministre d'état comte Anglès, alors préfet de police de Paris. N'ayant pas vu les commencements de Madeleine, il éprouve de la méfiance à l'égard du nouveau maire et est constamment sur les talons de ce dernier. Son plus grand souhait est de prouver que M. Madeleine est en vérité l'ancien forçat Jean Valjean qu'il connaît du bagne. Brochu donne à ce point une raison vraisemblable pour la poursuite continuelle de Javert. Il suppose que Valjean représente pour Javert « l'incarnation mixte et particulièrement troublante des figures parentales » (Brochu 1974 : 135). A ce point j'aime noter que même si les deux hommes solitaires se distinguent beaucoup, ils sont unis par leur même origine, l'univers carcéral, et doués d'une égale probité qui leur cause de terribles crises de conscience (v. Dällenbach / Jenny 1985 : 12f. ; v. Roman / Bellosta 1995 : 138).

Après l'arrestation et la fuite de Valjean, les deux se croisent aux barricades. Javert y risque sa vie en espionnant les révolutionnaires. Reconnu par le gamin Gavroche, il est prisonné par les insurgés pour être fusillé plus tard. Même quand Valjean se porte volontairement à l'exécuter, l'agent de sang froid reste audacieux. Mais le fait que le forçat le libère est imprévu par lui. Cet acte d'humanité est totalement incompréhensible pour Javert. Ses valeurs, sa vision du monde, tout s'écroule. Il est alors forcé à reconnaître que ce forçat est bon et que la bonté existe, ce qui est absolument étrange à sa mentalité habituelle (v. Hugo 2003 : 245).

Finalement les deux se rencontrent de nouveau quand Valjean, portant Marius sur le dos, sort de l'égout. Javert doit se décider entre l'ordre et l'humanité, entre loi et conscience. Pour la première fois il commence à douter. « Déraillé » (Hugo 2003 : 240) par son admiration pour un forçat, qui lui a montré que la loi et la morale divergent parfois, il se sent incapable de décider⁵⁶ entre la raison et ses

⁵⁶ « Ce qu'il venait de faire lui donnait le frisson. Il avait, lui Javert, trouvé bon de décider, contre tous les règlements de police, contre toute l'organisation sociale et judiciaire, contre le code tout entier, une mise en liberté ; cela lui avait convenu ; il avait substitué ses propres affaires aux

sentiments de reconnaissance à l'égard de Valjean. Le policier succombe sous son déchirement intérieur (v. Vander Wolk 2006 : 195) et se suicide en se jetant dans la Seine. A ce point, Barrère le compare à Judas qui s'est suicidé aussi par désespoir (v. Barrère 1965 : 64).

Même si Javert essaye toute sa vie respecter maniaquement la loi et maintenir l'ordre, il est un exemple négatif en représentant la foi chrétienne. Il est si obstiné à son travail qu'il ne remarque plus qu'il est un « esclave de la loi »⁵⁷. La loi est sa religion, ce qui ne correspond pas à la doctrine chrétienne qui estime toujours l'homme plus que la loi.

L'inspecteur est comparable aux pharisiens dans la Bible : Connaissant les lois par coeur, ils jugent les hommes d'après ces lois. Malheureusement ils sont trop arrogants d'avouer que eux aussi échouent de temps en temps à cause de ces lois.

5.3 L'application du schéma actanciel d'après Greimas

Dans ce chapitre je voudrais mettre la théorie de Greimas (v. chapitre 3) en pratique. Nous nous souvenons que Greimas suppose que dans chaque récit se trouve un *destinateur* qui charge un *sujet* de poursuivre la quête d'un *objet* pour le remettre enfin à un *destinataire* approprié. Pour acquérir cet *objet*, le *sujet* est soutenu par un *adjuvant* et empêché par un *opposant*.

Nous verrons que dans ce roman quelques actants occupent costamment le même rôle actanciel pendant que d'autres acteurs changent leur rôle au cours du roman. Je construirai alors cinq carrés greimasiens (selon les cinq parties) pour montrer de divers constellations de figures dans les différentes parties du roman.

Je remarque à ce point que j'analyserai seulement les passages importants pour le

affaires publiques ; n'était-ce pas inqualifiable ? Chaque fois qu'il se mettait en face de cette action sans nom qu'il avait commise, il tremblait de la tête aux pieds. A quoi se résoudre ? Une seule ressource lui restait : retourner en hâte rue de l'Homme Armé [la maison de Valjean, note de l'auteur], et faire écrouer Jean Valjean. Il était clair que c'était cela qu'il fallait faire. Il ne pouvait » (Hugo 2003 : 241).

⁵⁷ v. Hugo quand il écrit « Il [Javert, note de l'auteur] avait certainement toujours eu l'intention de remettre Jean Valjean à la loi dont Jean Valjean était le captif, et dont lui, Javert, était l'esclave » (Hugo 2003 : 245).

déroulement d'action du roman. De cette façon, je ne ferai pas d'analyse des chapitres 1 à 18 dans le premier livre de la deuxième partie (v. Hugo 2003 : 99), une méditation d'écrivain sur la grande défaite de Napoléon en 1815 à Waterloo. Malgré la description intéressante du fond historique, elle ne sera pas utile pour la classification des actants au schéma actanciel.

5.3.1 Première partie : *Fantine*

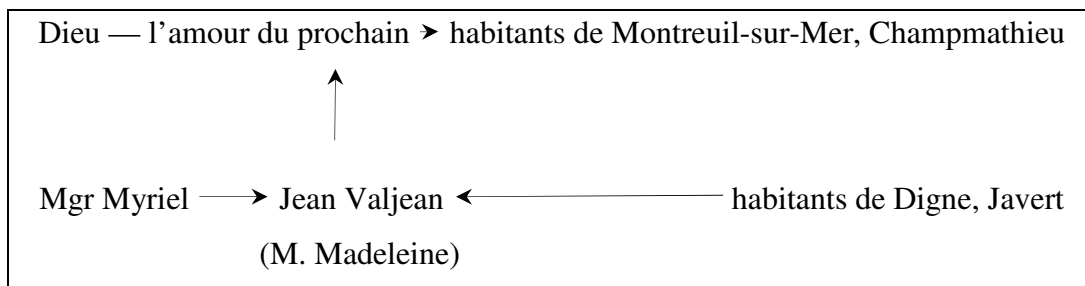


fig. 9

Dans la première partie, le lecteur fait la connaissance de Jean Valjean, le *sujet* selon le carré greimasien. Libéré à Digne, les habitants de cette ville représentent des *opposants* qui essaient empêcher que l'inconnu peut s'allonger dans cette ville. Refusé par les aubergistes (qui savent de la mairie qu'il s'agit d'un ancien forçat) et même par le prison, la madame de marquise de R. lui conseille de frapper à la porte d'évêque de Digne. Sans hésiter ce dernier l'accueille, lui donne à manger et lui offre une place pour dormir. Mgr Myriel lui-même semble être prédestiné par Dieu de s'occuper de cet homme.

Le lendemain il refuse d'accuser l'invité à propos de vol. Il lui offre ses chandeliers en plus, sous la condition que Valjean devienne un honnête homme sans que ce dernier donne son accord. C'est-à-dire Mgr Myriel a la fonction d'un *adjuvant* qui d'un côté aide le *sujet* changer sa vie et de l'autre côté offre des moyens pour que le *sujet* puisse passer de l'amour du prochain à son entourage et devienne un membre utile de la société.

Après son dernier vol, Jean Valjean reconnaît qu'il est « un misérable » (Hugo 2003 : 61) et commence à changer sa vie totalement.

Qui devient alors bénéficiaire du changement intérieur de Valjean, surnommé M. Madeleine ? En général ce sont les ouvriers dans l'usine de M. Madeleine ainsi

que les habitants de Montreuil-sur-Mer où le chômage et la misère deviennent inconnus. Mais pas seulement eux, spécialement Fantine et Fauchelevent deviennent des *destinataires* de l'amour du prochain vécu par M. Madeleine.

La première, Fantine, est renvoyée de l'usine de M. Madeleine quand l'existence de son enfant illégitime⁵⁸ est révélée. Comme dernière solution elle devient prostituée. Un jour, harcelée d'un jeune bourgeois, elle est arrêtée par Javert. Ce qui suit est un procès expéditif qui rappelle celui de Valjean, coupable du vol d'un pain. Mais le père Madeleine, son bienfaiteur (qu'elle a cru en avant responsable de ses malheurs), la libère et la fait soigner dans l'hôpital. Après avoir été trompée par son amant Tholomyès et par l'aubergiste Thénardier, Fantine a enfin trouvé son protecteur. Mais quand l'*opposant*, le policier Javert, lui dit la vérité sur son bienfaiteur, la mère désabusée meurt sans avoir revu sa fille Cosette pour laquelle elle éprouve de l'amour infini. Selon Ôno la figure de Fantine reflète la figure de Marie-Madeleine dans la Bible. Elle ne lui ressemble pas seulement par son activité de prostituée mais aussi par son rachat final (v. Meschonnic / Ôno 2001 : 36).

Le deuxième, Fauchelevent, devient aussi bénéficiaire de l'humanité du nouveau Monsieur le maire. Ce dernier sauve, malgré les aversions de la part de Fauchelevent, la vie du paysan, presque écrasé par sa charette. Mais le maire ne se rend pas compte qu'il confirme les soupçons de Javert concernant sa véritable identité en sauvant le vieillard.

Un autre *destinataire* de cette partie est Champmathieu, un petit voleur, identifié comme étant Jean Valjean et condamné à travailler aux galères. Jean Valjean n'aurait rien su de cette affaire si Javert, le deuxième *opposant* de cette partie, n'avait pas avoué d'avoir dénoncé M. Madeleine auprès des autorités pour être le

⁵⁸ A ce point j'aime souligner les similitudes frappantes entre les filles mères Fantine et Paquette-la-Chantefleurie dans *Notre-Dame de Paris* : Comme Paquette, Fantine devient prostituée et elle perd sa fille dans son jeune âge (v. Roman / Bellosta 1995 : 156). Mais aussi l'amour de Fantine pour Cosette est semblable à celui de la recluse pour sa fille perdue. Malheureusement dans les deux cas les mères contribuent au malheur de leurs filles sans s'en rendre compte : Fantine confie Cosette aux Thénardier qui l'exploitent pendant que la recluse réclame la mort d'Esmeralda dont elle ignore l'identité (v. Brochu 1974 : 212f.).

forçat cherché. Nous remarquons à ce point que même si Javert est l'*opposant* de Jean Valjean, il n'a pas réfléchi longtemps pour admettre sa faute (v. Brochu 1974 : 145f.).

Par la suite le véritable Jean Valjean doit réfléchir ce qu'il doit faire. Contrairement à son *opposant* Javert, le maire éprouve un trouble inexprimable en se demandant s'il doit laisser la justice condamner Champmathieu ou s'il doit se dénoncer pour sauver l'innocent. Après un terrible débat de conscience, il se souvient de la promesse qu'il a donnée à Mgr Myriel.

Au tribunal, il révèle son identité pour que Champmathieu soit libéré. Son auto-dénonciation cause sa désintégration sociale à Montreuil-sur-Mer et contribue indirectement à la mort de Fantine. En plus son aveu contribue au triomphe apparent de la loi humaine, représenté par Javert, sur la loi divine, représenté par Valjean (v. Brochu 1974 : 160). En arrêtant l'ancien maire, Javert, l'*opposant* par excellence, empêche que le *sujet* continue passer l'*objet*, l'amour du prochain, aux *destinataires* appropriés.

5.3.2 Deuxième partie : *Cosette*

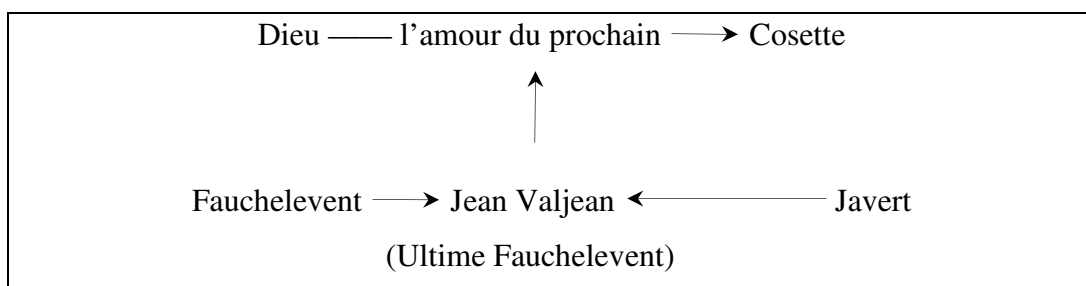


fig. 10

La deuxième partie commence avec la description de la condition de vie de Cosette⁵⁹, fille de Fantine, elle-même orpheline. Le lecteur apprend de son dépérissement affectif et physique aux mains des Thénardier, un couple aubergiste,

⁵⁹ Le nom Cosette (qui s'appelle Euphrasie à l'origine) signifie « petite chose » et fait allusion à l'attitude de la société à l'égard de la fille. Même si Jean Valjean, l'adopte et l'initie à la société, la petite fille doit attendre jusqu'à son mariage pour qu'elle trouve un statut et un nom légitime (v. Ubersfeld / Rosa 1985 : 176f.).

auxquels elle a été confiée parce que sa mère a dû rentrer à sa ville natale pour travailler.

Le soir de Noël de l'année 1823 elle doit chercher de l'eau en pleine nuit dans la forêt⁶⁰. Après avoir crié deux fois « O mon Dieu ! » (Hugo 2003 : 120), le miracle se produit. Sa peur disparaît quand tout à coup un homme l'aide à porter le seau d'eau. En plus de l'espérance et de la joie semblent monter en elle. Cosette, la *destinataire*, a enfin rencontré le *sujet* du roman, Jean Valjean. Dès le premier moment, il joue le rôle d'un sauveur auprès de la fillette. C'est uniquement lui qui fait fin à sa déchéance.

Ce n'est pas par hasard que le destin de ces deux se croise en la nuit de Noël et que Valjean est comparé au soleil (v. Hugo 2003 : 131). C'est sont des allusions à Dieu qui est selon la Bible le sauveur et la lumière de l'homme ce qu'on fête en Noël.

Soit dit en passant Roman et Bellosta interprètent l'adoption de Cosette à Noël d'une autre façon : Selon elles, Cosette représente l'enfant Jésus et annonce à Jean Valjean la bonne nouvelle de l'amour, pendant que l'ancien forçat, comme un des rois mages, est venu de loin pour lui donner un trésor, une poupée (v. Roman / Bellosta 1995 : 158).

De toute façon Dieu, le *destinateur*, charge Valjean, le *sujet*, dans cette partie (comme dans toutes les suivantes) de passer de l'amour du prochain à son entourage, dans ce cas-là à la petite Cosette. Il faut remarquer que l'ancien forçat n'attend rien en adoptant la fillette, il veut seulement remplir la promesse donnée à la malade Fantine.

Malgré toutes les bonnes intentions de Valjean, il ne faut pas oublier qu'il enfile de nouveau une fausse identité et se tait sur son passé. Bien que Cosette soit la

⁶⁰ Kirsch compare la sauvetage de Cosette à celle d'Esmeralda : Pendant l'une est livrée à la forêt obscure, l'autre est envoyée à l'église horrible pour faire son « amende honorable ». Paralysées par la peur, les deux filles deviennent bénéficiaires de l'amour du prochain des hommes inconnus. Mais en ce qui concerne le caractère de ces deux personnages, elles ne sont pas à comparer. Pendant que Cosette reste presque jusqu'au bout un ange d'enfant et ignorant qui se laisse conquérir, Esmeralda est marquée par sa passion et son activité de gagner Phoebus à sa cause (v. Kirsch 1973 : 123f.).

personne la plus proche d'ancien forçat, elle restera ignorante de sa véritable identité jusqu'à la fin du roman.

Par la suite le *sujet* et la *destinataire* s'installent à Paris où Javert, l'*opposant*, est à ses trousses. L'inspecteur ne se fatigue pas à poursuivre Valjean qui semble être en fuite pour toujours. Par hasard Valjean et Cosette tombent nez à nez avec Fauchelevent en entrant dans le couvent du Petit-Picpus. Ce dernier réussit à faire passer Valjean pour son frère, Ultime Fauchelevent, auprès des religieuses. Il faut mentionner que Fauchelevent, bénéficiaire des actes humains de Valjean dans la première partie, a changé son rôle actanciel : Il a changé du rôle d'un *destinataire* au rôle d'un *adjuvant* de Valjean. Une fois sauvé, il devient le sauveur.

Après que Mgr Myriel a donné la première impulsion à la conversion de Jean Valjean, c'est maintenant selon Kirsch le couvent du Petit-Picpus qui se charge du sauvetage de son âme. Ne devant pas quitter le couvent premièrement, cette captivité change au cours du roman à son avantage et renforce la familiarité entre le proscrit et le bâtiment religieux (v. Kirsch 1973 : 254).

5.3.3 Troisième partie : *Marius*

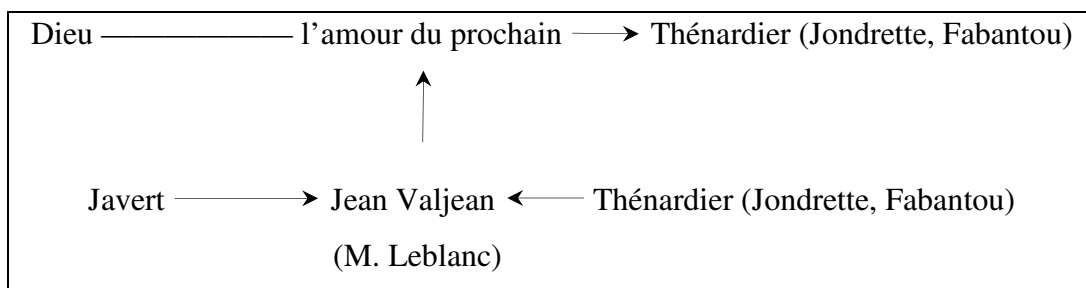


fig. 11

Cette partie commence avec la description de Marius⁶¹, un jeune étudiant très pauvre et fils d'un colonel d'Empire. Pendant une de ses promenades quotidiennes

⁶¹ Le personnage de Marius est un certain reflet du jeune Hugo en ce qui concerne son amour pour sa fiancée, son idéalisme démocratique et son cas de conscience concernant son père, le colonel du Royal Étranger, qui a réprimé les soulèvements des patriotes espagnols (v. Biermann 1998 : 9ff). Quand même Van Tieghem le définit plutôt comme « un amalgame de sentiments et d'idées éprouvés par Hugo à différents moments de sa vie qu'un être fortement personnalisé » (Van Tieghem 1970 : 149).

au jardin du Luxembourg il remarque la présence régulière d'un vieux riche⁶² et de sa fillette qui se métamorphose pendant l'année suivante en une jolie fille. Un jour l'homme et la fille ont disparu. Jamais il serait venu à l'esprit du jeune homme que le vieux riche a interrompu ses promenades quotidiennes pour avoir peur que Marius pourrait révéler sa véritable identité en entrant en contact avec la belle Cosette.

Installé dans la mesure Gorbeau, Marius s'aperçoit que ses voisins, les Jondrette, sont encore plus pauvres que lui. Marius, lui qui est prêt à aider selon ses moyens, observe un jour la visite du riche bienfaiteur M. Leblanc et de sa fille chez les Jondrette. Comprenant que son voisin veut attirer le père de sa bien-aimée dans un piège en l'invitant une deuxième fois, Marius prévient la police.

Il est à remarquer que la famille Thénardier (sous le pseudonyme Jondrette) devient en cette partie la bénéficiaire de la générosité de Jean Valjean. Ce dernier est prêt à aider à chacun qu'il croit être honnête. Malheureusement cette famille, et spécialement la tête de cette famille, abuse l'amour du prochain et l'humanité vécu par Valjean et finit même par l'exploiter.

Quand M. Leblanc rend visite au Jondrette une deuxième fois, ce dernier laisse venir un groupe criminel pour intimider son bienfaiteur. Puis il révèle qu'il ne s'appelle pas Fabantou⁶³ mais Thénardier. Même si Marius n'est pas capable à intervenir en ce moment⁶⁴, c'est l'inspecteur Javert qui prend l'appartement d'assaut et arrête les criminels. C'est très intéressant que Javert a en cette partie la fonction d'un *adjuvant* pour Valjean, le *sujet*. C'est évident que l'inspecteur n'a pas aspiré à aider l'homme qu'il poursuit tout au long du roman. Mais ayant la fonction de protéger le peuple, il s'engage (même s'il n'en se rend pas compte) aussi pour la protection de son adversaire. Mais ce n'est pas la seule partie dans

⁶² Dans la suite, Courefeyrac, un des amis de Marius, surnomme cet homme « monsieur Leblanc » (Hugo 2003 : 141).

⁶³ Fabantou est un faux nom que Thénardier a utilisé en signant ses lettres envoyées à M. Leblanc pour lui demander de l'argent.

⁶⁴ Marius est incapable à alarmer Javert de l'acte criminel de Jondrette parce qu'il comprend que ce dernier était le sauveur de son père pendant le combat de Waterloo en 1815.

laquelle l'*opposant* change du rôle actanciel pour remplir la fonction d'un *adjuvant*.

En ce qui concerne l'*opposant* dans cette partie, il s'appelle Thénardier. Il peut paraître étrange qu'il est *destinaire* et *opposant* en même temps. Mais oui, en mentant qu'il a besoin d'aide financière de la part de M. Leblanc, il empêche que Valjean aide des personnes qui en ont vraiment besoin. Bref, il fait obstacle à la réalisation de la tâche du *sujet* chargé par le *destinateur*. Même si ce *destinateur* n'est pas présent, le lecteur a l'impression qu'il est proche au *sujet*. De toute façon je ne sais pas interpréter autrement la remarque de Hugo en écrivant que Valjean semble « rêver ou prier » (Hugo 2003 : 167) en étant attaqué par Thénardier.

5.3.4 Quatrième partie : *L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*

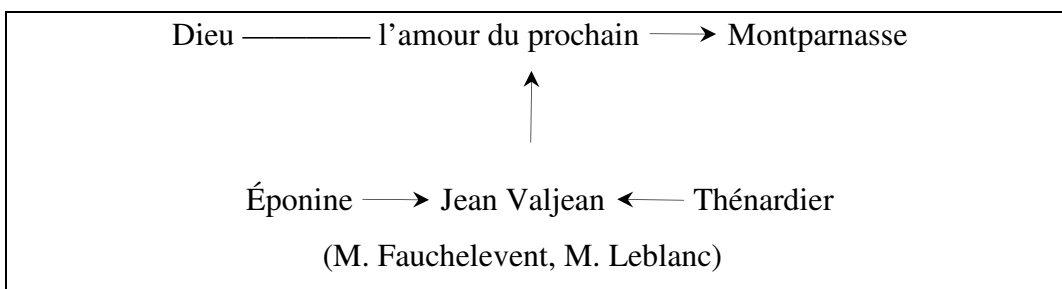


fig. 12

Après la mort de Fauchelevant, l'*adjuvant* dans la deuxième partie, Jean Valjean (surnommé M. Fauchelevant) et Cosette quittent le couvent et s'installent dans la rue Plumet. Mais la tendresse qui unit le *sujet* et « sa » fille affaiblit quand Valjean commence à s'inquiéter de la beauté de la jeune femme. Jaloux de Marius, pour lequel le cœur de Cosette s'est enflammé, il interrompt de nouveau les promenades quotidiennes avec Cosette.

Quand même il n'oublie pas de passer de l'amour du prochain à son entourage. Le *destinataire* dans cette partie est Montparnasse, un petit voyou, qui veut lui dérober son porte-monnaie. Après un long sermon le *sujet* finit par lui laisser sa bourse.

D'ailleurs c'est Éponine, fille de Thénardier et voisine de Marius dont elle est amoureuse, qui occupe la fonction d'*adjuvante*. Sachant que son misérable père, évadé de prison, et d'autres bandits méditent de nouveau un mauvais coup contre

M. Leblanc, elle s'interpose. Après avoir tenu tête à son père, elle empêche qu'ils exécutent leur plan. C'est-à-dire elle empêche que l'*opposant* fait du tort au *sujet*. Il faut mentionner qu'elle ne s'engage pas pour protéger le bourgeois, mais pour protéger les amours de Marius. Mais de toute façon Valjean profite de sa tendresse éprouvée pour le jeune étudiant.

En ce qui concerne le reste de cette partie, il est marqué par la tension entre le peuple et les forces de l'ordre jusqu'au 5 juin 1832 quand les barricades se forment.

Marius, bien décidé de mourir, rencontre en ce jour ses amis aux barricades où Éponine lui donne une lettre de Cosette. Après la mort d'Éponine⁶⁵, l'étudiant charge Gavroche, gamin de Paris, de porter sa réponse triste à Cosette. Pressé de revenir sur la barricade, le garçon confie la lettre à M. Leblanc. Le vieil homme, éprouvant de la haine violente contre l'amoureux de sa fille, ne veut pas dissuader celui-ci de son élan suicidaire. Revoyant son habit de garde national et se rendant compte que sa fuite et la dissimulation de son identité ne sont plus dans l'intérêt de sa Cosette, il se dirige finalement vers la barricade.

Au cours de cette partie, Marius ne remplit aucune fonction dans le schéma actanciel. Quand même il a la fonction de faire avancer l'intrigue du roman.

5.3.5 Cinquième partie : *Jean Valjean*

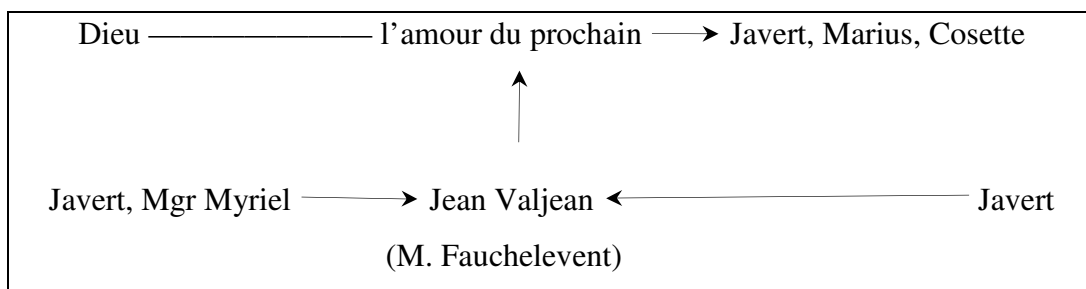


fig. 13

⁶⁵ Même si Éponine a protégé M. Leblanc de l'attaque de son père, il semble qu'elle doit mourir pour expier ses fautes : Avoir écrit un message anonyme au bourgeois, intercepté la lettre de Cosette et envoyé Marius sur les barricades, elle a mis en danger l'amour des deux jeunes. Mourant au lieu de Marius, elle peut être décrite comme martyre.

Le 6 juin 1832 la défaite des insurgés est inévitable. Quand la barricade est en train de céder, Enjolras⁶⁶ décide d'exécuter Javert qui s'est infiltré parmi les insurgés et qui a été reconnu par Gavroche. M. Fauchelevent s'en porte volontairement mais libère secrètement le prisonnier. C'est la seule fois où Javert devient le *destinataire* de l'amour du prochain pratiqué par le *sujet*. L'acte de libération peut être compris comme pardon de la part du *sujet* à l'égard de son ennemi.

Marius, lui aussi, devient le *destinataire* de l'amour du prochain du *sujet*. En voulant aller chercher le corps mort de Gavroche, Marius est blessé. Étant en train de mourir, il est sauvé et transporté loin de la barricade par Jean Valjean. Ne voyant pas une autre solution, Valjean le porte sur le dos à travers de l'égout de Paris. Hugo compare le transport d'étudiant à celui de Cosette neuf ans avant⁶⁷. Dit en autres mots, le fait que Valjean transporte un personnage faible en danger se répète. Le *destinataire*, le personnage qui est transporté, change mais le porteur, le *sujet*, c'est toujours Jean Valjean. Suite à ce passage Ôno compare Jean Valjean avec Christ portant sa croix sur le chemin du Calvaire. Tous les deux s'effondrent à plusieurs reprises au cours de leur trajet, sachant que c'est le dernier fardeau qu'ils doivent porter (v. Meschonnic / Ôno 2001 : 36f.).

Grâce à l'aide de Thénardier, Valjean et Marius peuvent sortir de l'égout et tombent nez à nez avec l'inspecteur Javert, l'*opposant* d'ancien forçat. N'ayant pas oublié l'acte d'humanité de Valjean, Javert le laisse rapporter Marius à la maison de son grand-père qui vit d'ailleurs rue des « Filles de Calvaire » (de nouveau comparable à la Passion de Christ). Puis le policier laisse entrer le forçat chez lui une dernière fois.

Dans cette passage l'antagoniste par excellence de Valjean a la fonction d'*adjuvant*. Mêmfois situation où Javert renonce consciemment à faire obstacle aux actes de Valjean. Au contraire, il accompagne le *sujet* à la maison du grand-père de Marius et après à celle de Valjean.

⁶⁶ Enjolras, un jeune homme farouche et intransigeant, est le leader des Amis de l'A.B.C.

⁶⁷ « L'impression qu'il [Jean Valjean, note de l'auteur] avait autrefois éprouvée en tombant de la rue dans le couvent, lui revint. Seulement, ce qu'il emportait aujourd'hui, ce n'était plus Cosette, c'était Marius » (v. Hugo 2003 : 229).

Quelques mois après le mariage de Cosette et Marius a lieu. Les deux sont des bénéficiaires de l'amour du prochain de Valjean qui a finalement donné son accord. Le lendemain, qui est d'ailleurs le mercredi des Cendres, Valjean révèle son identité à son gendre qui réagit en évitant le contact.

Pendant que le *sujet* sent que son dernier jour s'approche, Marius comprend grâce à Thénardier que c'était Valjean qui l'a sauvé. Lucide⁶⁸, il se rend vite avec sa femme à la maison de Valjean. Après une réconciliation touchante, Valjean meurt. Dans la dernière scène, Hugo fait allusion à la présence d'évêque. Cela veut dire que l'homme qui a encouragé le *sujet* au début du roman à pratiquer l'amour du prochain et qui a été présent (spirituellement) dans les situations difficiles, assiste aussi à l'agonie de son protégé.

En ce qui concerne la relation entre le *destinateur* et le *sujet*, il semble qu'il y a un contact régulier. Particulièrement dans des situations de désespoir, Valjean semble confier son chagrin à son *destinateur*. Ceci est le cas par exemple quand il erre dans l'égout de Paris⁶⁹ ou quand il écrit une lettre d'adieu à Cosette. C'est-à-dire Dieu, qui a chargé le *sujet* de passer de l'amour du prochain à son entourage, est toujours présent. Il ne voit pas seulement les actes mais connaît aussi les sentiments et les pensées de Valjean. Il le console en étant présent même dans les périodes les plus sombres.

Après avoir vu les différents schémas actanciels au cours des cinq parties différentes, il faut noter qu'il y a seulement deux actants qui occupent le même rôle tout au long du roman : Le *destinateur* et le *sujet*.

⁶⁸ Dès le début Marius suit le chemin de l'ignorance à la connaissance sans jamais atteindre l'omniscience. Même quand il découvre l'identité de son père, il reste aveugle à celle de son futur beau-père. Seulement l'intervention de Thénardier provoque la lucidité du jeune homme à la fin du roman. C'est la raison pour laquelle Marius est défini par Ôno comme le personnage le plus proche aux figures bibliques. (v. Meschonnic / Ôno 2001 : 58f.).

⁶⁹ « En sortant de l'eau, il se heurta à une pierre et tomba sur les genoux. Il trouva que c'était juste, et y resta quelque temps, l'âme abîmée dans on se sait quelle parole à Dieu.

Il se redressa, frissonnant, glacé, infect, courbé sous ce mourant qu'il traînait, tout ruisselant de fange, l'âme pleine d'une étrange clarté » (Hugo 2003 : 236).

Au contraire, les acteurs d'*adjuvant*, d'*opposant* et particulièrement de *destinataire* changent. Prenant pour exemple Javert. C'est incroyable que ce dernier occupe au cours du roman le rôle d'un *opposant*, d'un *adjuvant* et même d'un *destinataire*.

Mais il y a aussi des actants qui occupent de différents rôles actanciel dans une seule partie, comme par exemple Thénardier qui dévient dans la troisième partie *destinataire* et *opposant* du *sujet*.

En ce qui concerne les *destinataires*, ils sont nombreux et différents : Il semble qu'à Valjean il n'a pas d'importance à quelle couche sociale ils appartiennent, il est prêt à aider tous.

6 Comparaison entre Jean Valjean et Claude Frolo

Dans la troisième partie, la pièce maîtresse du mémoire, je voudrais comparer la figure Claude Frolo, l'*opposant* de *Notre-Dame de Paris*, à la figure Jean Valjean, le *sujet* dans *Les Misérables*, pour découvrir comment les deux personnages représentent la foi chrétienne.

Je distribuerai ce chapitre en deux parties, les ressemblances et les différences entre les deux personnages. Même si je me spécialiserai dans les différences, je voudrais souligner avec l'énumération des ressemblances qu'aucun personnage hugolien n'est jamais totalement noir.

6.1 Ressemblances

6.1.1 L'adoption d'enfant

La première ressemblance entre les deux figures est celle de leur adoption d'au moins un enfant.

Nous savons que Frolo, après avoir vécu seulement dans la science, commence à vivre dans la vie après l'adoption de son frère cadet. Lui, qui n'a aimé que des livres, commence à éprouver une affection humaine pour cet enfant qui le change en un homme nouveau. Avec ardeur il termine ses études et devient par dispense du Saint-Siège prêtre à vingt pour subvenir avant tout aux besoins de Jehan. Ses motivations sont tout à fait purs. L'adoption d'un petite créature bossue le jour de la Quasimodo, souligne de nouveau sa miséricorde et sa pitié. Le prêtre enseigne à l'enfant trouvé à parler, à lire et à écrire. Quasimodo, à cause de sa surdité et à sa difformité, est caché par le prêtre derrière les murailles religieuses pour être protégé des malédictions du peuple. Reconnaisant pour toujours, le jeune homme reste fidèle à son maître, même quand ce dernier devient austère, sombre et découragé à cause de l'échec d'éducation de son frère cadet.

L'adoption de Cosette est en comparaison la réalisation de la promesse faite par Jean Valjean à la malade Fantine. Avoir trouvé la petite fille, il devient témoin de son exploitation. Elle, qui a perdu la pièce de monnaie que la Thénardier lui avait remise pour acheter un pain, le rappelle sa chute qui a eu l'origine dans la vol

d'un pain (v. Brochu 1974 : 186). Après l'adoption qui entraîne un nouveau départ pour la petite Cosette à sa suite, il ne dure pas longtemps jusque le sens de devoir de Valjean change en affection. Semblable à Frollo, Valjean lui enseigne à lire et à écrire. De cette façon il la protège de la misère féminine comme Frollo protège les orphelins d'une mort certaine.

6.1.2 La relation à l'Église

Non seulement Claude Frollo, mais encore Jean Valjean est lié avec l'Église (soit par la cathédrale Notre-Dame ou par le couvent du Petit-Picpus⁷⁰). Mais pendant que le prêtre est embauché par l'Église, qui joue un rôle important dans sa vie depuis son enfance, Jean Valjean entre seulement à quarante-huit ans pour la première fois en relation avec un représentant d'Église. Neuf ans après il vit avec Cosette dans un couvent pendant cinq ans. C'est-à-dire, dans les deux instants critiques de sa vie, deux maisons de Dieu le recueillent successivement.

Les deux hommes éprouvent aussi des sentiments semblables en ce qui concerne les murs qui les entourent. D'un côté les deux se trouvent protégés et cachés (l'un de la raillerie du gens, l'autre de la poursuite policière), de l'autre ils se trouvent capitifs. Jean Valjean profite de cette espèce de baigne et d'expiation qui devient un lieu de salut pour lui (v. Brochu 1974 : 200ff.) tandis que le prêtre tombe dans un supplice infini qui finit par sa chute morale.

6.2 Différences

6.2.1 fatalité vs. providence

La première chose qui fait différence entre l'archidiacre et le nouveau bourgeois est une différence de laquelle ils ne sont pas responsables mais à laquelle ils sont soumis tout au long du roman. Je parle ici de la fatalité et de la providence.

Comme déjà constaté plusieurs fois dans le quatrième chapitre, tous les figures du roman *Notre-Dame de Paris* sont soumis à la fatalité inéluctable : Non

⁷⁰ Soit dit en passant la cathédrale et le couvent se trouvent à Paris ce qui peut être une allusion au logement de Hugo au couvent des Feuillantines pendant son enfance.

seulement Esmeralda, qui aime Phoebus jusqu'à causer sa mort, mais aussi Quasimodo, farouche dans ses affections et la soeur Gudule, terrible dans sa haine et son amour. Toutefois la fatalité est particulièrement visible dans le cas de Frollo. L'outrance de chanoine Frollo souligne qu'il n'y a aucune rédemption possible pour lui qui tombe, à partir d'un certain moment, en chute libre (v. Roman / Bellosta 1995 : 156 ; v. Simaika 1962 : 59 ; v. ibid. : 64).

Au contraire, dans l'oeuvre *Les Misérables*, tout est guidé par la providence qui est la « suprême sagesse par laquelle Dieu conduit tout » (Hugo 2003 : 230). De cette façon, pour la première fois dans les romans hugoliens, l'idée d'expiation et de rachat remplace l'idée de la fatalité inexorable (v. Roman / Bellosta 1995 : 156). Ceci ne signifie pas que *Les Misérables* ne parle pas de déchéance, mais que la chute de Jean Valjean au début du roman semble légère à côté de celle qui entraîne Frollo dans un abîme sans fin (v. Simaika 1962 : 106). Dit en autres mots, pendant que l'un sait échapper à la déchéance sociale, l'autre n'arrive pas à échapper à la déchéance morale suite à son destine déjà déterminé.

6.2.2 femme vue comme objet de désir vs. femmes vues dans le besoin

La deuxième grande différence (de laquelle les deux hommes sont bien sûr responsables) est leur façon de traiter les femmes.

Claude Frollo qui s'est tenu éloigné des femmes depuis toujours, semble les détester. Quand il se rend compte qu'il est en train de succomber à la magie de la bohémienne, il lutte contre ses sentiments. Mais en remarquant que toute résistance ne sert à rien, il se laisse aller et n'épargne rien pour posséder Esmeralda, l'objet de son désir.

Jean Valjean n'a par contre (comme son adversaire Javert) qu'une seule amante abstraite : le devoir qui l'approche à Dieu (chez Javert, c'est la justice). En ce qui concerne les figures féminines, il prend leur misère au sérieux, les aide et n'oublie jamais de les traiter avec dignité. Quand même, la femme unique dans sa vie, c'est Cosette. En prenant soin d'elle, il devient son père et son bienfaiteur. Bien sûr il n'est pas à l'abri de ne pas faire des fautes. Mais le fait qu'il sauve l'amant de « sa » fille en sachant qu'il la perdra à la suite montre qu'il essaye de faire tout

en faveur à la fille. De cette façon je ne trouve aucun plaisir à l'interprétation qu'ils ont une relation incestueuse.

6.2.3 *opposant vs. sujet*

La différence la plus importante dans ce mémoire, est celle entre l'*opposant* dans *Notre-Dame de Paris* et le *sujet* dans *Les Misérables*.

D'un côté nous voyons l'archidiacre Frollo qui occupe dans le septième, huitième, neuvième et dixième livre de *Notre-Dame de Paris* le rôle d'*opposant*. Voyant qu'il est incapable à cesser de désirer la belle Esmeralda, il est totalement embrouillé. Il essaye cacher sa passion qui gagne de la suprématie jusque le trouble et le tumulte dans son coeur deviennent insupportables. L'*opposant* entre alors en action et fait semblant que le *sujet*, Esmeralda, est responsable de la mort de chevalier. Il propose à la jeune femme le sauvetage, mais seulement selon ses conditions ce qui souligne son égoïsme. Dans le neuvième livre l'*opposant* entre de nouveau en action en empêchant que Quasimodo, le *sujet*, peut continuer à protéger Esmeralda, l'*objet*. Finalement dans l'onzième livre, Claude Frollo occupe, de la même façon qu'au premier et deuxième livre, le rôle du *destinateur* et du *destinataire*. La seule différence est que son ancien *sujet*, Quasimodo, qui l'a aidé à obtenir l'*objet* au début du roman, est devenu son *opposant*. N'ayant plus personne qu'il peut charger de poursuivre son *objet* de désir, Frollo lui-même doit occuper le rôle du *sujet*.

De l'autre côté nous voyons Jean Valjean, le *sujet* dans tout le roman *Les Misérables*. Pourquoi occupe-t-il ce rôle tout le temps ? La raison pour laquelle il est digne de l'occuper constamment est qu'il ne cesse jamais d'aider ses prochains sur la route vers son but personnel (de devenir un honnête homme). Le nouveau bourgeois aide depuis le rachat de péché chez l'évêque tous les gens qu'il croit honnêtes dans le fond de leurs coeurs, malgré les aversions de quelques uns (voir Fantine ou Fauchelevent) envers lui. Son auto-dénonciation auprès du juge le distingue aussi d'*opposant* dans *Notre-Dame de Paris* qui essaye tout pour cacher ses fautes. Pour ne pas croire que l'ancien forçat est un homme surnaturel, Hugo décrit, même si rarement, ses sentiments très humains, comme par exemple sa peur de la révélation de son identité ou la haine à l'égard de Marius, le jeune

homme capable de prendre sa place. Il dure jusqu'à la fin de la quatrième partie que le *sujet* comprend que sa fuite continuelle n'est plus dans l'intérêt de Cosette, la jeune femme belle qui a attendu assez longtemps pour « recevoir » un nom et un statut légitime. Son aspiration à devenir un honnête homme est si forte qu'il libère même son *opposant* des griffes des insurgés et sauve son futur gendre. A la fin son accord au mariage de Cosette et de Marius montre que le bonheur des *destinataires* est d'une plus grande importance que le sien.

Nous voyons alors deux actants qui sont différents dans leur comportement, leur développement et leurs fréquentations. Pendant que l'un est trop orgueilleux d'accepter qu'il ne peut pas échapper tout seul au péché, l'autre profite de la possibilité d'échapper au cercle vicieux et revient à Dieu (v. Kerlouégan / Hugo 2007 : 98), ce qui me fait parler de leur façon de représenter la foi chrétienne.

Nous avons déjà entendu plusieurs fois que Claude Frollo la représente d'une façon négative pendant que Jean Valjean la représente positivement. Mais pourquoi ? La raison en est que les deux figures prennent des décisions différentes et vivent par la suite des conséquences différentes :

Premièrement Frollo, autrefois un prêtre pieux et un père aimant, décide de dissimuler son amour pour Esmeralda. Encore plus, il accuse la bohémienne de l'avoir attiré dans un piège comme une araignée (v. Hugo 1988 : 411f.) et se croit totalement innocent. Jean Valjean, par contre, reconnaît qu'il est responsable de ce qu'il fait et s'avoue toutes les fautes déjà faites et celles qu'il fera. Il est alors conforme à la doctrine des églises chrétiennes qui n'ont jamais prescrit qu'on ne doit pas faire des fautes mais qui encouragent leurs fidèles à les confesser et à supporter les conséquences.

Deuxièmement le traitement de « leurs » enfants soulignent la différence entre les deux personnages. Pendant que Frollo abuse son rôle de père pour posséder Esmeralda, Jean Valjean s'épanouit en s'occupant de Cosette et essaye de faire tout en faveur à la petite.

La troisième chose qui distingue les deux est leur façon de traiter leurs prochains. Frollo utilise ses prochains pour poursuivre son but égoïste cependant que Valjean, reconnaissant d'avoir pu échapper à la déchéance, essaye d'aider ses prochains

selon ses moyens. A ce point il incarne de nouveau la doctrine chrétienne qui appelle à tenir son prochain en plus grande estime que soi-même.

Pièce à pièce tous les deux ont la possibilité de faire le bien ou le mal, de se ranger à Dieu ou de ne pas se ranger à lui. Frollo se dirige vers le mal pendant que Valjean se dirige vers le bien. De cette façon ce n'est pas étonnant que la « récompense » de Frollo est la perte tandis que Valjean meurt comme citoyen honorable qui a fait pénitence. Sa « récompense » est le développement d'une conscience et la réconciliation avec Dieu. Alors ce n'est pas sans raison qu'Ôno a défini *Les Misérables* comme « roman de la conversion ». En plus il compare le protagoniste avec saint Paul, le premier et le plus célèbre des convertis. Ayant été adversaire du Christ et persécuteur des chrétiens, il s'est converti sur le chemin de Damas et a changé son nom de Saül à Paul (v. Meschonnic / Ôno 2001 : 34).

Pour mettre fin à la représentation du christianisme par l'*opposant* et le *sujet* on peut résumer que Frollo correspond à l'idée générale d'un ecclésiastique médiéval cependant que Valjean correspond à l'incarnation moderne de la foi chrétienne.

7 Résumé

Ce mémoire traite les questions comment et pourquoi Victor Hugo, l'écrivain romantique du XIX^e siècle a créé dans ses deux romans *Notre-Dame de Paris* et *Les Misérables* un ecclésiastique qui donne un mauvais exemple du christianisme et un proscrit ne se déclarant officiellement pas croyant qui commence à vivre selon des principes chrétiens.

Pour répondre à ces questions j'ai étudié l'importance du christianisme pendant les périodes où les deux romans ont lieu, c'est-à-dire pendant la fin du Moyen Age et au milieu du XIX^e siècle. J'ai découvert que l'Église du Moyen Age occupait un rôle très important dans la vie des fidèles. Elle était le moyen par lequel l'individu appartenait à un corps social et c'était la raison pour laquelle on ne pouvait plus se passer d'elle. Toutefois, à la fin du Moyen Age, on ne pouvait plus nier la crise larvée d'Église catholique qui a été déclenchée entre autres par la commercialisation de la foi et la floraison du gallicanisme. Celui-ci jouait aussi un grand rôle au milieu du XIX^e siècle malgré le renouvellement d'Église catholique pendant la Restauration bourbonnienne et l'intérêt de la population française au christianisme pendant le règne de Louis-Philippe I^{er}. Même si l'Église pouvait montrer sa puissance sociale et spirituelle pendant ce siècle (par exemple pendant les insurrections de 1848), elle a dû finalement accepter de ne plus être la religion d'État.

Cet état de choses n'a pas changé jusqu'aujourd'hui où les Églises chrétiennes se voient plus critiquées que jamais. La sécularisation d'État et l'expansion des autres religions laissent de marques.

Concernant la réception des romans pendant les périodes où ils ont été publiés, j'ai remarqué qu'ils ont répondu parfaitement à la tendance du moment. Même aujourd'hui les livres sont bien accueillis par les lecteurs. La raison n'en est plus la représentation de la foi chrétienne mais la façon de traiter des thèmes toujours actuels.

En ce qui concerne la croyance d'écrivain Victor Hugo nous avons vu que celui-ci a été influencé par des divers mouvements spirituels et s'est développé en un politicien et poète social. Vivant parallèlement l'esprit anticlérical de son temps et

la pression d'être spirituel, Hugo a pris au cours des années ses distances par rapport à l'Église à cause de ses alliances avec les souverains traditionnels et sa façon d'intervenir dans des affaires politiques. Toutefois il n'a jamais cessé de s'intéresser à des questions spirituelles.

La majeure partie du mémoire s'occupe des relations entre les personnages principaux s'appuyant sur le schéma actanciel selon Greimas. J'ai découvert que la constellation de figures dans *Notre-Dame de Paris* était moins fixe que celle dans *Les Misérables*. C'est-à-dire dans *Notre-Dame de Paris* nous voyions Quasimodo, un exclu passif qui s'est développé grâce à un acte d'amour d'Esmeralda à un héros sublime. En comparaison le rôle de la bohémienne mystérieuse était plus difficile à définir. Elle occupait non seulement le rôle d'*objet* mais aussi de *sujet* et de *destinataire* tout au long du roman. La figure facile à caractériser était celle de l'archidiacre Frollo : Bien qu'il avait été autrefois un prêtre pieux, ses déceptions, sa fuite aux études et son amour interdit pour la bohémienne l'ont changés en un *opposant* par excellence.

La distribution des rôles actanciels dans *Les Misérables* était moins compliquée. Jean Valjean occupait celui du *sujet*, Mgr Myriel celui de l'*adjuvant* et Javert majoritairement celui de l'*opposant*.

En comparant l'*opposant* du premier et le *sujet* du deuxième livre, j'ai découvert que tous les deux se sont décidé à adopter des enfants et à être en relation étroite avec l'Église qui les protégeait ainsi que les captivait. Bien sur les différences entre le héros et le faux héros étaient plus nombreuses. Je voudrais attirer particulièrement l'attention à leur représentation différente du christianisme : Frollo se développe d'un homme bon à un homme mauvais. Guidé par l'obsession malade, il dissimule ses fautes et maltraite ses prochains. Il aurait le choix de confesser son amour pour Esmeralda et sa défaillance humaine, mais à cause de son orgueil (qui précède proverbiallement la chute), il cause sa propre perte. Valjean se développe cependant d'un homme haineux à un bourgeois solidaire. Bien qu'il trébuche, il parvient à ses fins de devenir un homme honnête et pieux.

Pour conclure mon mémoire j'aime donner deux raisons qui me semblent très possibles après avoir étudié la biographie de Hugo pour lesquelles le romancier a créé deux personnes chrétiennes si contraires dans leur comportement :

Premièrement il voulait montrer que le fait d'être un représentant d'Église ne signifiait pas automatiquement qu'on vivait selon les principes chrétiens. Il voulait faire comprendre le lecteur que ce n'était ni le titre, ni la carrière et ni les bonnes oeuvres qui garantissaient une vie de bonheur. Ce qui compte (non seulement dans les yeux de Hugo mais aussi dans la doctrine chrétienne), c'est ce qui motive secrètement l'homme et ce qui est son but⁷¹. La deuxième chose qu'il voulait transmettre était que l'amour de prochain vécu devrait être un élément constitutif dans la vie de chacun et chacune. Vivre selon ce principe de base contribuerait à plus de paix entre les hommes et à la réconciliation personnelle avec Dieu pour tous ceux qui croient en lui. En outre il attirait l'attention sur le fait que si tous les hommes agissaient si égoïste que Claude Frolo ceci signifierait la fin de la société. Seulement si le bonheur du prochain ainsi que celui de la collectivité est d'une plus grande importance que celui de l'individu, la société demeurera aussi dans l'avenir.

⁷¹ A ce point on peut voir des parallèles à la vie de Hugo : Il a loué l'assistance sans arrière-pensée de plusieurs représentants d'Église pendant les émeutes en 1848, mais il a fait le procès du parti cléricale qui a voulu secrètement contrôler l'enseignement tout seul (v. chapitre 2.2)

Deutsche Zusammenfassung

Die vorliegende Diplomarbeit beschäftigt sich mit der Frage weshalb aber besonders in welcher Weise Victor Hugo, einer der größten französischen Schriftsteller des neunzehnten Jahrhunderts, im Laufe seines Lebens zwei völlig konträre christliche Figuren kreiert hat. Die Rede ist hier von Claude Frollo, dem Erzbischof im Roman *Notre-Dame de Paris* (dt. *Der Glöckner von Notre-Dame*) und dem geächteten Sträfling Jean Valjean aus dem Roman *Les Misérables* (dt. *Die Elenden*). Während der erste, einst ein gottesfürchtiger Kirchenmann, im Laufe des Romans zu einem negativen Beispiel des christlichen Glaubens wird, beginnt der zweite, nach der unvergesslichen Begegnung mit einem Bischof, sein Leben von Grund auf zu verändern und Nächstenliebe zu leben.

Um der gestellten Frage auf den Grund zu gehen, habe ich mich zu Beginn der Diplomarbeit mit dem Stellenwert des christlichen Glaubens in den Zeiten, in denen die Romane spielen, auseinandergesetzt. Im Zuge dessen kristallisierte sich heraus, dass die Kirche im Mittelalter, in dem *Notre-Dame de Paris* spielt, einen sehr großen Stellenwert im Leben des Einzelnen besaß, da sie ein Gemeinschaftsgefühl unter den Gläubigen herstellte. Trotzdem war die latente Krise der katholischen Kirche gegen Ende des Mittelalters nicht zu leugnen. Teilweise gab es dafür selbstverschuldete Gründe, wie die Kommerzialisierung des Glaubens oder den wachsenden Aberglauben der Bevölkerung, andererseits von außen einwirkende Gründe, wie den Gallikanismus. Vertreter der gallikanischen Bewegung, die im 11. Jahrhundert entstanden ist, verfolgten das Ziel die Macht der heiligen Stuhls auf französischem Boden einzudämmen und eine katholische Kirche nach französischen Prinzipien zu formen.

Die politische Instabilität des 19. Jahrhunderts, das den historischen Hintergrund von *Les Misérables* bietet, schlug sich im Beliebtheitsgrad der Kirche nieder. Mit dem Wechsel politischer Regime, veränderte sich auch die Beliebtheit und das Klima zu(un)gunsten der Kirche. Obwohl sie akzeptieren musste, nicht mehr die Religion des französischen Staates zu sein, wurde sie gerade in Zeiten der Not, man denke nur an die vielen Revolutionen des 19. Jahrhunderts, eine soziale und spirituelle Kraft des Volkes.

In einem kurzen Überblick über die aktuelle geistliche Landschaft ist offensichtlich geworden, dass sich heute mehr als 65 % der Franzosen einer christlichen Konfession, um die 5 % zur muslimischen Religion und 26 % zu keiner offiziellen Religionsgemeinschaft zugehörig fühlen. Die Prozentsätze scheinen aber relativ wenig über die Religiosität der Franzosen auszusagen, da unter anderem die zwischen 2006 und 2008 durchgeführte Studie des amerikanischen Forschungsinstituts Gallup belegte, dass nur einer von vier Franzosen der Religion einen wichtigen Platz in seinem Leben einräumte. So sehen sich die christlichen Konfessionen Frankreichs heute mit der Frage des Umgangs mit einem laizistischen Staat und dem Boom anderer Religionen konfrontiert.

Zentral ist auch der Zugang des Literaten zum Glauben, weshalb eine Auseinandersetzung damit für diese Arbeit essentiell war. Bis zu letzt konnte die Frage, ob er Zeit seines Lebens gläubig war, nicht eindeutig beantwortet werden. Selbst seine Biographen stimmen hier nicht hundertprozentig überein. Grund dafür ist, dass Hugo, der in einer Zeit von Umbrüchen und Widersprüchen lebte, auch selbst ein Mann der Widersprüche war. Geprägt vom Voltairianismus seiner Mutter, der christlichen Lehre seines Vorbildes Chateaubriands, dem anhaltenden Antiklerikalismus der französischen Revolution und anderen Bewegungen dieser Zeit, beschrieb er sich selbst als Gläubigen, niemals aber als Christen, da ihm die Bündnisse der Kirche mit traditionell gesinnten Herrschern und ihr Einmischen in politische Angelegenheiten widerstrebten.

Im Hauptteil meiner Diplomarbeit befasste ich mich mit den beiden Romanen und ging speziell auf die Beziehungen unter den Protagonisten ein, wobei ich mich auf die Theorie der Figurenkonstellation nach Greimas stützte. Diese besagt, dass jede Erzählung einen *destinateur* (dt. Adressant), einen *destinataire* (dt. Adressat), ein *objet* (dt. Objekt), ein *sujet* (dt. Subjekt), einen *adjuvant* (dt. Helfer) und einen *opposant* (dt. Gegner) beinhaltet. So gilt laut Greimas für jede Erzählung, dass ein *Adressant*, der durch ein *Objekt* mit dem *Adressaten* kommunizieren möchte, ein *Subjekt* engagiert, um das *Objekt* zu beschaffen. Im Laufe der Erzählung wird das *Subjekt* von dem *Helfer* unterstützt und von dem *Gegner* in seiner Aufgabe behindert.

Beim Untersuchen des Romans *Notre-Dame de Paris*, dessen Figurenkonstellation weitaus komplizierter ist, besetzten die Figuren Quasimodo und Esmeralda größtenteils die Rolle des *Subjekts*. Weitaus leichter war das Einordnen der Figur des Domherrn Claude Frollo, der fast durchgehend die Rolle des *Gegners* einnahm.

Im Roman *Les Misérables* wurde die Rolle des *Subjekts* von Jean Valjean, die Rolle des *Helpers* von dem Bischof Mgr Myriel und die Rolle des *Gegners* von dem Polizisten Javert eingenommen.

Um auf die Forschungsfrage der Diplomarbeit eine Antwort zu geben, habe ich den *Gegner* Claude Frollo und das *Subjekt* Jean Valjean gegenübergestellt. Ich bin dabei auf ihre Ähnlichkeiten, aber besonders auf ihre Unterschiede eingegangen. Zu letzteren zählt besonders ihre unterschiedliche Verkörperung des christlichen Glaubens. Auf der einen Seite sehen wir Claude Frollo, dessen Verlust des Gewissens und der Glaubwürdigkeit Folgen des falschen Umgangs mit seinen eigenen Fehlern und seinen Mitmenschen sind. Während er sich von einem gottesfürchtigen zu einem selbstüchtigen Mann entwickelt, dessen Leben im Verderben endet, geht Jean Valjean den umgekehrten Pfad. Im Gegensatz zu Frollo erkennt er seine Fehler und beschreitet trotz Stolpersteinen den Weg hin zu einem *honnête homme* (dt. ehrlicher, anständiger, aufrichtiger Mann). Seinem Ziel entgegen gehend, nimmt er jede sich ihm bietende Möglichkeit seinen Mitmenschen zu helfen wahr. Der Lohn seines Opfergeistes ist ein reines Gewissen und die Versöhnung mit Gott.

Die Kontrastierung der beiden Männer war Victor Hugos Art künstlerisch darzustellen, dass weder Titel, noch Karriere, noch gute Werke ein erfülltes Leben garantieren. Das, was das Leben eines Menschen ausmache, sei das, was ihn motiviert und das Ziel, das er anstrebe.

Ich denke die Gegenüberstellung von Claude Frollo und Jean Valjean, deren Leben aufgrund ihrer unterschiedlich getroffenen Entscheidungen konträrer nicht verlaufen könnten, ist Teil des allgemein vorherrschenden Gedankenguts zu Lebzeiten des Schriftstellers. Die verspürte Enttäuschung gegenüber der Institution Kirche, die sich nicht genug gegen die soziale Ungerechtigkeit und Armut der von Revolutionen gebeutelten Bevölkerung eingesetzt habe, ließ die

Vorstellung einer idealisierten Kirche verblasen. Zum Vorschein kam ein neues liberalistisch geprägtes Gedankenbild, das zwar den Inhalt des christlichen Glaubens weitertrug, allerdings nicht zwangsweise an eine kirchliche Institution gebunden war. Eine Verkörperung dieses modernen Glaubens ist Jean Valjean.

So erscheinen mir die beiden Werke von Hugo aus zwei Gründen lehrreich : Erstens lassen sie den Leser, wenn auch in überzeichnender Art, erahnen, was das Leben eines Menschen, der Nächstenliebe lebt, gegenüber dem eines Menschen, der nur seine eigenen Interessen verfolgt, bewirken kann. Zweitens bilden sie ein Spiegelbild der bürgerlichen Gesellschaft des neunzehnten Jahrhunderts, die müde von den Turbulenzen und Machtspielen war und sich nach Geradlinigkeit und Aufrichtigkeit sowohl der politischen und kirchlichen Obrigkeit, als auch des Einzelnen, sehnte.

Bibliographie

Littérature primaire

- Hugo, Victor (1975) : *Notre-Dame de Paris 1482. Les travailleurs de la mer. Textes établis, présentés et annotés par Jacques Seebacher et Yves Gohin.* Paris : Gallimard
- Hugo, Victor (1988) : *Notre-Dame de Paris. Introduction, notes et chronologie par Jacques Seebacher.* Paris : Librairie Générale Française
- Hugo, Victor (2003) : *Les Misérables.* Paris : Classique Bordas

Littérature d'accompagnement

- Barrère, Jean-Bertrand (1965) : *Victor Hugo.* Paris: Desclée De Brouwer
- Baubérot, Jean (Ed.) / Mathieu, Séverine (2002) : *Religion, Modernité et Culture au Royaume-Uni et en France. 1800-1914.* Paris : Seuil
- Berensen, Edward : *A new Religion of the Left : Christianity and Social Radicalism.* dans : Furet, François / Ozouf, Mona (1989) : *The french revolution and the creation of modern political culture. Volume 3. The Transformation of Political Culture 1789-1848.* Oxford : Pergamon Press. p. 543-560
- Bergsträsser, Arnold (1930) : *Staat und Wirtschaft in Frankreich. Zweiter Band.* Stuttgart / Berlin : Deutsche Verlags-Anstalt
- Biermann, Karlheinrich (1998) : *Victor Hugo.* Hamburg : Rowohlt Taschenbuch Verlag
- Brochu, André (1974) : *Hugo. Amour. Crime. Révolution. Essai sur les Misérables.* Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal
- Budniakiewicz, Therese (1992) : *Fundamentals of story logic : Introduction to Greimassian semiotics.* Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins
- Chlovy, Gérard (1997) : *Être chrétien en France au XIXe siècle. 1970-1914.* Paris : Seuil
- Christophe, Paul (1998) : *L'église de France dans la Révolution de 1848.* Paris : Cerf

- Dällenbach, Lucien (Ed.) / Jenny, Laurent (1985) : *Hugo dans les marges*. Genève : Zoé
- Deinet, Klaus : *Die Narzißtische Revolution*. dans : Gersmann, Gudrun / Kohle, Hubertus (1998) : *Frankreich 1848-1870. Die französische Revolution in der Erinnerungskultur des Zweiten Kaiserreiches*. Stuttgart : Steiner. p. 11-42
- Favier, Jean (1991) : *Geschichte Frankreichs. Band 5. Frankreich im Zeitalter des Imperialismus*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt
- Greimas, Algirdas Julien (1971²) : *Strukturelle Semantik. Methodische Untersuchungen*. Braunschweig : Friedrich Vieweg
- Gröne, Maximilian (Ed.) / Reiser, Frank (2007) : *Französische Literaturwissenschaft. Eine Einführung*. Tübingen : Gunter Narr
- Heer, Friedrich (Ed.) / Schnerb, Robert (1979²) : *Kindlers Kulturgeschichte des Abendlandes in 22 Bänden. Europa im 19. Jahrhundert. Europa als Weltmacht (1815-1914). Band XIX*. München : Kindler
- Kerlouégan, François (Ed.) / Hugo, Victor (2007) : *Jean Valjean. Un parcours autour des Misérables*. Paris : Gallimard
- Kirsch, Fritz Peter (1973) : *Probleme der Romanstruktur bei Victor Hugo*. Wien : Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften
- Klotz, Volker (1969) : *Die erzählte Stadt. Ein Sujet als Herausforderung des Romans von Lesage bis Döblin*. München : Carl Hanser
- Kselman, Thomas : *State and religion*. dans : Crook, Malcolm (2002) : *The Short Oxford History of France. Revolutionary France. 1788-1880*. Oxford : Oxford Univ. Press. p. 62-80
- Le Goff, Jacques (Ed.) / Rémond, René (1988) : *Histoire de la France religieuse. Tome 1. Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon*. Paris : Seuil
- Lenoir, Frédéric : *Religions, croyances et spiritualité. Grandes tendances*. dans : Cordellier, Serge / Netter, Sarah (2003) : *L'état de France 2003. Un panorama unique et complet de la France*. Paris : La Découverte. p. 144-151
- Levailant, Maurice (1954) : *La crise mystique de Victor Hugo (1843-1856) d'après des documents inédits*. Paris : José Corti

- Marseille, Jacques (Ed.) / Gomez, Françoise (2002) : *Les années Hugo*. Paris : Larousse
- Masters-Wicks, Karen (1994) : *Victor Hugo's Les Misérables and the Novels of the Grotesque*. New York : Peter Lang
- Meschonnic, Henri (Ed.) / Ôno Manako (2001) : *Victor Hugo et la Bible*. Paris : Maisonneuve et Larose
- Modehn, Christian (1993) : *Religion in Frankreich. Darstellung und Daten zu Geschichte und Gegenwart*. Gütersloh : Gerd Mohn
- Morancé, [prénom inconnu] (1920) : *Paris vu des tours de Notre-Dame*. Paris : Société d'Éditions Artistiques
- Mommsen, Wolfgang (1998) : *1848. Die ungewollte Revolution. Die revolutionären Bewegungen in Europa 1830-1849*. Frankfurt am Main : S. Fischer
- Ormières, Jean-Louis (2002) : *Politique et religion en France*. Paris : Complexe
- Phalèse, Hubert de (1994) : *Dictionnaire des Misérables. Dictionnaire encyclopédique du roman de Victor Hugo réalisé à l'aide des nouvelles technologies*. Paris : Nizet
- Posch, Andreas (1948) : *Vom Weg des Abendlandes. Bilder zur geistigen und religiösen Entwicklung*. Graz / Wien : Styria
- Reeb, Johannes (1949²) : *Christentum – Ende oder Wende. Die religiöse Sinndeutung der Gegenwart aus der Vergangenheit für die Zukunft*. Einsiedeln / Zürich / Köln : Benziger
- Rémond, Réne (1997²) : *L'antycléricalisme en France. De 1815 à nos jours*. Paris : Complexe
- Roman, Myriam (Ed.) / Bellosta Marie-Christine (1995) : *Les Misérables, roman pensif*. Paris : Belin
- Scepi, Henri (2006) : *Henri Scepi commente Notre-Dame de Paris de Victor Hugo*. Paris : Gallimard
- Schmidt, Charles : *Les journées de juin 1848*. Paris : Hachette
- Simaïka, Raouf (1962) : *L'inspiration épique dans les romans de Victor Hugo*. Genève / Paris : Droz / Minard

- Stierle, Karlheinz (1998²) : *Mythos von Paris*. München : Deutscher Taschenbuch Verlag
- Studievic, Hélène (2008) : *Les Misérables - un roman inconnu ? Maison de Victor Hugo*. Paris : Paris-Musées
- Tonnerre, Noël-Yves (1996) : *Être chrétien en France au Moyen Age*. Paris : Seuil
- Tulard, Jean (1989) : *Geschichte Frankreichs. Band 4. Frankreich im Zeitalter der Revolution. 1789-1851*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt
- Übersfeld, Anne (Éd.) / Rosa, Guy (1985) : *Lire les Misérables*. Paris : José Corti
- Vander Wolk, William (2006) : *Victor Hugo in Exile. From Historical Representations to Utopian Vistas*. Lewisburg : Brucknell University Press
- Van Tieghem, Philippe (1970) : *Dictionnaire de Victor Hugo*. Paris : Larousse
- Vargas Llosa, Mario (2006) : *Victor Hugo und die Versuchung des Unmöglichen*. Frankfurt am Main : Suhrkamp
- Venzac, Geraud (1955) : *Les origines religieuses de Victor Hugo*. Paris : Bloud & Gay
- Voss, Jürgen (1972) : *Das Mittelalter im historischen Denken Frankreichs. Untersuchungen zur Geschichte des Mittelalterbegriffes und der Mittelalterbewertung von der zweiten Hälfte des 16. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*. München : Wilhelm Fink

Sources Internet en général

- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glises_%C3%A9vang%C3%A9liques [02.10.2009]
- URL : <http://fr.wikipedia.org/wiki/1849#Italie> [24.09.09]
- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_%C3%A9v%C3%A9ques_de_Digne [15.06.09]
- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_Falloux [22.09.09]
- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Napol%C3%A9on_III_et_la_question_italienne [23.09.09]
- URL : http://de.wikipedia.org/wiki/R%C3%B6mische_Frage [23.09.09]

- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Religion_en_France [01.10.09]
- URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9ologie_de_la_lib%C3%A9ration [19.06.09]
- URL : <http://www.reformation.to/situationduchristianismeenFrance.htm> [30.09.09]
- URL : <http://www.topchretien.com/topbible/view/bible/&livre=00047&chapitre=00005&verset=00017&version=00016> [02.03.09]

Articles en Internet

- Bohm, Pierre (10.02.09) : *La France, l'un des pays les moins croyants au monde.*
URL : <http://www.lefigaro.fr/international/2009/02/10/01003-20090210ARTFIG00618-la-france-l-un-des-pays-les-moins-croyants-au-monde-.php> [01.10.09]
- Machelon, Jean-Pierre (2006) : *Les relations des cultes avec les pouvoirs publics. Panorama religieux de la France.*
URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/religions-france/panorama-religieux.shtml> [01.10.09]

LEBENS LAUF



Persönliche Daten	Fichtenbauer Barbara geboren am 23. März 1986 in Wien österr. Staatsbürgerschaft Familienstand : ledig
Anschrift	Michaelerstraße 23/19/7 1180 Wien E-mailadresse : barbara.fichtenbauer@hotmail.com
Ausbildung	1992-1996 Volksschule Schrebergasse 1996-2004 Gymnasium Hagenmüllergasse GRG 3 seit Oktober 2004 Studium an der Universität Wien Studienrichtung : Romanistik / Französisch Abschluss des 1. Studienabschnittes im Sommersemester 2006 Diplomarbeit : La représentation de la foi chrétienne par l' <i>opposant</i> dans <i>Notre-Dame de Paris</i> en comparaison avec le <i>sujet</i> dans <i>Les Misérables</i> de Victor Hugo
Berufs- und Ferialpraxis	30.06.2002 – 18.07.2002 Bombardier Transportation Ferialpraktikantin

01.09.2005 - 31.10.2005
FOCUS Research & Consulting
Call Center Agent

seit 01.05.2005
Wiener Kinderfreunde
Freizeitanimeurin

seit 15.09.2008
Lernquadrat
Nachhilfe-Lehrkraft (Französisch, Spanisch)

Auslandsaufenthalte

September 2002, 3 Wochen in Frankreich
(1 Woche Büropraktikum in Concoret, 2 Wochen
Besuch einer Schule in Rennes)

März – Juli 2007 in Garches, Frankreich
(Au-pair Mädchen)

Sprachkenntnisse

Deutsch (Muttersprache)
Englisch (fließend)
Französisch (fließend)
Spanisch (sehr gute Kenntnisse)
Portugiesisch (Grundkenntnisse)

Interessen / Aktivitäten

B-Führerschein seit Mai 2005
Kontakte knüpfen und pflegen, Musik, Reisen,
Sport